
U d'/ of Ottawa
39003001862019



SOUVENIRS

DE

Jean-Nicolas BARBA,

Ancien libraire au Palais-Royal.

Avec le portrait de l'auteur et celui de Pigault-Lebrun.

PARIS,

LEDOYEN et GIRET, libraires-commissionnaires,
Quai des Augustins, 9;

Alex. LEDOYEN, libraire-commissionnaire, Galerie d'Orléans, au Palais-Royal;
DAUVIN et FONTAINE, Passage des Panoramas;
PICARD, libraire, place Saint-André-des-Arts;
Au Comptoir des Imprimeurs, quai Malaquais;
Et chez le concierge, n° 19, rue du Regard.

1846.

SOUVENIRS

DE

Jean-Nicolas BARBA.

PARIS. — IMP. DE COSSON, RUE DU FOUR SAINT-GERMAIN, 47.

SOUVENIRS

DE

Jean-Nicolas BARBA,

Ancien libraire au Palais-Royal.

Avec le portrait de l'auteur et celui de Pigault-Lebrun.

PARIS,

LEDOYEN et GIRET, libraires-commissionnaires,
Quai des Augustins, 9;

Alex. LEDOYEN, libraire-commissionnaire, Galerie d'Orléans, au Palais-Royal;
DAUVIN et FONTAINE, Passage des Panoramas;
PICARD, libraire, place Saint-André-des-Arts;
Au Comptoir des Imprimeurs, quai Malaquais;
Et chez le concierge, n° 19, rue du Regard.

1846.

PRÉFACE.

—

Personne n'est plus contrarié que moi lorsque les circonstances me forcent à manquer de parole au public, qui m'a toujours si bien traité. Un vilain homme, et je pourrais dire plus, à qui j'avais confié mon manuscrit pour le revoir, l'a gardé plusieurs mois sans y toucher. Pendant ce temps, j'ai perdu complètement la vue, ce qui m'a empêché de rien revoir moi-même, et j'ai eu l'intention de déchirer ce manuscrit. Ai-je bien fait de ne pas mettre à exécution cette idée? Le public prononcera.

Pourtant je puis dire que mon livre contient la matière de plusieurs volumes.

Il y a longtemps que des amis m'ont conseillé d'écrire ces *Souvenirs*; ils y ont mis tant d'instance en me disant que j'étais un homme historique dans ma spécialité, puisque j'avais eu l'honneur et le bonheur de vivre dans une grande intimité avec toutes les notabilités dramatiques, les hommes de lettres et musiciens pendant un demi-siècle, que je n'ai pas cru devoir résister davantage. D'ailleurs, si j'ai cédé, c'est que je n'étais pas fâché de rendre justice et de prouver ma reconnaissance à tous les honnêtes gens avec qui j'avais eu de si longues relations. Je réclamerai de l'indulgence, et j'ose espérer qu'on aura égard à la triste et pénible position dans laquelle je me trouve. Je m'étais bien promis de ne pas parler des acteurs vivants; mais je n'ai pu résister au plaisir de citer ceux qui sortent de ligne. Si je revoyais ce livre ou si je donnais un second

volume, je réparerais autant que possible les omissions que j'ai pu faire envers beaucoup de braves gens qui étaient bien dignes d'y figurer. Un ami, ancien imprimeur, a corrigé les fautes qu'il a aperçues, je ne puis oublier de lui en témoigner ma reconnaissance. J'avouerai que j'ai écrit certains passages avec un grand plaisir, et que j'ai dit tout ce que je pensais, surtout des comédiens. Comme j'ai parlé dans l'intérêt de l'art dramatique, puisque j'ai joué la comédie moi-même et que j'ai vécu avec les grands acteurs à qui j'ai dit toujours mon opinion, j'ai nécessairement appris quelque chose, ainsi que le bon La Fontaine l'a dit :

Quiconque a beaucoup vu
Doit avoir beaucoup retenu.

J'espère que mes lecteurs trouveront quelques chapitres qui leur feront plaisir ; c'est le vœu que je forme en réclamant toujours leur indulgence.

La table des chapitres se trouve à la fin.

LISTE

DES SOUSCRIPTEURS.

MM.
Abel Poirier, à Loudun.
Acard, à Pontoise.
Achard, artiste dramatique.
Adam, à Épinal.
Mme Admant, à Fontenay-le-Comte.
Alcide Tousez, artiste dramatique.
Mme veuve Allory, à Nantes.
Amand, artiste dramatique.
Ancelot, de l'Académie.
André, à Avignon.
Aristide Brieux, à Alby.
Arnal, artiste dramatique.
Arnault, à Gannat.
Arsenne, artiste dramat., à Mont-Parnasse.
Artaud, à Tonneins.
Aube, à Toulon.
Augier (Émile), homme de lettres.
Augier Victor, avocat.
Ballanche, membre de l'Académie.
Baillon, à Dunkerque.
Ballière frères, libraires.
Baour-Lormian, membre de l'Académie.
Bapaume, propriétaire, à Court-Champ.
Barba Gustave, libraire.
Barba, barrière du Trône, 10.
Barbier-Simon, à Lunéville.
Bardou, artiste dramatique.
Barneron, à Valence.
Baschet-Sarrebource, à Blois.
Baudoin, caissier des Variétés.
Baudry, à Saumur.
Baulmont, à Vesoul.
Beauchamps, à Arras.
Bertin, ancien major de la 2e légion.
Besnard, à Laval.
Billebault, à Sens.
Billoud, employé.
Binet, à Dieppe.
Blanc, march. de vins en gr., à Montrouge.
Blanc, à Gap.
Blottière, propriétaire, à Plaisance.
Bocage, directeur de l'Odéon.
Boichard, marchand de papier.
Bossange père, à Maison-Lallitte.
Boudousquié, à Cahors.
Bouffé, artiste dramatique.
Bourdin, à Angoulême.
Bourgeois, artiste dramatique.
Bourgerie, à Charleville.
Bouriaud, à Poitiers.
Bourne, à Grenoble.
Bournel, à Rethel.
Bourniche de Lionval, à Neuilly-St.-Front.

MM.
Benjamin Cordier, à Châlons-sur-Marne.
Berlière, à Château-Gonthier.
Bernard Léon, artiste dramatique.
Bernard Jenisty, à Rodez.
Bernard, conseiller en cassation.
Bernis, à Périgueux.
Berthemé, à Bolbec.
Beauvallet, artiste dramatique.
Beauvarlet, à Abbeville.
Benard, à Calais.
Benjamin Cerf, à Metz.
Bouyon, homme de loi.
Breton, ancien imprimeur.
Briffaut, membre de l'Académie.
Brignet, à Valenciennes.
Brousse, homme de lettres.
Brulet, maire, à Vaugirard.
Brunel, à Moulins.
Brunet, le savant pour les livres.
Bulton, maire au Mesnil-le-Roi.
Busson, à Lyon.
Cabart, à Vernon.
Cabrié, à Carcassonne.
Cambon, à Bordeaux.
Campeau, m. de farines, à la Ferté-Milon.
Capin, avocat.
Carré, à Bergerac.
Casse aîné, à Agen.
Cauvin de Paillière, à la Rochelle.
Chain, propriétaire, à Neuilly-Saint-Front.
Chain, propriétaire, à Bouresches.
Chain, maire à Noyant.
Chamayne, juge de paix, à Vaugirard.
Chamerot, commissionnaire en librairie.
Champsand, à Coutances.
Charles de Lacretelle, membre de l'Acad.
Charles Maurice, homme de lettres.
Charlet, peintre.
Charmeil, à Bourges.
Charmont, à Vendôme.
Chartier, maire, à la Ferté-Milon.
Chavin père et fils, à Bussiard.
Chevalier, à Aurillac.
Chorron, avoué, à Soissons.
Clerc, à Marmande.
Chevet, marc. de comm. au Palais-Royal.
Clostre, à Riom.
Cocural-Dorey, à Lille.
Coffinières, avocat.
Cogniard, directeur du Vaudeville.
Coilliot, à Boulogne.
Collin, à Étampes.
Cousin, membre de l'Académie.

Clairville, homme de lettres.
Collin, à Laigle.
Colsenet, à Épernay.
Coste, à Castres.
Coulon, à la Croix-Rouge.
Crapelet, imprimeur.
Cuvillier, à Soissons.
Dauré, à Vouty, près Villers.
Dadu, à Pont-Audemer.
Daroussin, à Brignolles.
D'Autremont, à Dreux.
Daubernet, à Falaise.
Debery, marchand de papiers.
Dareau, maire, à Montrouge.
De Bauve, prop. à Soissons.
De Barante, membre de l'Académie.
De Feletz, membre de l'Académie.
De Jouy, membre de l'Académie.
De Lamartine, membre de l'Académie.
De Nérac, sous-préfet, à Château-Thierry.
De Pongerville, membre de l'Académie.
De Varlemont, propriétaire.
Droz, membre de l'Académie.
Dupaty, membre de l'Académie.
De Tocqueville, membre de l'académie.
Dupin aîné, membre de l'Académie.
Désirabode, dentiste au Palais-Royal.
Derval, artiste dramatique.
Delaistre, artiste dramatique.
Deshayes, artiste dramatique.
Delaître, libraire, à Villers-Cotterets.
De Savoie, à Villers-Cotterets.
Dehans, à Tulle.
Delesment, adjoint, à Pontoise.
Deschiens, à Vitry-le-Français.
Debaisse de la Roche, à Vire.
De Jussieu, à Autun.
De Kérallet, à Brest.
Delpuech, à Alais.
Delarue, libraire.
De Montuel, à Villeneuve.
Mme de Blois, à Semur.
Delaunay, ancien libraire.
Disand, homme de loi.
Didot Henri, banquier.
Didelot, à Auxonne.
Doche, chef d'orchestre du Vaudeville.
Dorlan, à Schélestadt.
Dormeuil, direct. du th. du Palais-Royal.
Droual, à Vannes.
Drevet, à Elbeuf.
Drouaut, médecin.
Duclert, fermier à la Sence.
Duchaufour, rue d'Antin, 5.
Dubourjal, artiste dramatique.
Duclos, à Tarbes.
Dufey, imprimeur, à Pontoise.
Dupont, à Mulhouse.
Dulaurens, à Bayonne.
Duclos, à Auch.
Duchot, à Cusset.
Dupré, à Loches.
Ducasse, à Libourne.
Dumont, à Douai.
Duluc, à Isle.
Durand, à Cherbourg.
Durey, banquier.
Dury, à Fontainebleau.
Duverger, imprimeur.
Egron, le savant, prix Montyon.
Fau, à Lodève.
Fabry, à Chinon.
Feret, de Bordeaux.
Feret, libraire au Palais-Royal.
Fierville, artiste dramatique.
Firmin, de la Comédie-Française.
Flourens, membre de l'Académie.
Ferdinand Laloue, au cirque Franconi.
Florand, à Clermont-Ferrand.
Fleschelle, à Gisors.
Fournier frères, à Château-de-Montiers.
Fournier, imprimeur.
Mme Fraboulet, à Châtellerault.
Franconi (Adolphe), au Cirque.
Frédéric, garde au Palais-Royal.
Frédérick Lemaître, artiste dramatique.
Francisque jeune, artiste dramatique.
François, maire, à Neuilly-Saint-Front.
Franconi (Laurent).
Furne, libraire.
Gaillard, rue de Sèvres, 119.
Gaude, employé de la guerre.
Garuot, libraire.
Gas, à Marseille.
Gagneron, à Saint-Amand.
Gagnon, à Nîmes.
Gaudon, à Issoudun.
Geffroy, de la Comédie-Française.
Gilquin, propriétaire à Baron.
Gœury-Duvivier, médecin.
George, à Uzès.
Giononne Pierre, professeur, à Batignolles.
Gigier, à Lure.
Girard Charles, typographe.
Goudchaux frères, banquiers.
Godoffre, à Montauban.
Gouget, à Romorantin.
Gœury-Duvivier, libraire.
Gosselin Charles, libraire.
Grado et Beaufrère, rest., à Mont-Parnasse.
Grassot, artiste dramatique.
Grozieux-Delagueresme, à Montluçon.
Mlle Graverand, à Saintes.
Grelet, à Aubusson.
Guigou, au Puy.
Guillard, à Montpellier.
Guillemeau, à Niort.
Guinot, à Amboise.
Guintard, à Cette.
Guizot, membre de l'Académie.
Guiraud, membre de l'Académie.
Guignet, rue de Sèvres, 59.
Jay, membre de l'Académie.
Hermange, au Mans.

Horé, à Saint-Malo.
Houlbrat, à Saint-Germain.
Houdaille, à Avallon.
Hommery-Margaultier, à Alençon.
Huet, à Saint-Brieuc.
Hullot, à Amiens.
Hucherot, à Dijon.
Hue, à Châteaudun.
Hugo Victor, de l'Académie.
Hyacinthe, artiste dramatique.
Hippolyte, à Lisieux.
Jaume, à Perpignan.
Jacout, à Reims.
Jemma, artiste dramatique.
Jennequin, libraire.
Jouanne, payeur au trésor de la couronne.
Joly, à Bourg.
Josse, à Fécamp.
Justin, artiste dramatique.
Julien, à Troyes.
Mme Kessel, à Strasbourg.
Klein, artiste dramatique.
Kopp, artiste dramatique.
Kollinger, aux Batignolles.
Kuertzer, à Meaux.
Laurent, régisseur du Théâtre-Français.
Lasagne, au château des Tuileries.
Lambert, employé.
Mme Lafosse, à Senlis.
Laguerre, à Bar-le-Duc.
Larnédor, aux Andelys.
Laplace, à Béziers.
Latil, à Draguignan.
Lallemand, à la Charité.
Ladrange, libraire.
Lacaze, à Foix.
Labitte frères, libraires.
Laroque jeune, libraire.
Ledoyen (Alexandre), lib., au Palais-Royal.
Lebrun, cuisinier.
Lemesnil, artiste dramatique.
Lepeintre aîné, artiste dramatique.
Lepeintre jeune, artiste dramatique.
Lécureux, libraire.
Lebigre (Eugène), libraire, à Paris.
Lépine (le ve de), au château d'Issy.
Lerouxel, à Saint-Lô.
Lelong, à Provins.
Le Bègue, à Mirecourt.
Ledan, à Morlaix.
Letourneur-Dubreuil, à Nancy.
Lethorre, à Auxerre.
Lechêne, à Lorient.
Leconte, à Evreux.
Lecomte, à Laon.
Leroyer, à La Flèche.
Lemaître, au Havre.
Ledoyen et Giret, commiss. en librairie.
Leclerc (Th.), libraire, Château-d'Eau.
Lhéritier, artiste dramatique.
Ligier, artiste dramatique.
Lion (Charles), à Mont-Parnasse.
Libersalle, g. chef, p. Dauphine, Meudon).
Lebrun, membre de l'Académie.
Lachevardière, ancien imprimeur.
Laurent, à la Comédie-Française.
Le comte Molé, membre de l'Académie.
Le duc Pasquier, membre de l'Académie.
Le comte Alfred de Vigny, m. de l'Acad.
Le marquis de St-Aulaire, membre de l'Ac.
Le comte de Salvandy, m. de l'Académie.
Litot, à Colmar.
Louis, propriétaire, à Latilly.
Louis, fermier, à Sommelan.
Longpré, artiste dramatique.
Ludovic, régisseur du Vaudeville.
Mantel, à Neuilly-Saint-Front.
Marguerie, restaurateur, à Vaugirard.
Mansard et Heuguet, libraires.
Mlle Mars.
Mme Maugras, propr., à Villers-Cotterets.
Maugras, à Villers-Cotterets.
Maresq, libraire, à Paris.
Marcelat, à Sarlat.
Martin, à Louviers.
Maurin, à Romans.
Maufras, à Avranches.
Maublat, à Castelnaudary.
Marais, à Angers.
Mallarmé, à Belfort.
Martinon, libraire, rue du Coq.
Ménard, banquier.
Mestier-Bouvier, à Montargis.
Mercier, à Rochefort.
Merley, à Saint-Etienne.
Méro, à Grasse.
Mérimée (Prosper) membre de l'Académie.
Merle, homme de lettres.
Melir, limonadier, 1, rue Notre-D.-d.-Ch.
Mignet, membre de l'Académie.
Mourier, directeur des Folies-Dramatiques.
Monmerqué, h. de lett. (Mme de Sévigné).
Moussard, propriétaire, à Château-Thierry.
Moëssard, artiste dramatique.
Mourrnau, à Tours.
Moreau, à Orléans.
More, à Gray.
Naigeon, à Beaune.
Nancey, à Melun.
Naudet, ancien imprimeur, à Dijon.
Odiot, orfèvre de la cour.
Odry, artiste dramatique.
Ollivier-Lavallée, à Alger.
Paillet, président, à Château-Thierry.
Paul Petit, à Bernay.
Pagnerre, libraire.
Paulin, libraire.
Patin, membre de l'Académie.
Perrot-Pezé, au Petit-Montrouge.
Pélard, receveur du Palais-Royal.
Pernot, à Toul.
Perret, à Pézenas.
Peyrusson, à Limoges.
Peuchot, à Chaumont.

Périer, artiste dramatique.
Penisseau, marbrier, barr. des Amandiers.
Pepin Leballeur, propriétaire.
Ph. de Ségur, membre de l'Académie.
Picard cousins, libraires.
Pigoreau (Alphonse), libraire, à Paris.
Pillero, à Bagnères.
Pladis, mécanicien.
Poirson, direct. du th. du Palais-Royal.
Polart, à Saint-Flour.
Poisson, à Quimper.
Pougandin, à Saint-Jean-d'Angély.
Porée, à Bayeux.
Poinsier, à Château-Thierry.
Pottier fils, artiste dramatique.
Prevost, artiste dramatique.
Mme la princesse de Poix.
Prost, à Mende.
Putz, à Thionville.
Quinette, député et maire à Soissons.
Ravel, artiste dramatique.
Melle Rachel.
Rassent, à Yvetot.
Ravoux, à Carpentras.
Ragobert, à Joigny.
Renouard (Jules), libraire.
Régnier, artiste dramatique.
Recopé, à Villers-Cotterets.
Renard, à Sedan.
Recourdon, à Vienne.
Renaud, à Saint-Omer.
Régnier, à Chartres.
Régués, à Honfleur.
Ribotta, à Saint-Mihiel.
Rivière, à Rouen.
Rival, à Narbonne.
Rivalz, à Limoux.
Rigollot-Bachmann, à Langres.
Roqueplan, direct. du théât. des Variétés.
Rousseau, à Tarascon.
Rochard, à Roanne.
Robert, à Nevers.
Robert, à Cambrai.
Roux-Alpheran, à Aix.
Roujot, à Cosne.
Robbes, à Compiègne.
Robin-Duvernet, à La Châtre.
Roulhac, marchand de papiers.
Saint-Pierre de Montzaigle.
Sauvagnac, libraire.
Sallebœuf, propriét , Chaussée du Maine.
Savigny, régisseur, à Mont-Parnasse.
Saint-Marc-Girardin, membre de l'Acad.
Sainte-Beuve, membre de l'Académie.
Scribe (Eugène), membre de l'Académie.
Sainville, artiste dramatique.
Saint-Ernest, artiste dramatique.
Samson, artiste dramatique.
Salignac, à Cognac.
Salomon, à Châteauroux.
Saint-Vincent, propriétaire.
Saint-Jore, libraire, boulev. des Italiens.
Scheppers père, à Valenciennes.
Schmitz, à Versailles.
Sevestre (Jules), directeur à Mont-Parnasse.
Serre, à Arles.
Sence, rue de Sèvres, 8.
Spement, m. de vins, à Château-Thierry
Stolzenberg (ce de), valet de ch. du roi.
Surville, artiste dramatique.
Sully-Leyris, avocat.
Sylvestre, artiste dramatique.
Sylvestre, libraire, rue des Bons-Enfants.
Taupinot, cafetier, au Mont-Parnasse.
Taylor (le baron), Isidore.
Tenré fils, banquier.
Théodore de la Roche.
Thelmier, à Besançon.
Thiers, membre de l'Académie.
Tissot, membre de l'Académie.
Tisson, limonadier, à Vaugirard.
Tiret, à Rennes.
Tireau, à Bourbon-Vendée.
Tremblay, à Beauvais.
Tournemine, homme de lettres.
Marez, régisseur du théâtre de la Gaité.
Valentin de la Pelouse, prop. à Paris.
Valleran prop. à Cuiery, près Braisne.
Varez, régisseur du théâtre de la Gaité.
Varaigne, à Verdun.
Varnier-Ducastel, à Argentan.
Vernet, artiste dramatique.
Véras, propriétaire, à Montrouge.
Viennet, pair de France.
Vitet, membre de l'Académie.
Villenave père et fils, hommes de lettres.
Villaume, propriétaire, à Neuilly-St-Front.
Vignon, notaire, à Charly.
Vignon, me de poste, à la Ferme-Paris.
Vitry, à Toulouse.
Villermay, à Saint-Servan.
Vissé, à Oleron.
Vignerie, à Pau.
Voll, maire, à Château-Thierry.
Voisin, à Saint-Quentin.

—

Je remercie bien sincèrement nos correspondants qui perçoivent les droits d'auteurs dans chaque ville des départements pour le zèle qu'ils ont montré à la publication de mes *Souvenirs*. Comme j'ai perdu la vue, je ne puis me charger de la vente du livre; en conséquence on voudra bien s'adresser aux libraires commissionnaires de Paris, cités au bas du titre

SOUVENIRS.

CHAPITRE PREMIER.

Mon enfance.

Je suis né en 1769, à Sommelan, village à égale distance environ de Château-Thierry, patrie de La Fontaine, et de la Ferté-Milon, qui a donné le jour à Racine; c'est peut-être une des causes de mon goût prononcé pour la littérature et le théâtre. J'attachais une sorte d'importance à cette circonstance. Pourtant, un jour, quelqu'un me contrariant à ce sujet, je lui dis :

Il vaut mieux naître entre deux grands hommes qu'entre des imbéciles. Le bon Andrieux m'a fait aimer le théâtre par sa jolie pièce, *les Étourdis*, que j'ai vu jouer vingt fois dans ma jeunesse. Michot, de la Comédie-Française, est en partie cause que j'ai joué la comédie pendant quatre ans.

Ma mère, femme robuste, avait cinq pieds six pouces (vieux style). A douze ans, j'eus le malheur de la perdre. A trente ans , quand on parlait d'elle, je la pleurais encore. Elle m'a fait aimer dans tous nos environs, malgré ma rudesse et ma franchise en fait de vérités. Mon père, homme de petite taille, mais ne manquant pas d'esprit naturel, était resté cinq ans sans pouvoir obtenir ma mère en mariage. Le vieux maître d'école de la Ferté-Milon, Maugras, me répétait encore il y a six ans : « J'ai vu votre père et votre mère se faire la cour pendant cinq ans, mais en tout bien, tout honneur ; dans ce temps-là on était vertueux.» Je ne puis oublier le digne fils de ce brave homme, qui est garde général de la forêt de Villers-Cotterets et architecte de cette ville. Il possède un talent rare, celui de savoir se faire aimer en remplissant

exactement ses devoirs. Les gardes qui ont servi sous lui en font un éloge complet. Heureux les princes qui ont de tels serviteurs !

Je ne saurais oublier de parler aussi de M. Savoye, inspecteur général de cette forêt de Villers-Cotterets. Le hasard m'a fait le rencontrer à une noce. Il n'y a pas de bien qu'il ne dise de la famille d'Orléans, qui a toujours conservé les membres de sa propre famille dans l'administration de la forêt.

Lors de la mort de ma mère, je me trouvais à Gandelu, principauté du duc de Gêvres. Pendant quatre ans, je ne me rappelle pas avoir vu ce seigneur à ce bourg où son nom était cependant en vénération. Un jour, dans les bois de Mareuil-sur-Ourq, je fus abordé par un personnage qui était à cheval. Cet homme, de petite taille, maigre, bossu, me salua avec affabilité, me disant, tout en conservant son chapeau à la main : Jeune homme, pourriez-vous m'indiquer le rendez-vous de chasse ? — Monsieur, je l'ignore, lui répondis-je. Je n'appris que j'avais parlé au duc de Gêvres que par des bûcherons, qui me le firent connaître. Je leur expliquai qu'il était fort poli. Un autre jour, il me

demanda où était le rendez-vous de chasse. — Monseigneur, lui dis-je, il est au Trécarré. Aussi je fus profondément ému lorsque, sous la terreur, je l'aperçus sur la place de Grève, parmi quarante ou cinquante condamnés que les fatales charrettes conduisaient à la guillotine, à la barrière du Trône. J'ai fait profession d'être patriote toute ma vie, et j'espère bien mourir tel ; mais j'ai encore le cœur navré en pensant au bon et excellent duc de Gêvres, homme tout-à-fait inoffensif et d'une politesse exquise.

Je me garderai bien d'approuver les excès et les crimes commis au nom de la révolution. Mais la résistance qu'elle rencontra parmi les nouveaux nobles, qui l'étaient devenus au moyen de ce qu'on appelait alors les savonnettes à vilain, causa une vive irritation. Lors de la guerre d'Amérique, beaucoup de gens avaient échangé leur or contre des parchemins. Ces titres de noblesse coûtaient quatre-vingt mille francs ; et le gouvernement de Louis XVI, qui avait besoin d'argent pour soutenir, contre la métropole, l'indépendance des colonies anglaises, appelées depuis États-Unis, ne refusait rien à la vanité des riches bourgeois.

Mais, dix ans plus tard, par suite des décrets de l'Assemblée contituante, ces titres de noblesse devinrent inutiles, et il ne resta à leurs possesseurs que le regret du sacrifice. Je comprends parfaitement qu'ils ne devaient pas être contents.

Quant à la haute noblesse, tout le monde était heureux avec elle, et j'ai appris à la connaître, mon état de peintre et vitrier me permettant de visiter les châteaux. J'ai vu également la vraie noblesse de près lorsque j'étais commis-libraire. Elle comptait beaucoup d'hommes instruits, qui ont accepté franchement les événements.

Dans l'hiver qui suivit le sacre de Louis XVI, il y avait six pieds de neige dans le département de l'Aisne. Mon père tua dans notre jardin un lièvre qui mangeait nos choux, et pour ce fait on le menaça des *galères!* Voilà comment on interprétait une loi du bon Henri IV. Comme nous sortions alors des guerres civiles, il avait défendu le port d'armes afin que les Français ne s'égorgeassent pas entre eux. Or, le privilége s'était emparé de cette loi pour avoir seul le droit de chasse. On fera les réflexions que

l'on voudra, mais je dirai que la révolution fut juste et inévitable.

Je viens de parler de Henri IV. Je ne passe pas une seule fois sur le Pont-Neuf sans admirer sa statue, mais cependant avec un regret au fond du cœur. A deux pas, à sa gauche, à cheval et un peu en arrière du bon Henri, il manque Sully, son digne ministre. Henri IV et Sully, c'est un ouvrage en deux volumes. Je sais bien qu'à la place de Sully, dans maintes circonstances, j'aurais abandonné la place ; mais je ne suis pas Sully !

L'ancien rédacteur de la Minerve disait, lorsque l'on a érigé la statue de Louis XIII sur la Place-Royale : Si vous élevez des monuments à la mémoire des mauvais rois, que ferez-vous donc pour les bons ?

Je fus placé pour quatre ans, moyennant quatre cents francs, en apprentissage à Gandelu, chez M. Ledru, qu'il ne faut pas confondre avec celui qui posait des sonnettes dans *le cul...-de-sac...*, au coin de la rue des Quatre-Vents. Ce M. Ledru exerçait, outre la profession de peintre et vitrier qu'il s'était chargé de m'enseigner, celle d'épicier, de marchand, etc., etc... Les

travaux de peinture et de vitrerie qu'il entreprenait nous conduisaient souvent chez les curés des environs, dans les nombreuses abbayes qui nous entouraient, et chez les plus riches fermiers de la contrée.

J'ajouterai encore que M. Ledru, qui ne manquait pas d'esprit, est mort misérable dans un hôpital à Essommes, près Château-Thierry. Il n'avait pas d'enfants, et, comme beaucoup de gens dans cette position, il pensait qu'il possèderait toujours assez pour satisfaire à ses besoins. Mais il arrive le plus souvent que le travail manque ; on finit par épuiser les ressources que l'on possède, et l'on meurt misérable ; ce qui m'a fait faire cette réflexion : que la famille donne à son chef le désir de conserver et même d'amasser.

Je mangeais à la table des curés, prieurs et fermiers. Le curé de mon village dînait quatre fois en ville par semaine, et une fois chez lui le vendredi. Le dimanche, il gagnait de l'appétit pour les jours suivants en se mettant un peu à la diète. J'étais son Benjamin, et son premier enfant de chœur. Je chantais un peu, et surtout des chansons. Ma mère, qui était fière, ne

voulait pas que j'allasse glaner comme les autres enfants. Je me trouvais ainsi à la disposition du curé. A Gandelu, j'étais également aimé du prieur, qui demeurait à côté de mon patron Ledru. Quand je sortais dans la cour, il me disait de chanter, ce que je m'empressais de faire.

Je ne puis passer sous silence le fait suivant. Le jeudi de la semaine sainte, dans mon village, on remontait au clocher les cordes des cloches, et c'étaient les enfants qui, munis de crécelles, avertissaient les habitants de l'heure des offices. Ce jour-là, on dînait plus que sobrement. Nous ne pouvions manger que lorsque des étoiles paraissaient au ciel. Or, quand Pâques tombait dans le mois d'avril, on avait le temps d'avoir faim. Ne pouvant plus résister à l'appétit qui me pressait, je quittai le jeu (nous jouions aux œufs rouges) pour aller au presbytère, dont toutes les portes étaient fermées. Je grimpai par-dessus le mur du jardin et j'entrai dans la cuisine. Javotte, la gouvernante du curé, était ivre et couchée à terre. Sans m'en préoccuper autrement, je sautai sur les débris du dîner, et je réconfortai mon estomac. Les convives me parurent être dans la position

de Javotte. J'allai ensuite rejoindre mes camarades. Le lendemain, la gouvernante, qui m'avait remarqué, me recommanda le silence sur ce que j'avais vu : ce à quoi je me conformai. Un an après j'étais à Gandelu ; je ne retournai plus dans mon village que pour voir mes parents et deux fermiers, M. Jarry et M. Chain, qui m'ont toujours bien reçu. La famille Chain m'intéresse d'autant plus, à l'exception de deux beaux-frères, de qui je n'ai guère à me louer, que si aujourd'hui je vais à la noce de Nathalie, fille du meunier Campeau, de la Ferté-Milon, je connaîtrai cinq générations de cette belle et honnête famille.

En 1785, je partis pour Paris, où j'arrivai chez les honnêtes Dehansy, libraires sur le Pont-au-Change , lesquels me donnèrent l'adresse de mon oncle , frère cadet de mon père, qui exerçait l'état d'assembleur. C'est une profession intermédiaire entre l'imprimerie, la brochure et la reliure, puisqu'on reçoit le papier mouillé sortant des presses. Je ne dirai qu'un mot en passant de mon oncle, fort vilain homme. Il prêta de l'argent à mon grand-père dont il fit vendre le bien, qu'il acheta sous le nom

d'un tiers qui s'appelait Drouin. Il se maria avec une femme plus âgée que lui de quinze ans, et dont il était sûr de n'avoir pas d'enfants. Il me garda et me fit assembler avec lui. Il me donnait trente sous par jour, tandis que je lui gagnais 4 à 5 fr., ce qui ne l'empêchait point de me maltraiter et de me brûler le pouce tous les jours. Le durillon occasionné par cette brûlure, réitérée continuellement, ne s'effacera qu'avec ma vie. Il me grondait dix fois par jour, et je trouvai que la position n'était pas tenable. Heureusement M. Lamy, libraire, vint me demander pour entrer chez lui. Mon oncle y consentit en me faisant défendre de me faire appeler Barba ; ce qui m'obligea à prendre mon prénom de Nicolas. Et voyez la contradiction ! mon oncle ne me pardonna jamais de l'avoir quitté. Ma tante était meilleure que lui ; seulement, elle m'apprit à mettre à la loterie, jeu qu'elle chérissait beaucoup. Je ne dormais presque plus, je ne rêvais que numéros. Ma tante se fit ensuite dévote, et naturellement me prit en grippe. Mon oncle étant mort le premier, elle hérita de tous ses biens. Un petit évènement me força de m'engager ; mon oncle

ne demandait pas mieux ou plutôt il ne demandait que cela. J'aurais eu besoin d'un guide, et je n'ai trouvé dans cet oncle qu'un méchant homme.

CHAPITRE II.

Mon arrivée à Cambrai, au régiment de Boulonnais, en 1788, un an avant la prise de la Bastille, et comment je quitte ce régiment.

Par un coup de tête, je m'engagai dans le régiment de Boulonnais. Mon oncle d'ailleurs ne pouvait me souffrir, puisqu'il m'empêcha même de porter mon nom quand j'entrai chez M. Lamy. Je restai à Cambrai inconnu pendant dix ou douze jours. Il y avait alors trois régiments dans cette ville, savoir : Penthièvre-dragons, Angoulême-infanterie, et Boulonnais. Quand on m'interrogeait, je n'étais d'aucun de ces trois corps, et je ferai tout à l'heure comprendre pourquoi.

En 1775, les régiments d'infanterie se com-

posaient de quatre bataillons. Un dédoublement eut lieu à cette époque. Les régiments étaient donc formés de deux bataillons au grand complet de 1150 hommes. On créa une compagnie de chasseurs parmi les neuf *basses* compagnies; on les désignait ainsi. On tira au sort, et le n° 1 devint chasseurs, par conséquent marchait en tête du deuxième bataillon. On améliora cette compagnie par des hommes de choix, à mesure qu'il y avait de la place. Qu'on ne s'imagine pas que mon intention soit de ridiculiser les hommes de petite taille, qui l'emportent souvent, par la vigueur, sur les hommes plus grands. Les petits hommes sont plus adroits, ils tirent mieux à la poitrine de l'ennemi. Au billard même, ils visent plus juste. Que mademoiselle Mars me le pardonne! je vais la faire intervenir à propos de billard et de petits hommes. Mais les souvenirs dramatiques ont chez moi un incoroyable empire, et je vois encore la célèbre actrice qui jouait au billard dans l'intimité et qui manquait souvent de toucher les billes, ne voulant pas se baisser pour ajuster.

Je fus donc conduit chez le major Dubosquet par quatre des vieux chasseurs de l'origine, se-

lon le désir que j'en avais conçu, et qui m'avait fait dire que je ne faisais partie d'aucun régiment en garnison à Cambrai, parce que je craignais qu'en ma qualité de recrue, on ne voulût pas m'admettre dans les vieux chasseurs. Soit condescendance pour ces braves, soit pour tout autre motif, le major me fit incorporer dans les chasseurs, et l'on m'aurait donné cent louis que je n'aurais pas été plus content. J'arrivai le soir à la chambrée, conduit par mes amis. Le caporal m'interrogea pour savoir mon pays et mon nom, je les lui dis. « Je ne te parlerai pas de ta mère, je sais que tu as perdu cette excellente femme, » me répondit-il. Cet homme m'avait vu jusqu'à l'âge de huit ans. Je le priai de se faire connaître, mais je ne pus savoir que son nom de *Jolicœur*. C'était en effet son nom de guerre, comme on en portait alors dans les régiments. J'étais du moins heureux d'être connu. J'avais encore quelques louis dans ma poche, et je les mangeai avec mes nouveaux camarades. Je fréquentais les sous-officiers, sergents et caporaux, ce qui était alors défendu. Près d'une année s'était écoulée; les états-généraux siégeaient

dans ce moment, et nous applaudissions à la révolution de 89. Le cadre des officiers se composait ainsi : M. de Verdelin, capitaine, bon et excellent homme qui me donnait un pain par compte, c'est-à-dire qu'au lieu de deux, il m'en donnait trois, sans que j'en eusse fait la demande : j'ai souvent raconté ce trait de ce bon capitaine; Saint-Félix, capitaine en second, officier de fortune fort sévère et peu aimé; un lieutenant dont j'ai oublié le nom, brave et digne garçon. Je ne dirai pas *au dernier le bon* en parlant du sous-lieutenant; je le retrouverai à la fin de ce chapitre. On nous fit prendre les armes en mai 1789. Nous allâmes à quatre lieues, parce que, disait-on, on coupait les blés sur pied. Le fait était inexact. Enfin le 14 juillet arriva. De Launay, gouverneur de la Bastille, avait arboré le drapeau blanc, en signe de paix, sur la tour qui faisait face à la rue Saint-Antoine. Quand le peuple fut à portée du canon, le gouverneur tira sur lui à mitraille et tua beaucoup de monde. Or, le peuple exaspéré s'empara de la Bastille. Le 17 juillet, on nous fit prendre la cocarde tricolore. Les mauvais officiers quittèrent le régiment. Le marquis d'Avarey, notre

bon colonel, qui aimait beaucoup ses grenadiers et ses chasseurs, donna 4 francs 10 sous à chaque homme pour acheter des chapeaux. Cette distribution fâcha les huit autres compagnies, et la désertion commença. Le capitaine Desbroches, homme aimé et estimé, prit le drapeau en s'écriant : « *Bol-fautre !* » (c'était son juron) « vous abandonnez votre drapeau..... » Je pleurais comme un enfant en entendant ce digne officier. Mais il n'en était pas de même parmi les soldats. A cet époque on ne ménageait pas les consignes et les coups de plat de sabre. Mon camarade de lit, *Noble-Cœur*, reçut les derniers.

En 1815, j'allai à Rouen, et j'appris à mon retour que ce même camarade s'était marié avec une écaillère. Trois ans après je retournai pour le voir, je m'en faisais d'avance une fête... Il y avait six mois qu'il était mort !

C'étaient pourtant des officiers tels que Saint-Félix et le sous-lieutenant dont j'ai parlé qui tourmentaient ainsi les soldats. Notre bon sergent-major Dumesnil, ainsi que notre excellent capitaine et son lieutenant, se mangeaient les poings jusqu'au sang en voyant toutes les dure-

tés qui se commettaient. Un camarade nommé Montauciel vendit son butin et mit de la paille en place dans son sac. A sa rentrée le soir au quartier, on se moqua de lui. Le sergent de la chambrée tâta les sacs et vit ce qui en était. J'étais occupé à me laver la tête au petit canal du quartier Cataimpré. En remontant, je rencontrai Montauciel qui me dit en riant: « Tout est reconnu. » Je répondis : « *Te voilà frais !* » Je me dépêchais de m'habiller, lorsque je fus appelé chez le sergent-major. J'y trouvai le mauvais sous-lieutenant, âgé d'environ dix-huit ans, qui m'apostropha en me disant que j'avais défait mes souliers sur le rempart auprès de la citadelle. — Réponse négative de ma part. — Comment, vous me donnez un démenti ? — C'est que vous avancez une chose qui n'a pas de sens : si je voulais sauter le rempart, je garderais mes souliers pour ne pas me blesser les pieds. — Ah ! vous faites le raisonneur ? Vous allez vous rendre au cachot. — Eh bien ! il fait du soleil, j'irai à l'ombre.

Ce méchant gringalet nous fit endosser, à mon camarade et à moi, une mauvaise culotte et un mauvais bonnet de police ; et comme

deux criminels on nous conduisit à la prison de la ville, à côté de Martin de Cambrai. Ce qu'il y eut de plus désagréable pour moi, c'est que nous passâmes devant la cathédrale, où l'horloger qui y demeurait m'aperçut. Il me connaissait, puisqu'il me payait les six francs que je recevais par mois. En arrivant à la prison, on nous mit au cachot séparément. Au bout de quelques jours, j'écrivis à mon bon capitaine pour lui expliquer ma position et le prier de me délivrer des rats et des souris, qui venaient dans la prison me ronger les cheveux pendant mon sommeil.

Une demi-heure plus tard, le digne homme arriva, et me tira d'affaire, ainsi que Montauciel. Quelque temps après, je faisais la connaissance d'un chasseur d'Angoulême. Un jour, cet homme me donna à lire une lettre, dans laquelle il y avait cette phrase : « Nous avons été très bien reçus à Paris ; si j'étais encore au régiment, je sais bien ce que je ferais. » Il me demanda ce que cela signifiait. Je lui répondis que c'était un conseil pour déserter. Ayant été mis au cachot injustement, je voulais m'en venger, et voici comment je parvins à exécuter

mon dessein. Je donnai rendez-vous sur l'esplanade au chasseur d'Angoulême, afin de nous concerter, et j'allai au quartier. Je ne descendis pas à l'appel de dix heures; Jolicœur répondit pour moi. Le 30 août, à midi, j'avais été chercher une veste, et le soir, après la soupe, je dis à Jolicœur que je ne pouvais aller chez l'horloger avec ma veste que j'avais déchirée. Mon caporal me permit de mettre mon habit; c'était bien ce que je voulais. Entre les deux appels, pendant lesquels je n'étais pas descendu, j'avais mis deux chemises et deux paires de bas. J'allai au rendez-vous retrouver mon chasseur; il était comme un petit Saint-Jean, et n'avait rien pris de ce que je lui avais recommandé et ne possédait pas un sou. Nous choisîmes le rempart le moins élevé, vis-à-vis le cimetière de Saint-Fiacre, entre la porte Cataimpré et celle de Paris. Il y avait beaucoup de têtes de mort sur ce cimetière. En face, le rempart s'était éboulé, et l'on s'était contenté de placer des morceaux de bois de quinze pieds de haut, entre lesquels un homme pouvait passer; au-dessous se trouvait la clé du rempart; mais il fallait une corde pour descendre à pic jus-

qu'à la clé, qui faisait le dos d'âne. J'aperçus un jardin où filait une bonne femme; je jetai bien loin du linge étendu sur une corde, et je pris cette corde qui était moins grosse qu'un petit doigt d'enfant. Des trois francs que j'avais reçus à midi, il ne me restait que quinze sous; car nous avions bu force canettes de petite bière, et des potées d'eau-de-vie dans chaque canette, attendu qu'on ne saute pas un rempart à jeun.

C'était le 30 août 1789 à huit heures et demie du soir, au moment où la retraite partait de la place pour rentrer au quartier; nous descendîmes attacher notre corde à l'endroit indiqué; et là, nous jetâmes nos sabres et nos chapeaux dans les fortifications. Nous tirâmes à la courte-paille pour savoir qui descendrait le premier. Ce fut mon camarade que le sort favorisa; mais il prétendit que j'avais *triché;* il fallut donc recommencer. Cette fois le hasard me désigna. Quand je pus atteindre la clé, j'avais les mains ensanglantées. A l'extrémité du dos d'âne, la clé était à pic, et il fallut se résigner. Je donnai un coup de genou vigoureux, pour que ma tête ne portât pas, et je m'élançai. Le saut était périlleux, et je me souviendrai toujours

de la commotion terrible que j'éprouvai. A quelque distance de là, moi et mon camarade, qui s'en était aussi tiré avec bonheur, étions tous les deux complètement dégrisés.

Je regrettais bien sincèrement mes bons camarades et mes officiers, et j'aurais voulu pour vingt-cinq coups de plat de sabre être dans mon lit.

Un cadet du régiment de Penthièvre-infanterie, qui rejoignait Bayonne, déjeuna avec nous. Il jeta sur la table douze sous pour sa part du déjeuner, ce qui me compléta la somme de vingt-sept sous. Ce n'était pas trop pour faire la route jusqu'à Paris. Mais j'avais encore du linge, plus de babil que les autres, et j'entrais dans les fermes, ainsi que dans les maisons d'un peu d'apparence, et là je demandais du pain et de l'eau. J'étais poli, et on allait au delà de mes désirs.

Nous étions trois, parce qu'en route nous avions rencontré un assez mauvais soldat qui avait déserté comme nous. Il avait pour butin un fusil sans chien. Le canon du fusil servit à payer quarante-huit sous de dépense. Dans l'auberge où nous avions couché, nous avions sauté par la

fenêtre. Depuis j'ai été marchand forain, et j'ai payé les faibles dépenses que nous avions faites dans cette belle équipée. A trois quarts de lieue de Cambrai, avant Bonnières, nous avions bu de l'eau-de-vie sans la payer. Le marchand ne paraissait pas content. Dans ma tournée de marchand forain, j'entrai plus tard chez ce brave homme et je lui dis : « Vous rappelez-vous les deux chasseurs qui désertaient, il y a quelque temps? » — « Ah! les gredins, si je les tenais..... » — « Vous en tenez un, qui vient vous payer. »

Je n'ai pas besoin d'ajouter que je fus accueilli très cordialement.

CHAPITRE III.

J'entre dans les districts de Paris. — Mes escapades, mes mésaventures, mon arrestation. — Délivrance.

Nous évitions toutes les villes et tous les bourgs. A Senlis nous apprîmes que des déserteurs avaient été arrêtés et renfermés dans la prison de la ville. Ayant pris à gauche un chemin au bord duquel était un moulin, nous fûmes poursuivis par des hommes armés de fusils. Mes camarades voulaient fuir. Arrêtons-nous, leur dis-je, voyons ce que ces hommes nous veulent. Or, parmi eux se trouvait le maître du moulin, qui, ayant reconnu l'uniforme d'Angoulême, désirait avoir des nouvelles d'un de ses parents qui servait dans ce régiment. On nous fit boire et manger à satiété, et pen-

dant notre route nous ne manquâmes plus de rien.

A Rouvres, *mes bons camarades*, échauffés par la boisson, voulurent me faire vendre mon sabre. Je m'y refusai en leur reprochant leur ingratitude, puisque je les avais nourris depuis Cambrai. Je prévoyais d'autres exigences, et j'étais décidé à n'y pas céder; je résolus de m'esquiver sans dire adieu à personne, et, étant sorti sous un léger prétexte, j'aperçus une voiture de farine qui gravissait la montagne; je la rejoignis en toute hâte, et me cachai dedans. Au haut de la montagne je descendis et demandai au charretier si on entrait facilement à Paris, et sa réponse affirmative me tranquillisa.

J'avais écrit de Cambrai, le jour de ma désertion, à un sieur André, chez qui je me présentai en arrivant dans la capitale; ce monsieur André ne voulut me reconnaître qu'après avoir entendu les détails du contenu de ma lettre. Il m'accompagna au faubourg Saint-Antoine, où, avec le secours de sa bourse, j'échangeai mes habits militaires contre des habits bourgeois. Je lui ai depuis rendu cet argent et avec usure. C'était un homme d'une rare intelligence, mais

qui dévia de la bonne route. Doué d'une perspicacité dix fois plus grande que la mienne, il est mort, il y a six mois, presque dans la misère, après avoir été successivement imprimeur à Paris, à Montrouge et à Coulommiers.

Il avait fait imprimer les mémoires de cette madame Lamotte impliquée dans l'affaire du fameux collier de Marie-Antoinette et du cardinal de Rohan. J'ai vu madame Lamotte fouettée et marquée au bas du grand escalier du palais de justice. Je vendis donc les mémoires de cette dame aux libraires et aux colporteurs, et cela malgré mon *bon oncle*, qui tous les jours voulait me dénoncer et me faire reconduire à mon régiment.

A cette époque Paris était divisé en quarante-huit districts, ou quarante-huit compagnies, troupe soldée, fortes, chacune, de deux ou trois cents hommes. Les cadres de ces compagnies étaient remplis par des déserteurs ou patriotes et autres citoyens, tous hommes bien décidés et courageux. Je m'enrôlai dans le district du quartier des Filles-Saint-Thomas, caserné dans un grand hôtel, appelé hôtel Richelieu, et sur l'emplacement duquel la rue Neuve-d'Antin a été percée.

Mon lieutenant était Lefebvre, devenu plus tard duc de Dantzick. Il avait été sergent des douze aux gardes-françaises et avait déserté comme moi. Sa femme était ravaudeuse, et il avait trois enfants.

Je gagnais alors deux ou trois louis par jour à vendre des brochures aux libraires et à d'autres individus. Mon lieutenant, qui ne m'aimait pas, je n'ai pas trop su pourquoi, me traitait durement, et je me pris de querelle avec lui : S. n. de D...! tu es un mauvais soldat, je te f.... à la salle de discipline. — Je m'en f..., repris-je tout bas. — Qu'est-ce que tu dis? — Je dis que je m'en f...—Et cette fois très haut... — Le lieutenant ne me manqua pas, et m'envoya à cette salle de discipline, d'où le capitaine Molgué me fit sortir, sur ma demande, en me donnant un certificat pour entrer, si je le voulais, aux chasseurs des barrières. Ce brave et digne capitaine Molgué fut guillotiné à l'affaire des Suisses aux Champs-Élysées.

Cette digression sur le maréchal Lefebvre n'est pas une petite vengeance, car je vénère profondément ce héros, et j'ai conservé son portrait religieusement; il est dans mon

alcôve et ne me quittera qu'à mon décès.

Me voilà donc libre pour faire mon petit négoce ; mais mon *bon oncle* était toujours là pour me tourmenter. Je rencontrai le lieutenant d'Abocourt, dans la suite le général Grandeau, qui m'engagea dans la compagnie Catol, 4[e] division, faubourg Poissonnière.

Je dépensais avec mes camarades, soit au district ou aux chasseurs, un louis par jour, aussi ne montais-je jamais la garde que le dimanche et le lundi. Nous allions chercher nos camarades qui buvaient dans les cabarets, besogne souvent rude et qui n'était terminée qu'à trois heures du matin, car il fallait boire avec eux et être toujours de leur avis afin de les rendre souples. On ne signait point d'engagement, j'avais une permission tacite pour faire mon commerce, enfin ma position était sortable; et un jour que je demandais aux tailleurs de la compagnie des fonds de culottes, mon capitaine, qui était présent, me dit : Barba, tu gagnes assez d'argent pour en faire faire de nouvelles.

Les frères Favras, que le comte de Provence abandonna malgré leur dévouement pour lui,

furent condamnés à être pendus. C'était le 19 février 1790. On fit imprimer leur testament; j'étais prévenu aussitôt qu'une brochure devait paraître, et j'aurais marché à cette époque quarante-huit heures sans me fatiguer. J'allai chercher la brochure chez l'Hérault, imprimeur, rue du Harlay au Marais, n° 12. Il me céda cinquante douzaines de cette brochure, à quatre francs seize sous la douzaine, pour revendre aux libraires et aux colporteurs à raison de six francs. Arrivé au manége, salle qui était située au passage des Jacobins, de la rue Saint-Honoré, où est aujourd'hui la rue de Rivoli, je me défis promptement de mes cinquante douzaines de brochures, et je retournai chez l'Hérault pour en chercher d'autres. Mon droit de commission était de seize sous par douzaine, il me devait donc quarante francs; j'en pris alors pour soixante francs, et lui remis vingt francs en lui disant que sans doute il ne voulait pas me tromper; il me répondit : Qui m'a..... un drôle comme toi? Je ripostai par un revers de main qui renversa mon homme sur la table; sa femme jeta les hauts cris, les voisins arrivèrent, la garde avec eux et l'on m'ar-

rêta. Heureusement je payai d'audace et je m'échappai sur le boulevard, laissant stupéfaits les quatre hommes qui me servaient d'escorte. Six semaines après, je fus mandé pour cette affaire chez le capitaine Catol qui me fit raconter les détails de ma mésaventure qui en resta là.

Mais, en fait de mésaventure, en voici une bien plus cruelle. Une vilaine boiteuse, nommée Brigitte Mathé, était la maîtresse d'un nommé Gorsas, sur le compte duquel on avait fait la chanson qui commence ainsi : *Rendez-nous les chemises à Gorsas, rendez-nous les chemises* (c'était un journaliste). Cette Brigitte voulait se venger d'un soldat qui faisait faction dans le Palais-Royal, et elle vint me dire que ce soldat voulait me faire arrêter. J'eus le malheur de croire cette femme, et je lui promis avec serment que le soldat passerait par mes mains. Je tins malheureusement parole, mais devant la boutique de Corcelet, où la scène venait d'avoir lieu, je fus arrêté à midi comme aristocrate; on alla chercher une corde, et, au moment où j'allais être accroché et pendu à un arbre du Palais-Royal, cela se pratiquait ainsi à cette

époque, lestement et sans façon, un capitaine de la garde nationale vint me tirer de leurs mains en faisant semblant de me frapper.

C'était le 17 ou 19 mars 1790 ; qu'on lise le journal de Gorsas quelques jours après, on y verra sa reconnaissance pour le pauvre chasseur victime de son infâme mégère. J'ai ignoré jusqu'en 1825 le nom de mon sauveur auquel j'avais rendu un léger service en lui donnant le bras rue d'Antin où il était venu voter, car il était impotent. Il mourut peu après; il s'appelait Belmas ou Dumas, et était parfumeur rue de Richelieu.

Cependant on me conduisit au corps-de-garde du Palais-Royal. Là, un émissaire de mon *bon oncle* vint déblatérer contre moi ; sur mes menaces, il sortit; mais on dressa un procès-verbal, et l'on m'emmena au district de Saint-Roch. En sortant de là, mon lieutenant d'Abocourt m'avait formellement assuré qu'il prendrait soin de ma nouvelle affaire. J'eus la faiblesse de le croire, et de Saint-Roch on me conduisit à l'Abbaye entre quatre fusiliers. Ayant demandé la permission de me rafraîchir, elle me fut accordée; j'entrai chez un mar-

chand de vins qui faisait l'angle d'une rue et dont la boutique avait deux issues. Je pouvais fuir, mais, confiant dans la parole de mon lieutenant qui m'oublia bientôt, j'arrivai à l'Abbaye, où je fus mis au cachot pendant un mois, et où je fus traité d'une manière très brutale par mon geôlier. À ma sortie du cachot, je reçus la visite du soldat que j'avais rossé. Il m'apprit que je lui étais totalement inconnu. Qu'on juge de mes regrets! Et, comme pour les augmenter, ce brave garçon me jura qu'il donnerait volontiers une pinte de son sang pour me tirer de cette fâcheuse situation. Je passai au conseil de guerre de la Cour des miracles, près le passage du Caire, et, pour me sauver, on voulait me faire avouer que j'étais gris; car il ne s'agissait de rien moins que d'être fusillé. Mais, comme je n'ai jamais su mentir, je ne pus me décider à suivre l'avis qu'on me donnait. Mon *bon oncle* était venu me voir dans mon cachot et me reprochait d'être plus gai que lui; il m'avait prédit que je serais fusillé. À son air paterne, j'avais dû penser qu'il n'en serait pas fâché. Mais laissons cet homme et revenons au conseil de guerre. Le chasseur, mon camarade,

qui en faisait partie, m'embrassa en pleurant; mais, sans perdre mon sang-froid, je conseillai à quatre de mes compagnons d'infortune qui connaissaient l'affaire de faire en sorte qu'il n'y eût point de place pour moi dans le fiacre, parce qu'en marchant à pied avec les soldats il devait m'être plus facile de m'esquiver. Ce plan devait échouer, et le caporal monta en voiture avec nous six, moi placé au fond à gauche. Six fusiliers nous servaient d'escorte. En arrivant à la petite porte de la prison, rue Sainte-Marguerite, un des prisonniers descendit le premier. Je voulus passer le deuxième, mais le caporal réclama la priorité. « Sauve-toi donc! » me dit alors tout bas un de mes camarades. J'ouvris la portière de gauche, mon chapeau tomba dans les jambes des chevaux, je le ramassai et je m'enfuis par la rue des Ciseaux. Après avoir traversé la rue du Four, j'entrai, rue des Canettes, chez Frérot, charcutier, qui bavardait en face avec ses voisins, et je courus jusqu'à la salle du fond. « Je ne suis point un malfaiteur, m'écriai-je en voyant arriver Frérot, je me sauve de la prison militaire! donnez-moi un verre d'eau! » ce qu'il fit avec empresse-

ment. Il me montra alors une petite porte qui donnait dans une rue derrière la maison, et je plaçai la clé de l'autre côté avec soin. Pendant ce temps, les soldats faisaient la haie vers l'entrée de la prison, et le caporal comptait ses prisonniers. « Où est le cinquième, dit-il en s'apercevant de ma disparition ? — Oh ! il est bien loin, s'il court toujours, répliqua un de mes camarades, » et le caporal de se mettre à ma poursuite avec ses hommes ; mais quoiqu'ils suivissent le même chemin, ils furent dépistés, et Frérot, qui était un gros homme, se tint *devant sa porte*, et me cacha entièrement à tous les regards. J'écrivis à mon *bon oncle*, qui ne voulut pas me voir ; seulement son beau-frère Gosset vint me dire le soir qu'il ne pouvait rien faire pour moi. Cependant il avait mon argent entre les mains.

J'ignore encore aujourd'hui à quelle peine j'avais été condamné. Moustache-des-Suisses, mon sergent-major (il s'appelait Colwemback), avait le même perruquier que moi, et il répétait sans cesse : « Barba s'est sauvé ; il a bien fait. » Je suis resté son ami jusqu'à sa mort ; il était capitaine adjudant-major, quai des Théâ-

tins. J'ai été aussi l'ami du bon Frérot, qui me fit dîner avec lui le jour de ma fuite. Il était garçon alors ; depuis il s'est marié, et une de ses filles a été bouchère, rue des Mathurins, près la rue des Maçons ; ils n'ont jamais voulu m'appeler par mon nom, et me nommaient toujours le grand chasseur.

Je ne puis oublier les bonnes poissardes qui avaient leur étalage rue Sainte-Marguerite, vis-à-vis la porte de la prison militaire. Elles virent ma fuite, et aucune d'elles ne souffla mot. J'allai les voir quelque temps après et me fit reconnaître. L'une d'elles s'écria : « Eh ! ma commère, voici notre beau chasseur ! » Je voulus leur faire accepter quelques gages de ma reconnaissance, mais je ne pus y réussir, et, non contentes de m'embrasser, elles me régalèrent. Si quelques-unes vivent encore, qu'elles reçoivent ici l'expression de ma reconnaissance. Tout cela s'était passé le 17 mai 1790.

CHAPITRE IV.

Je deviens marchand forain et je m'établis libraire. — Anecdotes dramatiques. — Théâtre de la Cité. — Les Variétés amusantes. — Frogère, Beaulieu, Bordier, Guerre ouverte, Duval. — Notice sur Pigault-Lebrun.

Le lundi qui suivit mon escapade, j'entrai chez le libraire Desray, où, pendant la nuit, je montais au premier étage pour ne pas être reconnu. Mon *bon oncle*, qui décidément ne pouvait pas me souffrir, me menaçait toujours. Je pris le parti, pour être tranquille, de me faire marchand forain : je possédais deux cents francs de livres, je m'associai avec un colporteur d'un village près Bavay. Ses livres, qui étaient mauvais, édités par Léoucque, libraire de Lille, furent vendus à un taux inférieur, quoiqu'ils eussent coûté huit cents francs,

prix de facture. Nous reçûmes trois cents francs environ; mes livres à moi furent cédés avec bénéfice. Mon associé ne connaissant point Paris, nous y vînmes ensemble; et comme après ses achats il désirait rompre l'association, il me cota ses livres à un prix très élevé et me laissa avec fort peu d'argent. Je partis alors pour la foire de saint Remy, à Reims; les libraires de la ville se liguèrent pour faire fermer ma boutique, mais leur projet s'ébruita, et, en deux jours, toute ma marchandise fut épuisée. Tellement en France l'opinion publique est toujours bien disposée en faveur de l'opprimé. J'en ai eu une plus grande preuve encore lors de l'incendie, au Palais-Royal, en 1828. Nous y reviendrons en temps voulu.

Je m'étais établi, en 1791, dans l'allée des frères Savart, traiteurs, galerie Vitrée, au Palais-Royal. C'est dans ce local que Fitz-James fit ses farces, et un Turc y a vendu des odeurs. Pour moi, je quittai cette petite boutique pour venir habiter la rue Gît-le-Cœur en magasin : c'était une sottise, et que plusieurs jeunes libraires font encore, car il est plus avantageux d'être en boutique; on est moins à son aise à

la vérité, mais pour monter un magasin, il faut avoir un fonds de livres considérable ; on veut trop embrasser en commençant. Je sentis le ridicule de ma position, et, en 1796, j'avais le magasin qui fut brûlé en 1828.

Dans cet intervalle, j'avais commencé à imprimer la première pièce de Sevrin: les *Loups et les Brebis*, du théâtre Louvois, et l'*Hiver ou les deux Moulins*, de Duchaume, célèbre acteur du théâtre du Vaudeville, mort dans la misère, après avoir été directeur à Marseille; l'*Hiver ou les deux Moulins*, représenté sur le théâtre de la Cité, aujourd'hui Prado. J'eus le bonheur de rencontrer, sur ce dernier théâtre, Pigault-Lebrun, qui y fit jouer les *Dragons et les Bénédictines*, et six semaines après, les *Dragons en cantonnement*. Pigault voulut me vendre les deux pièces cent louis (2,400 fr.), avec les droits d'auteur en province; je me décidai et fis cette première affaire, sur laquelle je gagnai beaucoup d'argent.

Ces deux dernières pièces de Pigault eurent un grand succès partout, ainsi qu'à Paris. M. Maradan, qui m'aimait beaucoup et qui m'appelait *son étourdi*, m'ouvrit un crédit de cent francs, en m'établissant galerie Vitrée, et

me vendit plus tard quatre-vingt mille pièces de théâtre, qu'il avait imprimées. Il avait tout le répertoire du bon Collin d'Harleville et autres : *Robert, chef de brigands*, l'*Ami des lois*, etc., tout cela était très productif, car ce théâtre de la Cité était composé de bons acteurs.

Gaillard et Dorfeuil avaient fait construire, au Palais-Royal, un théâtre en planches, à côté du théâtre de la République , qu'ils mettaient eux-mêmes en construction. Ce théâtre en planches avait pris le nom de *Variétés amusantes* , et la troupe était composée de quelques comédiens d'un vrai mérite, parmi lesquels je dois citer : madame Germain, premier rôle, d'un grand talent , mademoiselle Toussaint , soubrette, qui a joué d'origine les *Rivaux d'eux-mêmes*. Pigault-Lebrun disait d'elle que son jeu était meilleur dans ce rôle que celui de mademoiselle Devienne, qui le joua dans la suite avec un si rare talent ; on comptait aussi madame Saint-Clair et son mari, et enfin Frogère. La plupart de ces acteurs passèrent du théâtre en planches, dit les *Variétés amusantes*, au théâtre de la République ; mais comme ils n'étaient pas assez forts pour cette dernière scène , qui

est devenue, de nos jours, le Théâtre-Français, ils furent engagés au *Prado*, dans la Cité; puis ils eurent l'idée d'aller en Russie. La troupe se désorganisa après ce départ.

Frogère devint en faveur auprès de l'empereur Paul Ier, père d'Alexandre et de Nicolas, et il logeait au palais impérial. Le jour que cet empereur périt d'une manière si tragique, il confia à Frogère ses inquiétudes, dans la prévision où il était qu'un malheur le menaçait. Frogère le rassura, en disant : chassez ces noires idées, mon prince, ici tout le monde vous aime, et il ne peut vous arriver rien de fâcheux. L'évènement prouva que les prévisions de l'empereur étaient justes. Alexandre monta sur le trône. Frogère était aussi aimé du fils que du père. Un officier qui se trouvait dans un bal avec l'empereur et Frogère, vint dire à celui-ci : « Mon frère est exilé en Sibérie, sauvez-le ! Venez avec moi dit-il à l'officier; et accostant l'empereur, il lui parla ainsi : Ce brave garçon a son frère exilé en Sibérie, je peux bien faire quelque chose pour lui, et si vous vouliez m'aider, ajouta-t-il, je parie que nous réussirions à nous deux. » La grâce fut accordée.

Lors de la déroute de Moscou, on illumina dans toute la ville, et Frogère seul s'en abstint; on lui fit peur, et il évitait la rencontre de l'empereur autant que possible. Ce dernier jouissait de son embarras; un jour sa majesté ayant dû lui demander pourquoi lui, Frogère, un favori, n'avait pas illuminé. « Sire, répondit l'artiste, il s'agissait de mes compatriotes. » Alexandre sourit et ajouta : Frogère vous êtes un brave homme.

Il était ami de Pigault; je lui reprochai un jour de ne pas venir dîner plus souvent chez moi avec mon auteur de prédilection, mais ce reproche fut inutile, Frogère était toujours à la disposition de la princesse Nzariskin et d'une autre grande dame qui avaient besoin de lui, il ne les quittait pas.

J'avais joué la comédie avec lui, et nous étions fort intimes; il me fit vendre beaucoup de livres aux Russes. Je lui offris une remise qu'il refusa, me demandant seulement de bien traiter ses protégés, parce qu'ils avaient été si bons pour lui pendant vingt ans qu'il ne pouvait l'oublier. Aussi toutes ses heures étaient remplies, il était leur esclave de reconnaissance. Le comte Demi-

doff, qui avait été anobli pour sa grande fortune, était aussi l'ami de Frogère. Ce dernier était aux petits soins pour lui et sa famille. Il voyagea en Italie avec un de ses fils et une troupe de comédiens, et ils jouèrent la comédie partout où ils allaient. Frogère était un second Pigault pour moi. Jamais, pendant sa longue vie, il ne fit un mensonge. Il avait une pension de retraite de la Russie, qui se montait à deux mille quatre cents francs; cette rente lui fut exactement payée jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1833 lors du choléra. Il était beau-frère en deuxième nôces du grand comique Dugazon. Il faut bien que je dise que moi aussi j'ai eu l'honneur de parler à l'empereur Alexandre que j'aimais parce qu'il avait empêché ce féroce Blücher de faire sauter le pont d'Iéna : Un jour qu'Alexandre visitait les appartements des Tuileries et regardait les gravures renfermées dans les cartons de Marie Louise, occupé que j'étais de les arranger, il me dit : «Quelle est votre profession! Je suis libraire, Sire, répondis-je, ah! je m'en serais douté, à voir l'adresse que vous mettez à arranger ces gravures et à fermer tous ces cartons.»

Au Prado, j'ai oublié l'acteur Mayeur, qui

jouait dans l'*Intérieur des comités*, qui sortait de chez Nicolet et qui était parfait dans le rôle du commissionnaire. Baulieu joua le *premier Cadet Roussel* au café des Aveugles; dans ce rôle il se croyait empoisonné, et il n'avait bu que de la bière ; vers la fin de la pièce : C'est donc *pour me punir, disait-il, que tu me rend-t-ici le pus dur à mourir.* A la première représentation, un spectateur cria : *Pluz-haut !* Beaulieu, sans se déconcerter, répondit : « Citoyen, *je ne le puis, je suit-empoisonné.* » Cette pièce fut jouée trois cents fois et toujours sifflée; les auteurs sont MM. Aude et Tissot. Ce dernier mourut à Anet d'une attaque d'apoplexie, en allant inviter à déjeûner le pharmacien de l'endroit ; c'était un fort brave homme, que j'ai connu avec plaisir. Ce mot *pluz-haut* avait fait beaucoup rire, on voulut le mettre à profit : pour cela, on plaçait quelqu'un dans la salle pour répéter la même scène. Chargé un jour de cet emploi, Beaulieu, qui n'ignorait pas que c'était moi, s'avança vers le trou du souffleur, et au moment où je prononçais les paroles sacramentelles : « Citoyen Barba, dit-il, *je ne peux pas, je suit-empoisonné.* »

Beaulieu, qui avait vu jouer à Dumaniant,

l'auteur, le rôle de Ricco, et à qui ce rôle souriait, l'avait appris en secret; il le joua avec un grand talent. Ceux qui voudront avoir une idée de cet acteur n'ont qu'à aller voir Cazot, que Jules Janin a vanté à juste titre, et qui était fait pour briller sur un théâtre plus élevé. Il prête à rire, il est vrai, quand il veut singer Beaulieu. Ce dernier joua Mahomet; il était bien dans l'esprit de son rôle; mais un froid de douze degrés empêcha de terminer la pièce, ou plutôt, ayant si longtemps joué Cadet Roussel au café des Aveugles, il en conservait trop les intonnations. Il se dédommagea dans le *Présent ou l'heureux quiproquo* : en entrant en scène, il avait à dire : C'est donc aujourd'hui le jour de l'an, le jour des étrennes; et s'adressant au public, il ajouta : « Vous avouerez que tout à l'heure, vous m'en donniez de fort vilaines. »

Dans cette troupe du Prado ou les Variétés de la Cité, il y avait encore quelques acteurs à talent : outre Beaulieu, qui sortait du théâtre en planches, on y comptait un joli garçon, nommé Valienne, Duval, le compère des jocrisses, Pélissier et Genest. Cuvilier fit alors la *Fille hussard, Damoiselle et Bergerette*, pantomi-

mes, jouées par Laffitte, et qui eurent beaucoup de succès. Les comédies de Pigault, de madame Villeneuve, de Charlemagne, et les *Comités révolutionnaires* produisirent de belles recettes. Laffitte avait des gestes outrés qui le rendaient ridicule; il a été figurant à la Porte-Saint-Martin, où il est mort presque dans la misère. Gougibus, beau-père du bon Lemesnil, acteur du Palais-Royal, était un mime excellent, et je crois n'avoir jamais rencontré dans ma longue carrière un talent plus complet dans ce genre là, à l'exception cependant de madame Branchu, de l'opéra, qui était fort remarquable, car il est plus difficile, selon moi, de mimer que de jouer la comédie, puisqu'il faut beaucoup d'âme pour faire passer dans l'esprit des spectateurs, sans le secours de la parole, les émotions que vous ressentez. Monvel a été aussi un bon mime; il parlait bien, mais on sait qu'il n'avait pas de dents.

Cet acteur était au théâtre en planches, où un autre artiste d'un vrai mérite, nommé Bordier, répétait Ricco; c'était lors de la disette occasionée par la cherté du pain, suite du fameux pacte de famine. Quelques grands sei-

gneurs et autres intrigants avaient accaparé les blés; Bordier s'en mêla, alla jusqu'à Rouen pour accomplir des opérations occultes; mais l'autorité intervint, et il fut pendu, après avoir refusé de se sauver. Le chemin de la Révolte, qui conduit à la Porte-Maillot et qui est devenu d'une si triste célébrité à cause de la mort déplorable du duc d'Orléans, était nouvellement planté à cette époque. Son nom lui vient de l'affaire des blés. J'ai vu jouer à Bordier, dans le même jour, *Gilles ravisseur*, l'*Olive valet à livrée* et l'*Abbé du Fat dupé*, où se trouve cette chanson: « *Je ne vous dirai pas j'aime, votre rang me le défend.* » Bordier voulut faire tomber la pièce de *Guerre ouverte*; Dumaniant, l'auteur, qui jouait le père, était d'une grande colère contre lui, et lui fit de vifs reproches. La vérité est que Bordier était irrité de ce que le rôle de Frontin avait été donné à Michot; mais il ne résista pas aux observations de Dumaniant et releva l'ouvrage. Les directeurs gagnèrent beaucoup d'argent avec cette *Guerre ouverte*, et l'auteur eut pour sa part mille écus; mais depuis que deux hommes honorables, Framery et Népomucène Lemercier, auteur d'Agamennon et de Pinto, ont con-

tribué à faire rendre ce décret de 93, qui accorde aux auteurs un droit sur leurs pièces, tant à Paris qu'en province, Dumaniant, le père de *Guerre ouverte*, y a gagné vingt mille francs.

La troupe du Prado était presque détruite par l'absence des sujets que j'ai cités. Beaulieu prit la direction à son compte et ne réussit pas; de désespoir, il se précipita par la fenêtre et se tua. Ainsi finit ce beau comédien, qui avait perdu la tête; car une mort violente n'est à mes yeux qu'une lâcheté; l'honnête homme remédie autant que possible à ses travers de fortune par la résignation qu'il doit mettre à supporter ses malheurs, et le courage avec lequel il sait les réparer; s'il n'y parvient pas tout-à-fait, au moins il meurt la conscience tranquille.

Villeneuve jouait au Prado les premiers rôles; mais c'est à l'*Ambigu* où il a surtout brillé, dans *Calas*, drame, qui eut un immense succès. Il est mort à Bicêtre à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Sa femme faisait d'assez mauvaises pièces à la *Cité*. Tautin, qui sortait de la *Cité*, brilla aussi à l'*Ambigu*.

Dumont, acteur vrai, réussit également à l'Ambigu; quant au père Duval, il suivit Brunet

chez Montansier; il jouait aussi bien que Brunet, et tout le monde l'a vu dans les Cadet Roussel et les Jocrisses. Voici un trait qui honore ce digne homme.

Une jeune orpheline, dont les parents avaient été guillotinés, se trouvait dénuée de ressources : Duval l'accueillit, l'éleva, en vendant, à son insu, son argenterie et son linge, dans le temps des assignats; puis, il la maria au fils Damiel, acteur de Montansier, dont il lui conserva la fortune. Damiel est veuf et vit retiré à Fontainebleau, ainsi que Brunet. Ce dernier était né en 1766.

Je terminerai ce chapitre par une notice sur Pigault-Lebrun, notice que je tâcherai de rendre aussi complète que possible; à chaque instant, j'aurai, pendant le cours de ces mémoires, occasion de parler de Pigault Lebrun. Il est donc important pour mes lecteurs de le bien connaître.

Pigault-Lebrun (Guillaume-Charles-Antoine), est né à Calais le 8 avril 1752 et est mort le 24 juillet 1835. Ce spirituel romancier, qui dans le genre comique a fait école, est un auteur dont jusqu'à présent le mérite n'a pas été apprécié à

sa juste valeur. N'appartenant à aucune coterie littéraire, dédaignant les succès de camaraderie, il a toujours négligé les moyens qu'emploient certains auteurs pour faire ressortir le mérite de leurs productions. Aussi chercherait-on en vain dans les feuilletons de l'époque un seul article constatant le succès de ses nombreux romans, ce qui ne veut pas dire, toutefois, qu'ils aient été à l'abri de la critique; mais Pigault ne s'en tracassait guère. Fort insouciant sur l'opinion que les aristarques émettaient sur ses romans, il se contentait de la faveur du public qui ne lui fit jamais faute, et répondit, pendant quarante ans, à une diatribe ou à un article dédaigneux sur un de ses romans, par la publication d'un roman nouveau, c'est-à-dire par un nouveau succès. Peu d'auteurs ont en effet procuré à leurs éditeurs de plus beaux avantages; et je peux affirmer que la vente des ouvrages de Pigault, tous édités par moi, s'est élevée à plus de six cent mille francs! Aussi je me plais à proclamer Pigault-Lebrun mon père nourricier.

Aucun auteur ne fut peut-être à la fois plus gai, plus fécond, plus original que Pigault-Le-

brun. Ses ouvrages ont obtenu une vogue prodigieuse; leur succès n'a pas été une affaire de mode; leur réputation, fondée sur une peinture fidèle, maligne et comique des mœurs qu'il décrit, sur un style enjoué, spirituel et correct, sur une narration constamment animée, rapide, amusante, sur une instruction et un fonds de philosophie inépuisables, ne peut manquer de se soutenir. Sans doute on peut lui reprocher une licence quelquefois trop grande dans ses portraits, une gaîté souvent bouffonne dans ses descriptions, des tableaux parfois un peu trop libres; mais, malgré ces défauts, Pigault se fait lire avec le plus grand plaisir; il saisit bien les rapports comiques de plusieurs choses, en prévient le résultat par des comparaisons d'une manière vive et piquante. Il est peintre, car il fait assister le lecteur aux scènes qu'il décrit; il n'est pas toujours, il est vrai, peintre de bon ton, mais il l'est à la manière de Téniers, de Boilly; il ne copie pas la belle nature pour lui prêter des formes sévères ou des couleurs séduisantes, il reproduit la nature dans sa naïve grossièreté; il ne fait pas l'image de la volupté, il trace celle du plaisir.

Quelques traits peu connus du caractère de cet auteur ne paraîtront peut-être pas déplacés ici. Pigault-Lebrun était un homme franc et probe par excellence ; religieux observateur de sa parole , d'une exactitude sévère envers les autres et envers lui , d'un désintéressement rare, d'une brusquerie extrême, mais qui n'allait pas cependant jusqu'à la rudesse. Je n'ai jamais traité avec lui que sur parole, et jamais il n'y eut entre nous la plus légère contestation. Lorsque les romans de Pigault eurent obtenu un éclatant succès , je lui fis la proposition d'augmenter le prix primitivement convenu pour le manuscrit de chaque ouvrage. Mais Pigault resta huit ans sans vouloir que de nouvelles conditions fussent faites. Il y consentit cependant, je crois que c'est à l'occasion du roman de *M. Botte* ; l'auteur voulait faire seulement deux volumes ; je me plaignais de l'exiguité : « Eh bien ! dit Pigault, paye-moi soixante francs la feuille ou deux mille quatre cents francs par roman , et je ferai quatre volumes ! » J'y consentis de grand cœur , et ce prix servit de base pour les publications ultérieures. — L'auteur avait son couvert mis chez moi , et il venait

dîner souvent. Un jour, je lui offris spontanément de lui faire une pension de douze cents francs lorsqu'il y aurait quarante-huit volumes publiés (il n'y en avait alors que vingt-quatre). Lorsqu'il y eut trente-sept ou quarante volumes parus, Pigault me dit en plaisantant : « Tu me dois une pension. — Non, répondis-je, je ne la devrai qu'à la publication du quarante-huitième volume. — Tu veux donc te dédire. — Non, car j'accepte. » La pension courut à partir de ce jour, et fut payée, par moi, pendant quinze ans, sans autre traité que ma parole. Nous vieillissons, la mémoire peut nous manquer, dit Pigault, il faut écrire, deux hommes comme nous ne doivent jamais se brouiller ; en conséquence, plus tard un acte fut rédigé. La pension a été servie à l'auteur jusqu'à sa mort ; elle est encore payée à sa veuve par Gustave Barba, mon fils, acquéreur des œuvres de Pigault. — Je donnais à Pigault douze exemplaires de chacun de ses romans ; s'il en prenait un en plus il le payait ; il a pris ainsi, dans le cours de sa vie, environ quarante exemplaires de ses romans, dont j'ai été forcé d'accepter le prix. Tant qu'il a vécu, je n'ai pas connu un plus

honnête homme que lui ; depuis sa mort je n'en ai pas encore rencontré un aussi honnête, quoique je sache qu'il en existe.

Les romans de Pigault lui firent beaucoup d'ennemis, et cela devait être, car il s'est constamment attaché à démasquer les hypocrites de tous les états et de toutes les opinions; on ne peut, toutefois, lui reprocher d'avoir attaqué la religion, il n'attaque que la superstition et les mauvais ministres ; encore ne les attaque-t-il pas par système de dénigrement. Il commençait ordinairement un chapitre sans savoir souvent comment il le finirait, mais sans jamais cependant être embarrassé pour le finir, car il était doué d'une étonnante étendue d'imagination. Le premier travers qui se présentait à son esprit, il le peignait avec vérité. « Vous qui le connaissez , disait à un de ses amis un respectable ecclésiastique, défendez-lui donc de mettre en scène les prêtres dans ses romans. — Je m'en garderai bien, répondit celui à qui on s'adressait, ce serait l'inviter à dîner et ne lui donner ni pain ni vin : les cafards sont ceux qui lui ont fourni ses meilleurs chapitres, il faut lui laisser son allure. » On a reproché aussi à Diderot ses

gravelures, sa hardiesse contre le clergé, et surtout son roman de *la Religieuse*. Pigault le justifiait de ce reproche en disant que Diderot n'ayant rien à se reprocher il lui était permis de tout écrire. On peut en dire autant de Pigault.

Pigault avait la prétention de croire ses romans très moraux, et il le disait ouvertement, ce qui me fit rire une fois aux éclats.

« Je soutiens, dit Pigault, que mes romans sont moraux, et je le prouve : dans aucun le vice ni le crime ne triomphent; les fripons et les scélérats n'y meurent jamais naturellement, ils sont toujours envoyés aux galères ou pendus. » Et cela est vrai.

A son retour de l'armée dans la Vendée, où il était chef de remonte à Saumur, il fut obligé de prendre les armes comme commandant, et fut nommé adjudant-général dans les vingt-quatre heures, pour une belle position qu'il avait prise. Il abandonna la carrière militaire à l'époque où il n'y avait plus guère que des fripons qui servissent la république.

Je lui proposai alors de donner une nouvelle édition du roman de *Clarisse*, en en retranchant les longueurs : « J'aimerais mieux me couper

le bras, répondit-il, que de mutiler ce chef-d'œuvre. » Vers la fin de sa vie on lui conseillait d'écrire ses confessions, qui devaient être fort intéressantes et sans inconvénient, attendu que la plupart des personnes qu'il avait connues étaient mortes. « Si elles ne sont plus, dit-il, elles ont des descendants, et je regarde comme un malhonnête homme celui qui par amour-propre divulgue le secret de l'intimité. »

Le premier roman publié par Pigault est celui qui a pour titre *l'Enfant du Carnaval;* c'est un roman d'une gaîté folle dans sa première partie, et où dans la seconde on stigmatise énergiquement des turpitudes et des crimes encore tout récents; je lui en fis des reproches, observant que son récit était l'image fidèle de la révolution. — Dans trente ans, répondit l'auteur, on sera bien aise de retrouver ces choses-là dans mon livre, parce qu'elles sont vraies. Ce roman n'a pas eu moins de quatorze éditions. — Pigault donna ensuite *les Barons de Felsheim*, qui parurent d'abord en deux volumes, et dont on ne vendit pas cent exemplaires. Cependant, Crapelet père et moi, convaincus tous deux que c'était un bon ouvrage, forcèrent l'auteur à

continuer. Deux ans après, ce livre obtint un succès de vogue qui ne s'est pas ralenti ; c'est en effet un des meilleurs romans de l'auteur. — A ce roman succéda celui d'*Angélique et Jeanneton*, qui n'eut dans le principe aucun succès, bien que le premier volume renferme des pages que n'aurait pas désavouées Sterne ; ce livre a eu depuis dix-sept éditions. — *La Folie espagnole*, roman plus que gai, dut son succès à ses gravelures ; une cinquantaine d'exemplaires furent saisis pour la forme, et pour plaire aux criailleries des bigots de l'époque. — *les Cent vingt jours* devaient former une publication périodique, contenant une nouvelle par mois ; il n'a paru que quatre nouvelles ; l'éditeur abandonna ce genre de publication, parce que l'espace était trop restreint pour l'imagination de l'auteur. L'ouvrage n'avait d'ailleurs qu'un succès médiocre ; ce qui n'étonne pas, il était raisonnable. Chose étrange ! quand les ouvrages de Pigault étaient gais, on criait après l'auteur pour ses farces ; quand il se dispensait d'en mettre, on ne les lisait pas. — Le plat d'épinards, dans l'*Enfant du carnaval*, fut supprimé à la 3e édition ; le public ne voulut plus du livre, je le rétablis

et Pigault me dit : *Si tu m'en crois, nous ne retirerons jamais rien de mes ouvrages, ce sera des os à ronger pour les chiens.* — Les aventures grivoises de *Mon oncle Thomas* procurèrent à ce livre un immense succès, que couronna aussi la publication de *Monsieur Botte.* Ce roman doit son origine à un défi de l'acteur Damas, qui avait donné pour sujet à l'auteur les mots : *Je ne le veux pas;* Pigault écrivit séance tenante les deux premières pages, et, en peu de jours, le roman, qui eut un succès fou et qui le mérite. Nous citerons encore parmi les meilleurs romans de Pigault : *Le Garçon sans souci*, où m'étant parfaitement reconnu, je me plaignis à l'auteur, lequel répondit qu'il prenait ses originaux où il les trouvait; *Jérôme,* dont le sujet est la bataille de Marengo ; *l'Homme à projets*, véritable type des hommes de l'époque où il fut publié.

Terminons par un trait caractéristique et qui peindra mieux que tout ce que je pourrais dire jusqu'à quel point mes rapports avec Pigault-Lebrun étaient intimes.

Un jour, la fantaisie me prit d'acheter deux plats d'argent; j'en offris un à Pigault. Un autre jour, c'étaient deux paires de lunettes d'or;

je fis pour les lunettes ce que j'avais fait pour les plats, en disant : « O Pigault, mon garçon, je l'appelais ainsi, si j'ai jamais un cabriolet, tu en auras un bien vîte, car je n'oserais pas aller en voiture et te voir marcher à pied.

On me vola mes lunettes d'or, Pigault le sut et ne dis rien; après sa mort seulement, sa femme me fit remettre une jolie lettre de souvenir, accompagnée des lunettes qui lui avaient appartenu.

CHAPITRE V.

Suite des anecdotes dramatiques. — Damas, mademoiselle Mars, *le Cid d'Andalousie*, Valville, Chapelle, Laporte, Brunet, *Nicodême dans la lune, Jeannot ou les battus paient l'amende*, Volange, les MM. Poirson, *Robert, chef de brigands; Une journée à Versailles, Bobêche et Galimafré.*

Aucuns rôles ne sont plus difficiles à jouer que ceux que l'on croit mauvais, qui sont mixtes et sans couleur. Les personnages de fripon et d'honnête homme sont plus aisés. Tel acteur supportable dans un mauvais rôle brillera dans un autre d'une couleur tranchée; tel acteur encore sera fort applaudi qui remplit un rôle secondaire, à côté d'un second plus brillant; et il est utile qu'un comédien de talent soit accompagné d'un homme intelligent qui le comprenne bien. La

célèbre mademoiselle Mars, cadette, n'aimait point Damas, qui, à la vérité était d'humeur difficile. Me sachant lié avec lui elle me plaisantait un jour sur son compte, avec cette finesse d'esprit qu'on lui connaît; l'entretien avait lieu dans sa propriété, à Sceaux, en présence de Charlet : « Madame, répondis-je, Damas, malgré ses défauts n'est pas remplacé à la comédie française; et malgré votre immense talent, vous ne jouerez pas la comédie toute seule. Le genre sentimental ne lui convenait point. » Une autre fois, j'assistai avec mon ami Valville, qui a élevé mademoiselle Mars, comme un bon père, à la première représentation du *Cid d'Andalousie.* Valville me pria de revenir une seconde fois, et de lui rendre de l'ouvrage un compte à la *Barba*, selon son expression. Je lui écrivis à Sceaux, où il restait depuis sa retraite définitive du théâtre : « Le *Cid d'Andalousie* est un ouvrage mauvais; le sublime Talma, n'y est pas à sa hauteur habituelle et en bon camarade il a dû se mettre au diapazon de mademoiselle Mars. Ils sont mauvais tous les deux, et je préférerais voir ton Hippolyte douze jours de suite dans ses plus mauvais rôles de comédie, que d'être condamné

à revoir et la nouvelle pièce et l'actrice. » Mon Valville fut enchanté de cette lettre, et il la montra à mademoiselle Mars.

Ce ne fut qu'un an après que je m'aperçus qu'elle connaissait la fameuse lettre, et Valville m'avoua qu'elle l'avait trouvée sur son bureau. Du reste il pensait comme moi à l'égard de la grande comédienne, pour laquelle il aurait sacrifié mille fois sa vie. Je parlerai encore ailleurs de ce digne homme dont je fus l'ami pendant vingt-cinq ans, et je vais dire tout de suite à la louange de la célèbre actrice, que jusqu'à la mort de Valville, arrivée au mois d'avril 1830, il fut entouré de soins et d'égards. Qu'elle reçoive ici l'expression de toute ma reconnaissance.

Les comédiens n'aimaient guères Talma et mademoiselle Mars par jalousie, et comme me disait la bonne mère Gontier : « Quand nous sommes adorés du public, nous déplaisons à nos camarades. » Quant à Valville il prétendait «Qu'un pensionnaire de la comédie française est toujours rempli de zèle, mais que lorsqu'il devient sociétaire, il se néglige, et joue le moins possible. On devrait, ajoutait-il les laisser pen-

sionnaires pendant vingt ans, en les rétribuant selon leur talent. » J'ai du reste vécu avec plusieurs comédiens français dans une grande intimité. J'émettais mon opinion, et sur la pièce et sur leur talent ; ils ne s'en fâchaient point, me sachant gré de ma franchise. On donnait un jour une pièce nouvelle au théâtre de la porte Saint-Martin, l'original Pascal qui avait un diapazon plus élevé que les autres y jouait un rôle assez corsé. Après la pièce, chacun le complimentait; pendant ce temps je me promenais tout seul et soit que Pascal s'en fut aperçu, soit qu'il voulut connaître ma pensée, il insista plusieurs fois pour la savoir. Moi, qui ne demandais pas mieux que de lui exprimer mon sentiment, je lui déclarai qu'il avait été exécrable. Je pense, comme vous, me répondit-il, et mon ami Vissot qui était présent, de rire comme un fou, et de s'écrier : lorsque Barba dit quelque chose, on peut le mettre dans sa poche et son mouchoir pardessus.

Je suis franc, je suis brusque, mais j'aime les comédiens, parce qu'ils ont le cœur généreux. Je ne crois pas que l'on puisse trouver une classe d'hommes plus obligeante que des comé-

diens et des musiciens, depuis le plus grand théâtre jusqu'au plus petit. Faut-il jouer ou paraître dans un bénéfice au profit d'un malheureux, ils sont toujours tout disposés et pleins d'empressement; ils dépensent même leur propre argent, et semblent, quand ils rendent service, assister à une fête. Depuis cinquante ans, j'ai eu de nombreuses preuves que ce que je dis est vrai.

Chapelle, acteur du Vaudeville, était passable dans les ganaches et il cumulait sa profession de comédien avec son commerce d'épiceries. Il fit de mauvaises affaires, et obtint des artistes de Paris un bénéfice sur le Théâtre Italien, aujourd'hui l'Opéra Comique, lequel bénéfice lui rapporta six mille francs. Ses créanciers en prirent la moitié, et le pauvre Chapelle furieux se promenait à grands pas sur le théâtre, en s'écriant qu'on ne l'y reprendrait plus. Cependant il fit tant d'autres sottises, qu'on finit par inventer ce proverbe à propos d'un homme idiot : on ne disait donc plus : ah ! que tu es bête, mais : ah ! que tu es Chapelle.

Il y avait aussi au théâtre du Vaudeville d'abord un nommé Laporte qui jouait les arlequins

avec un rare talent; il est mort de misère. En second lieu une femme portant le nom de Laporte. Le mari de cette actrice jouait les premiers comiques à l'Ambigu; il avait la machoire lourde et peu de talent; il était du reste séparé de sa femme. Celle-ci était excellente dans les rôles de travestissements; mais, la vie dissolue, qu'elle mena la réduisit à être ouvreuse de loges au théâtre Feydeau. Elle perdit cette place et se jeta de désespoir, par la fenêtre. Je dois parler aussi de deux hommes de talent, Henry et Julien, celui-ci jouait les fats, et l'autre les rôles sérieux. Julien répétait à qui voulait l'entendre. « Je suis las des femmes, je veux faire une fin et je vais me marier. » Il avait alors quarante-cinq ans. Il est mort en 1842.

Brunet vint de Rouen débuter au théâtre de la cité. Ribier, en lui remettant à Rouen son rôle du *désespoir* de *Jocrisse*, et les Cadet Roussel lui dit : tiens, voilà ta fortune; et cela était vrai. Il parut dans *le désespoir de Jocrisse,* et fut accueilli par cinq à six coups de sifflets. Je le rassurai en lui montrant une lettre que j'avais reçue de mon correspondant de Rouen, dans laquelle on me marquait qu'il y était très-re-

gretté. Il me remerciait beaucoup, et m'assura qu'une fois débarrassé de toute crainte, les choses iraient mieux. En effet par la suite il eut de grands succès.

Brunet est l'acteur le plus vrai que j'aie jamais connu : chaque fois qu'il jouait Monsieur Vautour, il se faisait raser la tête. A la première représentation *des habitants des Landes*, son jeu fut si naturel, que je le priai de ne jamais essayer de jouer ce rôle mieux qu'il ne venait de le faire, parce qu'il le gâterait, et ce n'était point pour moi un effet d'optique, puisque j'étais debout à côté des quinquets. En ville, Brunet était très timide, on aurait pu le prendre pour un imbécille, et il ne manquait cependant pas d'esprit. En scène, il brûlait les planches par la chaleur qu'il mettait dans son jeu. Mon père, le préférait à Talma parce que mon père comprenait Brunet et ne pouvait comprendre Talma. Ceci me rappelle un paysan qui voyant le sublime Préville, dans le rôle de Michaud dans la *Partie de chasse de Henri quatre* : « Tous les paysans de mon pays, disait-il, parlent comme lui, ce n'est pas un bon comédien. »

Le 31 décembre 1796 on reprit au théâtre de

la Cité *Nicodème dans la Lune*. Cette pièce avait eu, au théâtre qui faisait le coin de la rue de Lancry, trois cent soixante-treize représentations, jouées par Juillette, qui avait quitté l'état de traiteur pour prendre celui de comédien. Je viens de relire *Nicodème*, et je trouve cette pièce excellente. Quant à celle reprise au théâtre de la Cité, elle est médiocre par les changements qu'on y fit. Elle eut néanmoins deux cents représentations. Juillette était alors au théâtre Feydeau où il joua *le Jardinier des Visitandines* avec une grande originalité ; Gavaux et Martin jouaient aussi dans cette pièce. Quoique Juillette chantât mal, son jeu plaisait, et le *Porteur d'eau des Deux journées* consolida sa réputation. C'était un honnête homme; il est mort maire d'Houilles, commune près Paris, très regretté de tous ceux qui l'ont connu.

Frédéric joua le rôle de Nicodème plus de deux cents fois, mais avec beaucoup de changements. Ce personnage, à la Cité, avait perdu sa touche originale d'honnête homme. L'acteur Frédéric était d'abord meunier sur la Seine au-dessous du pont Notre-Dame; il partit après pour jouer la comédie en pro-

vince, où il est encore s'il n'est pas mort.

On représenta, sur le théâtre où l'on avait joué Nicodème dans l'origine, après la terreur, une petite pièce de Martainville, intitulée les *Assemblées primaires*. Le garçon de bureau d'un comité révolutionnaire paraissait dans cette farce et chantait le couplet suivant :

« A balayer le comité
Je prenais bien de la peine.
Mais je puis bien dire en vérité
Qu'elle était toujours vaine ;
Tout était propre à s'y mirer,
Grâce aux peines les plus dures,
Mais sitôt que les membres venaient d'entrer,
Il était plein d'ordures. »

L'ouvrage fut défendu à la quatrième représentation, et on n'en permit jamais la réimpression.

En 1779, on joua *Janot* ou *les battus payent l'amende*. Cette pièce se donnait deux fois par jour, à quatre heures pour le peuple, et à sept heures pour le beau monde ; elle ne fut imprimée qu'à la centième représentation. D'Orvi-

gny, l'auteur, alla le second jour de la mise en vente chercher des exemplaires chez Valère, imprimeur, rue de la Huchette ; ils étaient tous vendus, et il n'en eut qu'à la deuxième édition.

Volange déploya un rare talent dans le rôle de Jeannot, ainsi que dans tous les pointus, *Jérôme Eustache*, etc..... C'était un acteur hardi, pas toujours naturel, mais sachant parfaitement se rendre maître du public. En passant dans une rue de Toulon, il entendit un ouvrier ferblantier qui chantait; il l'invita à sortir, et lui demanda s'il consentirait à jouer la comédie. L'ouvrier ne fit pas de difficultés, et voyagea avec Volange. Ce nouvel acteur, doué de talent et d'une belle voix, se nommait Emile Cottenet. Il débuta avec succès au théâtre de la Porte Saint-Martin, dans le *Vieux de la montagne.* Il y chantait des couplets que le public redemandait toujours. C'était un homme très loyal et très franc. Il représentait un Normand dans une pièce de Poirson, alors petit commis à quinze cents francs au Luxembourg. Pour moi, ayant des droits d'auteur dans cette pièce en province, je priai Emile d'écrire son rôle comme

il le prononçait en scène ; on envoya les épreuves de la pièce à M. Poirson qui, furieux, m'écrivit un lettre de trois pages, pauvre de style et d'écriture, dans laquelle il me menaçait du juge de paix et du commissaire de police. Je lui répondis qu'il était inutile de se fâcher ; qu'il était le père de cet enfant, qu'il en pouvait faire tout ce que bon lui semblerait, et que je n'avais agi ainsi que dans notre intérêt commun. Depuis M. Poirson a été directeur du théâtre du Gymnase, où il a amassé une grande fortune, à laquelle j'ai un peu contribué pour ma part ; car c'est le seul théâtre où j'aie jamais payé pour entrer.

Il ne faut pas confondre M. Poirson, le directeur, avec le *beau* et *bon* Poirson, l'associé de M. Dormeuil du Palais-Royal. Quelle différence ! Je souhaite sincèrement que ces épithètes de mon amitié et de mon estime lui soient toujours conservées. Je ne conçois pas du reste qu'un homme posé aussi avantageusement que l'était le directeur du Gymnase ne se soit pas fait un ami ; aussi le spirituel Bouffé a-t-il dit, après avoir quitté M. Poirson : « Si » j'étais resté à ce théâtre, j'y serais mort d'en-

» nui. » Depuis la résiliation de l'engagement de Bouffé, M. Poirson a quitté la direction.

Au commencement de la révolution de 1789 on construisit une salle dans la rue Culture-Sainte-Catherine, et on lui donna le nom de théâtre Beaumarchais. C'est là que fut joué *Robert chef de brigands*, pièce que Beaumarchais avait entre les mains avant la construction du théâtre et qui lui avait été confiée par l'auteur, le bon et excellent Lamartellière, qui me répétait souvent : « Ma pièce a été faite trois ans avant la prise de la Bastille; ni elle ni moi ne sommes cause de la révolution. » Le digne homme est mort de peur, rue du Temple, vis-à-vis le marché. Pour expliquer cette terreur panique, je dois dire qu'au commencement de la Restauration certains énergumènes firent imprimer dans les journaux qu'il fallait se défaire de quatre ou cinq millions d'hommes.

Les deux Baptiste jouaient à Rouen les *Quatre fils Aimon*, pantomime et autres pièces extravagantes ; ils manœuvraient sur la scène de Rouen comme aujourd'hui on peut le faire au cirque Franconi. Beaumarchais engagea l'aîné des Baptiste, et mademoiselle Montansier le

cadet. *Robert chef de brigands* fut représenté avec un immense succès. Le grand physique de Baptiste aîné, sa belle diction furent un coup de fortune pour le théâtre. On donna aussi *la Mère coupable* qui fut sifflée et se releva. Il est vrai qu'il faut une femme d'une grande âme pour jouer ce rôle. Une seule actrice, à mon avis, a réuni toutes les qualités nécessaires; c'était mademoiselle Petit, fille de Vanhove, et qui devint plus tard madame Talma. Je ne dois pas omettre l'acteur Perou, qui jouait Figaro, et qu'on a toujours vu avec un grand plaisir. On lui faisait toujours chanter la Gasconne, au théâtre de l'Odéon; ce dont il s'acquittait admirablement. Il en était de même de la jolie pièce de mon ami Georges Duval, *Une journée à Versailles*. On sait qu'il disait à la fin de la pièce : *Si quelqu'un peut me dire ce que je suis venu faire à Versailles, il m'obligera en m'écrivant, à M. Jean Bonneau, rue des Francs-Bourgeois, numéro* 39.

Je suis peut-être la cause de l'idée qui a donné naissance à cette pièce. Voici comment : Étant soldat du district des Filles-Saint-Thomas, je fus commandé, avec le duc de Dantzick, alors

mon lieutenant, pour aller chercher Louis XVI à Versailles, les 5 et 6 octobre 1789. Partis de l'hôtel de Richelieu, au bout de la rue d'Antin, entre cinq et six heures du soir, nous arrivâmes à Versailles à une heure du matin. Nous couchâmes dans l'Orangerie à gauche, après la pièce d'eau, et je dormis sur une pierre qui était mouillée. Là nous fûmes consignés, puis nous repartîmes le six à quatre heures du soir, et je répétais souvent à mes camarades ce mot qui les faisait rire : « Si vous pouviez me dire ce que nous sommes venus faire à Versailles, vous me feriez un grand plaisir ; » car je plaisantais de tout. Mais, en lisant les journaux le lendemain, j'appris la cause de notre immobilité et des évènements de cette terrible journée.

On jouait avant la révolution Zaïre, sur un théâtre appelé *Sans prétention*, sous la direction de Sallé. Le fameux Lekain, passant par-là, fit des reproches au directeur de ce qu'il choisissait les pièces du répertoire de la Comédie-Française. Sallé se contenta de lui répondre : « Entrez, monsieur Lekain, vous ne reconnaîtrez pas celle-ci. » Ce théâtre, fort suivi alors, se trouvait sur l'emplacement où a été depuis madame

Saqui. Je suis entré quelquefois dans ce théâtre admirer un acteur de talent dans la pantomime comique, c'est Debureau. Je trouvais ses rôles trop courts, et lorsque le public dit d'un acteur ou d'une pièce : « C'est trop court, » c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de cet acteur ou de cette pièce.

Tout le monde doit avoir souvenance de Bobêche et de Galimafré. Ce dernier était le garçon le plus leste que j'aie connu : il grimpait le long des croisées, comme un vrai chat. J'ai eu le plaisir de causer avec lui, et j'ai trouvé dans ce jeune homme de l'esprit, du bon sens, et point de prétention. Il est aujourd'hui garçon machiniste à l'Opéra-Comique. Son nom est Guérin ; il ne voulait pas être connu pour Galimafré, et je n'osais pas le reconnaître moi-même, crainte de le blesser. Aujourd'hui c'est différent, il avoue avec plaisir son nom de saltimbanque, et il a raison. Un homme de bon sens ne doit pas rougir d'un état qu'il a suivi avec honneur. Tout le monde ne peut pas être né Molé ou Talma.

Bobêche était un très bel homme. Sous la Restauration, je l'ai vu souvent en grenadier de

la garde nationale. Bobêche venait chez moi et voulait me payer des petits livres que je lui offrais, mais toujours j'ai refusé. Nous allions quelquefois avec Charlet le voir faire ses parades. Sitôt que Bobêche nous apercevait, il changeait ses pochades et nous en disait huit à dix des plus comiques. Il avait pour compère un nommé Achille Veron, qui avait demeuré chez moi et que j'avais chassé.

Achille était grand et louche, Bobêche se moquait de lui sur les tréteaux, et, malgré ses grognements, Bobêche allait toujours son train. Après ses parades, nous lui faisions signe, et nous entrions chez un marchand de vin qui n'existe plus, au coin de la rue du Temple. Bobèche était toujours suivi de la foule à cause de sa petite veste rouge et de sa grande taille; le marchand de vins, de son côté, n'était pas mécontent de nos visites qui attiraient les consommateurs. Quelque temps après, Bobêche prit un cabriolet et voyagea en France avec quelques acteurs. Lors de nos illustres saltimbanques *les missionnaires*, il se mit avec eux, et il pria quelqu'un, qui le reconnut à Marseille,

de ne point parler de lui. Il a dû passer à l'étranger, où il est peut-être mort, car je n'en ai plus entendu parler. S'il vit encore, il a au plus 60 ans.

CHAPITRE VI.

Théâtre de la Gaîté. — Nicolet. — Ribié. — L'Ambigu-Comique. — Audinot. — Corse. — Guilbert de Pixérécourt. — *Victor, l'enfant de la forêt.* — Ducray-Duminil et son libraire Le Prieur. — Picard.

Le théâtre de la Gaîté jouissait alors d'une grande vogue; devant la porte, sur des tréteaux, Nicolet disait : Entrez, messieurs, vous allez voir le fameux Constantin vous montrer ses cinq superbes habits, dans le rôle de don Juan du *Festin de Pierre*. Corse, dont je vais parler tout-à-l'heure, était alors à la Gaîté, et y jouait le rôle de *Madame Angot* ou *la Poissarde parvenue*, en deux actes, de Maillot. J'achetai cette pièce à la cinquante-unième représentation, et je gagnai beaucoup d'argent.

Il y avait du reste à la Gaîté quelques bons acteurs : d'abord un premier comique nommé Guillomont, digne de la Comédie-Française; un petit acteur nommé Mayeur, excellent dans les niais; enfin mesdemoiselles Tabraise et Laforêt, qui, outre le talent qu'elles possédaient, étaient de fort belles femmes. M. Maradan, libraire, a épousé une de ces dernières, et n'a eu qu'à s'en féliciter. En m'établissant libraire, je possédais fort peu de chose, et M. Maradan me fit crédit d'une centaine de francs de livres, lors de mon installation, maison des frères Savart, restaurateurs, galerie vitrée, le premier février 1791. Que la famille de M. de Maradan reçoive ici mes remercîments sincères pour ce trait de bonté et pour la bienveillance dont son digne chef m'a honoré toute sa vie; il m'appelait son *étourdi*.

Mon premier client fut M. de Beauregard, rédacteur de la *Gazette de France*; quoique sur le chapitre de la révolution nos opinions aient toujours été très différentes, il n'a jamais cessé, même encore aujourd'hui, de me traiter avec amitié. Il m'écrivit un jour qu'il avait été fort surpris de voir sortir de mon magasin un ou-

vrage de Feller en faveur des Jésuites, et je lui répondis qu'un libraire devait vendre des livres de toutes les opinions.

Ribié, excellent acteur du théâtre de la Gaîté, avait fait des commissions devant la porte du Théâtre des Grands Danseurs du roi; depuis il exécuta la parade devant le théâtre, y fut admis ensuite, devint un des meilleurs acteurs du boulevard, et enfin directeur du théâtre de la Gaîté et du théâtre de la rue de Louvois, où nous avons vu Picard et sa troupe. Ribié avait une calèche à quatre chevaux, et cependant il est mort de misère dans un hôpital de la Martinique. Homme d'esprit et très poli, il avait établi des rôles, comme le Gascon dans le *Mariage du Capucin*, et le *Réveil du Charbonnier*, etc.

Le théâtre de l'*Ambigu-Comique*, qu'Audinot avait fait bâtir, s'élevait non loin de la Gaîté. Audinot avait joué les tabliers au Théâtre-Italien, et sa troupe s'appelait les enfants d'Audinot. J'ai vu jouer Michot, Damas, et plus tard Corse, qui remplissait au théâtre de l'Ambigu le rôle de *Madame Angot au sérail de Constantinople*, de Aude, qui eut un succès de longue durée. Ce Corse devint directeur du théâtre de l'Am-

bigu. Il réussit, grâce à son fameux rôle de *Madame Angot,* et aux succès qu'obtinrent les pièces de Guilbert de Pixérécourt, la *Femme à deux maris*, *l'Homme à trois visages*, *Tékéli*, etc., tous ouvrages qui eurent cent représentations consécutives. Pixérécourt se brouilla avec Corse, parce qu'il ne lui donnait que 9 fr. par représentation, somme insuffisante. Un jour que nous étions entrés dans la salle avec Gentilhomme et Corse, avant l'ouverture des bureaux, Corse prétendit qu'il ne jouerait jamais plus rien de Pixérécourt. « — Et tu feras bien, s'écria Gentilhomme. — Tu feras mal, répondis-je à mon tour. » « Les ouvrages de cet auteur ont cent représentations; dans cet intervalle, ton répertoire se repose, et si la pièce nouvelle que tu joues ensuite n'a pas de succès, tu reprends ton répertoire que tu as abandonné pendant quatre mois; et, en attendant une bonne nouveauté, tu fais de l'argent. » Il insista, et je sortis fort en colère. J'attendis Gentilhomme, et je lui dis d'une manière assez dure qu'il faisait erreur, et que le conseil qu'il venait de donner n'était pas celui d'un véritable ami. Peux-tu, ajoutai-je, manger la soupe d'un

homme tous les jours et le tromper ainsi? C'est fort mal. Depuis ce jour Corse ne m'a plus traité qu'en simple connaissance, et toujours avec quelque cérémonie. Je m'aperçus, du reste, qu'il ne me pardonnait pas ma franchise, et pour avoir eu raison j'avais tort à ses yeux; mais je n'en éprouve aucun regret, et aujourd'hui j'agirais encore de même. Le bon Caignez a eu aussi beaucoup de succès au boulevard. On appelait Pixérécourt le Corneille, et Caignez le Racine du boulevard. Corse était en effet un acteur de talent, mais, après avoir joué 300 fois *Madame Angot au Sérail*, il en avait conservé le tic dans tous ses autres rôles, de même que Beaulieu, qui dans Mahomet était encore Cadet Roussel au café des Aveugles: il prononçait *il est mart* au lieu de *mort*.

Le premier mélodrame représenté sous la direction de Picardeau fut *Victor* ou *l'Enfant de la forêt;* Bitmer, qui avait joué avec succès la pantomime de *Dorothée des quatre fils Aymon*, débuta avec talent dans les rôles de Roger et de Victor. Vinrent ensuite Révalard, et un autre bon acteur, nommé Grevin, que j'ai toujours mis sur la même ligne que mon ami Firmin des

Français. Révalard, qui eut dans *Victor* un succès prodigieux, est venu mourir ensuite au théâtre de l'Odéon. Je suis étonné qu'on n'ait pas encore songé à remonter Victor ou l'Enfant de la forêt; on pourrait le faire en débarrassant cette pièce de ses marches et contre-marches que le temps exigeait. On y compte trois beaux rôles, sans parler d'un rôle de femme. Cet ouvrage de Pixérécourt est tiré d'un roman de Ducray-Duminil portant le même titre, et il se joue encore quelquefois en province. Mon ami Maradan avait imprimé alors trois romans de Ducray, *Lolotte* et *Fanfan, Alexis*, *Victor* ou *l'Enfant de la forêt.* Le Prieur, qui s'était établi quai Voltaire, sous une porte cochère près la rue de Beaune, s'entendit avec Maradan pour la réimpression de ces trois romans, et pour une assez faible somme; car Maradan était un homme très désintéressé. Un grand succès couronna la spéculation de Le Prieur qui s'enhardit et traita directement avec Ducray-Duminil pour ses romans nouveaux. La fortune de Le Prieur n'a pas eu d'autre origine. Cependant lorsque l'auteur devenait vieux, Le Prieur refusa ses écrits. Ce bon Ducray-Duminil venait souvent pleu-

rer chez moi ; il était sans ressources et ne pouvait s'empêcher de comparer la conduite de son libraire avec celle que je tenais vis-à-vis de Pigault-Lebrun. Ce bon Ducray est mort à l'hôpital.

J'étais très-lié avec Le Prieur. Nous avions commencé ensemble, et je dois avouer qu'il n'était pas délicat sur le choix des moyens à employer pour gagner de l'argent. J'avais déjà imprimé deux romans de Pigault-Lebrun qui avaient eu la vogue. Le Prieur alla le trouver et lui proposa un traité pour tous ses ouvrages. À la seconde proposition de ce genre, et sur son assurance qu'il aurait de l'argent à volonté, Pigault impatienté laissa Le Prieur dans son antichambre et lui ferma la porte au nez en s'écriant : « En fait d'argent, Barba en a pour moi lorsque j'en désire. » Ce digne Pigault m'avait déjà *épousé*, selon son expression qu'il répétait sans cesse, et il était digne de foi, car jamais un mensonge ne souilla ses lèvres. Le Prieur a encore été le héros du trait suivant. Pendant les jours complémentaires de l'an X, la police me saisit pour quatre-vingt mille francs d'ouvrages équivoques. Il s'en fallait de cinquante mille francs qu'il me restât un centime, c'est-à-dire que je devais

cette somme. Quarante-huit heures après, arrivent chez moi Le Prieur avec Dien, mon ouvrier imprimeur en taille-douce, auquel je devais de l'argent, mais qui avait pour garantie mes planches et mes cuivres. Tous deux firent du bruit, et, sur mon observation que je désirais savoir ce qu'ils prétendaient faire puisque j'étais ruiné, ils exigèrent des livres qu'ils choisirent eux-mêmes. Quarante-huit heures après ils étaient payés, mais je n'ai jamais pu oublier ce singulier trait de deux de mes meilleurs amis. Le Prieur était devenu riche à sa mort, mais pendant quinze ans il a presque toujours été malade. Ceci me rappelle que, rencontrant un jour Dentu le libraire dans un omnibus sur le quai Saint-Michel, Dentu s'extasia sur ma belle santé. Pour moi, disait-il, je ne peux ni manger ni dormir. — Je me porte bien, répondis-je, mais je n'ai pas le sou ; toi, tu es riche, mais tu es malade : c'est le système des compensations. L'homme à qui j'ai le plus d'obligations est Belin père, libraire rue Saint-Jacques, près Saint-Yves ; il m'a donné de forts bons avis, et c'est à lui que je dois de m'être tiré des évènements difficiles que j'ai eu à surmonter, par les conseils

qu'il m'a donnés. Son fils aîné m'a parlé encore il y a un an environ ; il est digne de son frère et il ne faut pas le confondre avec Belin Le Prieur, son parent par alliance.

Je reprends le cours de mon récit. Le secrétaire de Picard vint me trouver, et m'engagea à entrer en relations avec cet auteur qui était en froid avec son libraire Huet ; j'allai trouver ce dernier, envers lequel j'avais eu un tort, et pour le réparer je lui demandai si ma visite à Picard ne le chagrinerait point. Sur sa réponse affirmative, je m'en abstins. Picard apprit mon procédé ; il se lia avec moi, et j'imprimai par la suite ses œuvres, sur lesquelles j'ai bénéficié. A la mort de Picard, j'étais aussi intime avec lui qu'avec Pigault. Un mot sur Picard. Je le rencontrai un jour au coin de la rue des Filles-Saint-Thomas et de la rue Richelieu, devant la porte d'un marchand de vin. Nous parlions comédie, et je m'avisai de dire à Picard qu'il était mauvais comédien. — Comment! mauvais? — eh! sans doute! vous n'avez qu'un ton dans la voix et c'est fort insuffisant pour accentuer et nuancer un rôle. —Cependant, reprenait Picard, tout le monde m'aime. —Cela va sans dire, ré-

pliquai-je, et c'est chose fort naturelle. Vous êtes charmant, vous êtes bon, vous avez de l'esprit: comment ne vous aimerait-on pas? — Plus tard, je rapportais cette conversation à notre ami Valville, qui manifesta son étonnement. Comment! tu as osé dire à Picard qu'il était mauvais comédien?—Oui, j'ai eu ma franchise ordinaire, et il n'a pas fait comme Corse; ce brave et digne homme ne m'en a jamais voulu.

Maintenant, je reviens à Pigault-Lebrun. Pour moi, je le répète, c'est un sujet inépuisable et que je n'abandonne qu'à regret.

Donc, Pigault en voulait beaucoup à Geoffroy, le critique célèbre des *Débats*, à cause de la haine opiniâtre qu'il avait vouée à Voltaire. Prétendre que Voltaire n'a pas d'esprit! s'écriait Pigault. Ah! si notre critique partial et hargneux était plus jeune, je lui...... mettrais ma main sur la figure et le forcerais bien à tirer l'épée. Pourtant Pigault n'était pas heureux en affaires d'honneur, car je tiens de mon fils le docteur, son filleul, lequel lui avait pansé une fistule, que mon cher conteur avait dix coups d'épée sur le corps. Mon fils l'a tenu deux mois de trop; Pigault jurait comme un renégat après lui et

mon fils me disait : J'aime mieux le tenir deux mois de plus que quarante huit heures de moins.

Et à propos de Geoffroy le critique, il faut bien que je fasse ici une petite confession. Lorsque le roman de Monsieur Botte parut, Geoffroy en fit un compte-rendu fort infidèle, et, au point de vue de mon commerce, je trouvais mauvais que monsieur l'abbé ne pût pas se contenter de blâmer l'ouvrage de Pigault, et qu'il s'avisât de dire le contraire de la vérité. Pénétré de cette idée, je publiai une lettre à l'adresse de Geoffroy pour lui reprocher ses torts et je la montrai à Pigault. — Attends, me dit celui-ci, ton intention est bonne, et d'ailleurs la chose me regarde un peu. Je vais arranger la lettre, laisse-moi faire. Et Pigault écrivit cette réponse très spirituelle, que je vais remettre sous les yeux de mes lecteurs d'aujourd'hui.

Barba, libraire, au doucereux, et surtout véridique Geoffroy, *en réponse à l'analyse critique du roman de* Monsieur Botte, *insérée dans le Journal des Débats du...*

Un libraire oser écrire à l'homme par excel-

lence; au juge suprême dans tous les genres de littératures; à celui qui tient au bout de sa plume tous les artistes réunis; qui établit ou détruit les réputations, selon que l'intérêt de son journal, ou que les plaisirs de messieurs ses abonnés l'exigent! Quelle impudence!!! va s'écrier le modeste abbé.

Mais, si défendre ses propriétés est un droit naturel, pourquoi, bénin Geoffroy, ne défendrai-je pas mon Botte, qui me coûte fort cher, quoique je ne paie pas les opuscules de Pigault, à beaucoup près, autant que mon confrère Le Normant paie les gentillesses quotidiennes que vous adressez indistinctement à tout le monde?

Comme cette lanterne magique, qui vous déplaît tant, vous représente d'une manière qui a pu exciter l'acrimonie de vos humeurs, et qu'il ne convient pas à un juge impassible comme vous de paraître user de récrimination, vous avez caché votre extrait charmant dans le corps du journal, et vous avez signé *A*, pour dérouter vos lecteurs... malicieux que vous êtes! Mais ne reconnaît-on pas votre style inimitable, votre modération ordinaire, votre bonne foi incomparable?

Entrons en matière.

Vous jugez inutile de parler d'un ouvrage oublié. Pourquoi donc en parlez-vous? Oublié! Je sais ce qu'il en est, moi, qui le vends tous les jours. Oublié! et vous annoncez qu'il se trouve chez votre libraire Le Normant! Vous espérez donc qu'on se souviendra assez de l'existence de Monsieur Botte pour qu'on débarrasse mon confrère de la rue des Prêtre des exemplaires qui lui restent? Et puis, si l'ouvrage est oublié, pourquoi écrire quatre colonnes? Que d'esprit perdu, s'il y en a!

Vous reprochez à M. Botte ses quatre ou cinq chutes, et, à cet égard, vous avez beau jeu, vous qui n'en avez jamais éprouvé qu'une. Vous l'avez oubliée, peut-être, et j'ai mauvaise grâce à renouveler vos douleurs; mais que voulez-vous, mon cher abbé, je suis charitable... comme vous. Je me souviens d'une plate et très plate tragédie des *Scythes*, que jamais vous n'avez pu faire jouer que par vos écoliers, et qui a fait rire aux éclats les papas et les mamans accourus au collége de Louis-le-Grand avec l'intention très prononcée de trouver admirable la tragédie de monsieur le régent.

Vous me direz que je ne puis vous prouver que vous ayez fait une pitoyable tragédie. Je conviens que votre rare prudence vous a mis à l'abri de la critique. On sait que, le jour où vous vous êtes vendu à Le Normant, vous avez couru la Halle, et enlevé à la dernière beurrière la dernière des feuilles qu'elle avait achetées à la livre. Laissons donc *les Scythes* oubliés, très oubliés, fort heureusement pour vous, et revenons à M. Botte.

Pigault-Lebrun, dites-vous, *par sa fécondité, aurait été immortel, au moins pendant sa vie....*

Ah! voilà de la plaisanterie, du joli, du goût! passe pour cela. Je ne vous ferai pas même observer qu'*immortel pendant sa vie* est un pléonasme, et qu'il n'est pas permis à un régent de rhétorique d'en faire. Ce qui suit devient sérieux.

Voltaire avait fait ce vers :

L'impie a dit : *Il n'y a pas de Dieu.*

Le lendemain Fréron écrivit : Voltaire dit qu'il n'y a pas de Dieu ; et tout votre article contre M. Botte, ne vous déplaise encore, cher abbé, est un peu *à la Fréron*.

Vous faites dire à mon auteur : *Oh! le bon*

temps que celui où les prêtres égorgeaient les chefs dont ils n'étaient pas contents, et vous n'ajoutez pas : Pigault dit cela du ton de l'ironie dans un paragraphe qui me vexe un peu. Voilà une réticence condamnable, car, enfin, on pourrait croire, d'après vous, que Pigault veut former des *Chatel* et des *Clément*.

Vous donnez à entendre que Pigault est un athée. Je vous remercie pour lui de votre modération, car comme on disait naguère : *Sois mon frère, ou je te tue*, vous pourriez dire aujourd'hui : *Sois chrétien, ou je te brûle*, et cette phrase sonnerait très agréablement à certaines oreilles, n'est-il pas vrai, cher abbé ? Je crois bien, comme vous, que Pigault n'est ni *Israélite*, ni *Baaliste;* mais je me demande ce que vous êtes, car la charité étant la vertu par excellence que prescrit le christianisme, je ne puis croire que vous teniez sincèrement à cette secte-là.

Vous remarquez *qu'il n'est pas généreux de donner du ridicule à un noble*; mais vous savez bien, malin corps, que ce noble est un être idéal, et Chénier est vivant. C'est lorsqu'il siégeait à la Convention qu'il y eût eu du courage à l'attaquer; c'est en disant qu'il fut courageux lui-

même, en osant mettre un prêtre tolérant sur la scène, il y a dix ans, que vous auriez écrit avec bonne foi. Bah! la bonne foi! sottise, duperie, n'est-il pas vrai, l'abbé?

Vous appelez la scène d'imagination, où des nobles rassemblés tirent de leurs poches leurs ordres et s'en décorent, *une odieuse calomnie!* Vous voulez donc, mon très cher, désigner Pigault pour plastron à toute la noblesse de France? Oh! cela n'est pas joli, cela n'est pas chrétien. Heureusement pour l'auteur, il a mis à côté de M. d'Arancey un d'Égligny, très bon gentilhomme, et qui n'a que des qualités et des vertus; mais vous n'avez pas jugé à propos de parler de celui-là.

Vous ne dites rien non plus de mademoiselle d'Arancey, qui est bien aussi noble que monsieur son père, et qui, dans toute sa conduite, offre la perfection du beau idéal et moral. C'est une femme comme vous en voudriez une, l'abbé, si vous n'aviez juré d'étouffer votre postérité à la plus grande gloire de Dieu, et vous n'en dites rien, lecteur ingrat! juge inique!

Vous vous rejetez ensuite, avec fureur, sur un pauvre curé qui déclame, selon vous, contre

la morale évangélique. Il n'est pas permis de donner un démenti à un homme respectable comme vous, l'abbé ; mais l'assertion est fausse.

Le curé de Pigault *vante beaucoup la morale sublime de l'Opéra...* Ah ! par exemple, mon cher, c'est encore citer à *la Fréron.* Le curé vante beaucoup la morale d'*Œdipe à Colonne*, et il a raison, car une seule scène de ce bel ouvrage en offre plus que tous vos feuilletons faits ou à à faire, et autant que tous les petits carêmes des maîtres de la chaire.

Vous trouvez mauvais que Pigault ne croie pas que les Blancs, les Noirs, les Cafres, les Hottentots, les Albinos, descendent d'Adam : c'est que cela n'est pas facile à croire. Mais comme vous rendez facilement noir ce qui est blanc, c'est à vous que je laisse le soin d'arranger cette affaire-là. Il y a matière à discussion pour les feuilletons de tout un mois, et c'est une trouvaille.

Vous terminez enfin un article aussi long qu'aimable en demandant si mon auteur voudrait que les filles publiques eussent des honneurs et des richesses. Taquin ! Pigault demande pourquoi il est des femmes assez dépra-

vées pour faire un métier qui ne leur procure que l'ignominie, de la misère et des coups, comme il demanderait pourquoi il est un homme qui, pour un peu d'argent, déchire ses contemporains, réveille les haines, provoque les ressentiments; pourquoi cet homme ne quitte pas un métier dont il sent si bien l'ignominie, qu'il se cache chez lui, qu'il se cache au spectacle, qu'il nie jusqu'à son nom à ceux qui le rencontrent et le reconnaissent; pourquoi... pourquoi... Mais c'est trop abuser de vos moments précieux, monsieur l'abbé. Le temps que vous passez à me lire eût été bien mieux employé à aiguiser quelques épigrammes bien poignantes qui eussent enchanté vos lecteurs.

Je finis donc en vous suppliant de laisser prospérer ma boutique, de ménager mes auteurs, et d'être persuadé que mon profond respect n'est comparable qu'à la sincère admiration que vos écrits m'ont inspirée.

BARBA.

CHAPITRE VII.

Anecdotes dramatiques. — Le jeu de dominos. — Pigault à Liége. — Boursault. — Pigault fils tué en duel. — Je perds mon fils Alphonse.

C'est à la Comédie-italienne-Favart qu'on a joué d'abord les pièces de Marivaux, de Desforges, *le Tom Jones*, *la Femme jalouse*, *le Mort supposé* ou *les Étourdis* du bon Andrieux. Il y avait dans les pièces de Marivaux des arlequins qu'on a depuis changés en valets. La Comédie-Française, trop riche de son répertoire et de ses excellents acteurs, Lekain, Bellecourt, Molé, Larive, Préville, etc., dédaigna à cette époque les trois auteurs d'un mérite inégal, mais d'un mérite réel, que je viens de nommer : Marivaux, Desforges, Andrieux. Aujourd'hui on joue

au Théâtre-Français et on y jouera toujours *les Fausses confidences*, *les Jeux de l'amour et du hasard*, *la Femme jalouse* et la jolie comédie d'Andrieux.

L'Opéra-Comique possédait aussi quelques acteurs de talent : Clairval, qui jouissait d'une grande réputation ; madame Dugazon et Michu. Ces deux derniers, madame Dugazon, très belle femme, et Michu, fort bel homme, jouaient *Blaise et Babet* de Monvel, *Nina ou la Folle par amour* du bon Marsolier. Le public était enchanté ; ils avaient doublé le succès de ces deux jolis opéras. Quand, à la fin du vaudeville final, Blaise invite les spectateurs à revenir, Babet chantait : *Babet aussi* ; on répétait dans la salle : Oui ! oui !... Plus tard, Michu prit la direction de Rouen, après avoir joué les amoureux jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans à Paris ; il ne réussit pas dans son entreprise et se noya de désespoir.

Enfin, pour compléter la liste des meilleurs sujets de la troupe, je ne dois pas oublier Carline, la femme du fameux Carlin, qui remplissait les travestissements et dont l'ingénuité était admirable dans la jeune personne des *Étourdis* ; la bonne mère Gontier, qui y jouait

l'hôtesse, et enfin un acteur dont j'ai déjà parlé, qui a créé Dorsan de *la Femme jalouse*, et Folleville des *Étourdis*, Granger.

Alors parut le plus bel acteur et le meilleur comédien des Italiens-Favart, Elleviou enfin. Il jouait avec Clairval, son secrétaire, dans *le Convalescent de qualité*, de Collot-d'Herbois, dans *Philippe et Georgette*, puis réuni à Martin dans *Picaros et Diégo, Maison à vendre* ; ils chantaient si admirablement ce fameux duo : *Quand tu seras dans mon château*, Martin avec sa voix mélodieuse et Elleviou avec sa belle âme qui ressemblait à son physique, tellement qu'on les faisait souvent répéter, et ils s'amusaient autant que le public. Tout enfant que j'étais en fait de comédie, cela me rappelle mon Lagrenée. On donna *Ma tante Aurore*, opéra en trois actes, qui fut sifflé ; alors on coupa le troisième acte ; il y avait dans cet acte une romance que Martin chantait dans la perfection, et, après la pièce jouée en deux actes, le public demandait la romance qui était composée sur trois notes. Voici le commencement d'un couplet :

Deux jeunes gens s'aimaient d'amour,
Mais tous deux étaient loin de l'âge, etc.

On a chanté ces couplets plus de vingt fois de suite; Elleviou a joué un petit opéra intitulé : *Le Trente et quarante*, d'une manière étonnante. C'était un officier de hussards qui avait reçu une belle éducation, mais le plus mauvais sujet qu'on pût voir, et qui, étant ivre, conservait encore le ton d'un homme de bonne compagnie. Il chantait le couplet qui commence ainsi :

On dit que j'ai de grands défauts :
Voyez quelle perfidie !
J'aime le vin, le jeu, les femmes, les chevaux :
Voyez quelle calomnie !

Depuis qu'il a quitté le théâtre, personne n'a osé se charger de ce rôle ; la pièce n'est pas forte : tout le succès lui appartenait. Il avait réuni chez lui une belle et nombreuse société ; il donnait un souper et un bal. En débouchant une bouteille qu'il avait entre les jambes, elle se brisa, et les morceaux entrèrent dans ses cuisses : il ne dit rien, ou plutôt il rassura la société et se coucha, parce que le sang coulait en abondance. Le bal fini, il envoya chercher un chirurgien qui lui retira les mor-

ceaux de la bouteille qui étaient depuis quatre heures dans ses jambes. Quelle grandeur d'âme! quel héroïsme! Ce grand acteur est mort il y a deux ans, laissant dans l'âme de ceux qui ont eu le bonheur de le voir jouer ou de le connaître les regrets que mérite la mémoire d'un si digne citoyen. Il était membre du conseil général de son département et allait être nommé député. Je suis persuadé qu'il aurait brillé à la tribune nationale.

Lesage et Moreau ont joué les rôles de l'emploi des Trial. Moreau avait une jolie voix et chantait fort bien. Il me semble que dans cet emploi il ne fallait pas savoir chanter; c'est le seul chanteur qui ait été dans cet emploi pendant un demi-siècle.

Gavaudan et sa femme ont aussi brillé à l'Opéra-Comique; le mari était un excellent comédien et sa femme a beaucoup plu aussi.

Mon intention n'est pas de parler des acteurs ou des actrices vivants; pourtant je ne puis résister au plaisir de parler d'Anna Thillon. Cette dernière possède un grand avantage comme cantatrice et comme comédienne. Tout le monde court la voir et l'entendre. Aucune

femme dans cet emploi ne l'a égalée; c'est un second Martin. On la dit Anglaise; je ne m'en suis pas aperçu, quoique j'en aie été averti. Je l'ai entendue dans *l'Eau merveilleuse*, charmante musique de mon ami Grisard. On n'entend plus parler de lui. Est-ce sa faute, ou bien pourquoi n'y a-t-il qu'un Opéra-Comique? C'est peut-être la raison pour laquelle les jeunes gens arrivent difficilement. Où sont les grands musiciens depuis Grétry, Dalayrac, Rossini, Hérold, Halévy, Aubert, etc.?

Carlin était adoré du public; il jouait tout en improvisation ou imbroglio. Il estropiait le français dans son jargon italien, ce qui faisait beaucoup rire le public. Un jour, sur la scène, par inadvertance, il fit un gros pet; Gilles Camerani y entrait. Carlin l'amène sur le devant de la scène et l'apostrophe ainsi : « Foutu cochon, tu manques à el poublic! A genoux et demande pardon! » Ce pauvre Camerani fut obligé de s'y soumettre, et le public de rire.

Avant que Talma eût quitté le faubourg Saint-Germain, l'Odéon, on n'affichait pas les acteurs qui jouaient; Carlin était chargé de prévenir le public lorsqu'un double devait jouer

le rôle de *déserteur* ou autres rôles ; alors le public sifflait : « Je m'y attendais, repartait Carlin ; mais si vous vouliez avoir la bonté d'encourager notre camarade un *tel*, je vous réponds de lui, c'est un garçon studieux et laborieux ; vous encouragerez son talent naissant et vous verrez qu'un jour il suppléera peut-être son chef d'emploi ; vous direz : C'est mon ouvrage ! » Bravo, Carlin ! disait le public. Et si l'acteur n'était pas applaudi, du moins il n'était pas sifflé.

Camerani, secrétaire perpétuel de la Comédie-Italienne, était aussi chargé de mauvaises commissions. Quand un manuscrit n'était pas accepté, il le rendait à l'auteur en lui disant : « Votre pièce est charmante, mais elle a été refusée à l'unanimité ; » tout cela dans un jargon moitié italien et moitié français. Il jouait aussi des arlequins et des gilles.

Tout le monde sait que Liége, avant la prise de la Bastille, avait pour souverain un évêque. C'est là que mon ami Pigault se sauva pour éviter les persécutions de son père qui voulait rompre son mariage. Il avait deux enfants, Victoire et Pigault, excellent officier de cavalerie

dans les chasseurs de la garde impériale, et qui fut tué en duel au camp de Lunéville. Il était gai, spirituel, aimable; je ne sais lequel des deux j'aimais le plus. Si le père m'entendait parler ainsi de son fils, il m'embrasserait. Je perdis un fils qu'on nommait Alphonse et qui n'avait que dix-neuf ans. Pigault me dit qu'il partageait mon chagrin. « Non, lui répondis-je, tu ne peux me comprendre, » et je lui tournai le dos. A la perte du sien, il vint me voir et me dit : « Tu avais raison, je te comprends à présent. » M. Valentin de la Pelouze, propriétaire du *Courrier francais*, à qui je parlai de la perte douloureuse que j'avais faite dans mon fils, me dit : « Si je n'avais pas causé une heure avec Alphonse avant d'aller à mon bureau, je regardais ma journée comme perdue ; vous voyez, monsieur, que je comprends bien vos chagrins. » A l'enterrement de Bouilly, je vis un ami de longtemps que je croyais mort depuis vingt ans : eh bien ! je défie qui que ce soit de me comprendre. Il faut éprouver les mêmes évènements pour sentir comme celui qui les a éprouvés.

Avant l'arrivée de Pigault à Liége pour y jouer la comédie, Boursault, qu'il ne faut

pas confondre avec l'auteur d'*Ésope à la cour*, avait déplu à l'évêque, prince souverain de ce pays, par quelques mauvaises charges qu'il avait faites sur la scène. Le prince se fâcha et fit dire à Boursault qu'il eût à quitter ses États sous quarante-huit heures. « Dites au prince, repartit Boursault, qu'il est bien bon, que je ne lui demande que deux heures. » Quelque temps après, il vint à Paris et fit bâtir la salle Molière, rue Saint-Martin. C'est là qu'on représenta *le Château du Diable*, joué par Villeneuve et Valville, qui remplissait le rôle de valet. Le premier parut aussi dans *l'Intérieur des comités révolutionnaires*, à la Cité, et plus tard dans *Calas*, à l'Ambigu. Le bon et honnête Valville a été l'homme de confiance du poète Picard, et il la méritait. C'est en cette circonstance que j'ai eu le bonheur d'en faire mon ami ; c'est aussi dans cette salle Molière que j'ai vu mettre en scène tout l'ancien répertoire de la Comédie-Française, joué par Martelly. Bosquier et Gavaudan y ont débuté dans *les Normands*. Cette salle, garnie de glaces de tous côtés, était la plus jolie de Paris. Boursault a fait aussi bâtir la salle de la Renaissance ; il

acheta des terrains du côté de la rue de la Rochefoucault; plusieurs places, rues et passages portent son nom. Il est mort très riche. C'était un fort brave homme qui avait de l'esprit et causait familièrement avec tout le monde.

J'ai été un des forts joueurs de dominos de Paris, et l'on m'a assuré qu'on prononçait encore mon nom au café de l'Opéra. Il y a trente ans que je n'y joue plus. Voici une aventure qui m'arriva avec Bosquier et Gavaudan. Nous faisions la partie à quatre; nos adversaires marquaient 95 points, et la partie se terminait en 100. On jouait six francs la partie. C'était à moi la pose. Je place le 1—2 culotte (cela veut dire qu'on n'a plus ni as ni 2); à ma droite 2—4; Bosquier met as partout; à ma gauche as—3, moi 3—blanc. On boude à ma droite; Bosquier, avec les blancs, met as partout; l'as—5 et 6 restent au talon: le jeu est fermé, et nous gagnons 70 points. Il était temps, car nous n'avions que 37 points. Je possédais pourtant le double 5 et le 5—6. Si j'avais posé le double 5 et qu'il y eût eu 1 partout, j'étais obligé d'ouvrir le 6, et alors tout le jeu passait. Gillebert, chef d'orchestre des Variétés, un de nos adversaires, est

mort quinze ans après, encore convaincu que j'avais arrangé les dés.

Longtemps après, la première quinzaine d'avril 1836, j'étais juré et j'avais un moment disponible. Au café Minerve ou Tarin, j'ai voulu me rendre compte de ce coup. J'ai passé deux heures à le trouver. Au café du Théâtre-Français, j'ai souvent joué l'as—blanc culotte ou le 2—blanc ; on riait. C'était aussi souvent mon jeu. La plus belle partie de ce jeu, c'est la poule à trois. Je ne suis pas passible alors des fautes de mon joueur. Quand j'en ai 60 ou 70, je dis : La partie est à moi ; j'en ferai faire à celui des deux qui en a le moins ; je laisserai passer les gros, ou je les ouvre au besoin. Par ce moyen, si je ne gagne pas le coup, les gros points étant passés, celui qui gagne n'en marque pas beaucoup.

Je citerai encore ce fait. Au café chinois, à côté du café de l'Ambigu, où on jouait *Elverine de Verthem*, le premier acte ne me plaisait pas, mais, dans le second, il y avait un personnage nommé Philippe Le Noir, libraire, que Fresnoy jouait très bien. Pendant le premier acte, Lamarre et un autre me proposèrent un gobe-tout, c'est-à-dire de jouer trois parties à six

francs. On met dans la boîte aux dés dix-huit francs. Celui qui marque le premier 100 points gagne ; le gagnant est forcé de jouer trois fois, mais celui qui perd peut quitter la partie. L'un des deux joueurs met l'enjeu pour lui et son camarade ; moi, je mets le mien. Ils étaient assis l'un à côté de l'autre, le dos appuyé à la glace ; ils pouvaient voir réciproquement leurs jeux. J'avoue que je n'étais pas tranquille ; mais je pris mon parti et me dis : Si je perds la première partie, j'abandonne le jeu. Pas du tout ! mes deux joueurs ne cessèrent de se chamailler pendant les trois parties, et je gagnai. Est-ce hasard, bonheur ou talent ? c'est ce que je ne puis dire ; je déclare pourtant que je savais jouer. J'empochai donc les trente-six francs et j'allai voir le deuxième acte. J'ai comparé ce jeu à la guerre. Exemple :

Un général de brigade, qui a six ou huit mille hommes, est cerné par cinquante ou soixante mille hommes. Il assemble son conseil ; car avant il faut sauver son honneur et celui de l'armée ; il demande l'avis de ses officiers, qui ne savent que répondre. Deux heures après, il assemble colonels et chefs de batail-

lon les plus vigoureux et leur demande encore ce qu'ils ont décidé ; ils ne sont pas plus instruits que la première fois ; bien entendu que lui a son projet ; il les interroge sur les meilleurs capitaines et les meilleurs soldats de sa brigade, en forme dans sa tête mille à douze cents hommes et les fait avertir de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Une heure avant le jour, il leur donne l'ordre de se porter sur tel point et d'attaquer rudement, en braves enfin : il n'en manque jamais dans l'armée française. L'ennemi, surpris d'une telle attaque, porte ses forces de ce côté ; il part avec son corps d'armée sur le point que l'ennemi a dégarni et sauve son artillerie et l'honneur des Français. Il sait bien qu'il a sacrifié une partie des braves de son armée, et il doit sur l'honneur recommander au ministre les veuves et les orphelins. S'il a de la fortune, il doit pendant toute sa vie secourir les victimes que l'honneur français lui a ordonné de faire : voilà l'exemple de mon 2 et as culotte. Tout est jeu dans ce monde. Si j'avais l'honneur et le bonheur de rencontrer le duc d'Isly, je lui demanderais quel dé culotte il a posé pour son beau fait d'armes contre les Ma-

rocains en Afrique. Lorsqu'on est en belle position dans la fortune ou les affaires, il faut être très sage et très prudent ; si on est un peu gêné, il faut oser quelque chose ; plus gêné, oser davantage ; dans un grand embarras, tout risquer. Si, par malheur, on succombe, on recommence ; avec le temps on arrive à quelque chose. Je connais le mot *faillite*, mais je ne veux pas le mettre en pratique. Après la révolution de juillet, je devais trois cent mille francs ; tous les huissiers de Paris m'ont empoigné pendant près de quatre ans ; je leur ai tenu tête, et j'avais plus de soixante ans alors. Voilà ce que peut un homme de cœur, persévérant et probe. Je ne crains point d'être démenti : qu'on demande aux banquiers Goudchaux, Tenré, Didot Henri et aux honnêtes gens de la librairie si j'en impose.

CHAPITRE VIII.

Quelques détails sur mes relations commerciales dans les moments difficiles.

En 1825, ma boutique ayant été fermée et mon brevet perdu, je rencontrais dans les bureaux de la police et des ministères un monsieur que j'avais connu à douze ou quatorze ans, élève d'Allan au cirque Franconi, rue Mont-Thabor; c'était mon ami le baron Taylor, que mon âme appelle et appellera toujours Isidore. Il était alors commissaire royal près la Comédie-Française, et je pensais que sa place occasionnait ces rencontres journalières. Point du tout, c'était pour moi seul qu'il sollicitait, et, par son canal, j'obtins une entrevue avec le bon et excellent M. de Corbière, ministre

de l'intérieur. Le baron Taylor m'engagea à insister auprès du ministre. C'est un honnête homme : s'il vous donne sa parole pour la réouverture de votre boutique, vous pouvez y compter. Le ministre me fit asseoir auprès de son feu; et là, de la manière la plus amicale, il me reprocha d'avoir vendu des ouvrages libres. Je lui répondis; « Monseigneur, si vous aviez mon âge, vous sauriez que la première édition de *Justine*, en deux volumes in-octavo avec figures, s'étalait sur les quais, la deuxième édition aussi. — C'est vrai, répliqua-t-il, car j'ai acheté cette édition à un étalage, quai des Théatins. — Vous voyez donc, monseigneur, que ces livres sont cause de ma ruine, et que c'est plutôt la faute du temps que la mienne. » Ma position avec lui n'était pas gaie; j'avoue que j'ai pleuré et lui aussi, mais il n'était pas libre : ce misérable Franchet, chef de la police, était entièrement le maître, et, malgré le refus du ministre, je le quittai plein de vénération pour ses bons procédés envers moi. Je rendis compte de ma démarche au baron Taylor; il comptait sur une réussite, et il fut aussi affligé que moi de cette catastrophe.

On m'avait retiré mon brevet sous Charles X pour la seizième édition de *l'Enfant du carnaval*. Ce n'était qu'un prétexte à cause de mes opinions tranchées. Après avoir plaidé près de trois ans contre ce gouvernement inepte ou plutôt contre Franchet, je gagnai mon procès. Grâces soient rendues à MM. les magistrats de La cour royale d'Amiens! le bon M. Hulot les avait tous vus. L'avoué ne voulut rien accepter, ni mon avocat qui avait répliqué comme un ange. Je les embrasse tous, car les mots me manquent pour exprimer toute ma reconnaisance.

Toujours sollicitant pour la reddition de mon brevet, sous le ministère Martignac, me trouvant un jour dans l'antichambre du secrétaire particulier, on ouvrit la porte; le secrétaire m'aperçut et me dit: « Entrez, M. Barba, un homme comme vous ne fait point antichambre. »

A cette époque, je fis une pétition apostillée par MM. les membres de l'Institut, qui me traitèrent comme un ami. M. de Chateaubriand me dit avec une expression de regret et de bonté : « Vous ne réussirez pas, ce sont des

imbéciles et de la canaille. » Le bon M. Andrieux me dit : « Je n'ai jamais traité avec vous, mais je vais appuyer votre demande. » Croirait-on qu'en me présentant au bureau de la librairie avec l'obligeant M. Cavé, secrétaire du ministre, on n'ait pas voulu me communiquer cette apostille ? Je vais tâcher de l'écrire de mémoire : « Je n'ai jamais traité avec M. Barba, mais je déclare que tout ce que mes confrères m'ont dit de lui me fait lui rendre la justice qu'il mérite ; l'autorité ferait bien de lui remettre son brevet. »

M. Lami m'écrivait, il y a dix ans, ce billet : « *Parmi les nombreux élèves que j'ai faits, il n'y en a que deux qui aient réussi, Royer et vous.* » Quand je le rencontrai, je le remerciai de son bon souvenir, et j'ajoutai : « Vous m'assimilez à un voleur, car le petit M. Royer ne se gênait pas pour mettre une feuille de *Racine* dans un *Corneille*, et une feuille de *Regnard* dans un *Molière*, le tout accompagné d'une belle reliure. » M. Lami ne voulut pas s'en souvenir, mais toute la librairie d'alors le savait.

Je réimprimais la deuxième édition d'*Angélique et Jeanneton*, dont j'avais imprimé la pre-

mière qui portait mon nom. Un des frères Brasheur, qu'on surnommait le Marquis, m'ayant demandé quel nom il fallait mettre, je trouvai la question oiseuse et lui répondis en colère : « Mettez Jean-Nicolas Barba. » Pigault-Lebrun, depuis cette époque, ne m'appelait pas autrement. Avant d'avoir donné ma démission de sergent des grenadiers Laffitte, je ne répondais qu'au nom de Jean-Nicolas.

Cela me rappelle Dentu, libraire-imprimeur, qui avait travaillé pour moi à la presse chez Guérin, rue des Boucheries, aujourd'hui Jeannisson, et avec qui j'eus une conversation, le mercredi de la révolution de juillet, ainsi qu'avec Capelle, ancien libraire et inspecteur de la librairie. Je les rencontrai quai Voltaire, au bout de la rue de Beaune. Je ne vis pas dans ce moment un bon garçon qui se tenait derrière moi, c'est un fruitier de la rue de l'Oratoire, nommé......., ancien imprimeur. Je venais de quitter Bocage l'acteur, et Lesourd, plus tard sous-préfet à Sceaux. Les balles de la garde royale sifflaient à nos oreilles ; nous vînmes causer devant la boutique de Martinet, rue du Coq, et nous blâmions d'accord cette guerre

civile, car pour moi j'en étais exaspéré. En les quittant, je rencontrai sur le Pont-Royal un patriote qui pensait comme moi. J'ai su depuis que c'était le général Sémélé ; je ne l'ai jamais revu, et il est mort depuis. Je fis rencontre quelque temps après de Dentu dans une voiture publique, et il me félicita sur ma belle santé ; pour lui il était malade : je lui répondis : « Il faut établir un système de compensation, tu es riche, et moi je n'ai rien. »

A la Restauration, on choisissait des jurés bizarres. Un jour, devant la porte d'un libraire, je trouvai Goujon, à qui je parlai de cela en homme mécontent. Goujon dit qu'il n'allait au tribunal que pour condamner. « Tu ressembles, dis-je à mon tour, au tribunal révolutionnaire. Si j'étais appelé pour juger un homme qui ne serait pas de mon opinion, je me dépouillerais de la mienne, et, crainte de me tromper, j'absoudrais encore. — Il parle bien , dit le libraire. — Vous croyez ? etc. »

En 1828, toute la galerie derrière le Théâtre-Français avait été brûlée. Le prince, dont j'étais locataire, envoya M. Lassagne pour me prévenir que si je désirais prendre la boutique de la

Civette, on la tenait à ma disposition; que si cette mesure ne me plaisait pas, on me chercherait quelque chose de plus avantageux. Je chargeai M. Lassagne d'exprimer toute ma reconnaissance au prince, et je n'aurais pu mieux choisir. Je dois ajouter que M. le duc d'Orléans alors vint l'après-midi, le même jour du feu, avec madame la duchesse et son fils aîné. Il me dit, avec sa bonté accoutumée, qu'il penserait à moi. En effet, lorsqu'on rebâtit la galerie, ma boutique fut soumissionnée au-dessous du prix des autres. J'allai remercier les personnes de l'entourage du prince.

Je recommençai les affaires; je n'étais pas riche, car en perdant mon brevet j'avais vendu ce que je possédais de mieux, afin de remplir mes engagements. Je mentionne une commande de M. Bernard de Rennes, avec une jolie lettre; il est à Paris, et il s'est passé peu de jours sans que je ne pense à lui. J'ouvris donc ma boutique de la Civette; les premières annonces que je fis insérer dans le *Journal des débats* me réussirent parfaitement. Les premiers jours, mes recettes s'élevèrent de onze à quatorze cents francs. Mes affaires prospéraient,

lorsqu'éclata la révolution de juillet. J'avais peu de livres alors, et je travaillais fort. Je devais trois cent mille francs; je donnai ma parole d'honneur que je ne faillirais point, car tous mes créanciers auraient tremblé. Pendant près de quatre ans je fus assailli par tous les huissiers de Paris; je payai soixante à quatre-vingt mille francs de frais et d'intérêts. J'écrivis en 1833 à Pigault-Lebrun, qui était alors à Valence, que depuis près de trois ans j'étais enfoui dans une carrière, mais que j'apercevais le jour par où je sortirais, et en effet j'en suis sorti.

En 1833, il m'arriva deux aventures que je ne puis passer sous silence : elles sont trop honorables pour leurs auteurs. Montrant un jour à M. Delaville de Miremont, auteur de la jolie comédie du *Roman*, la hauteur d'une demi-rame de papiers d'huissier, et lui faisant observer que tous les jours la concierge m'en remettait autant qui avaient rapport non-seulement à mes affaires, mais encore à celles des autres locataires : Pour Dieu, madame, triez, gardez les papiers des locataires, j'ai assez des miens! M. Delaville se mit à rire, et me dit : « Si vous voulez cinq

cents francs, ils sont à votre service. » Sur mon refus, il ajouta : « J'ai mille quarante francs, je vous en offre mille. » Je refusai encore. « C'est donc par fierté? me dit-il. — Non, répondis-je, les larmes aux yeux ; je puis tomber demain sous le coup de mes créanciers, je ne veux point vous entraîner dans ma chute, et je ne puis accepter l'argent que vous m'offrez si généreusement. »

Plusieurs de mes créanciers ont été méchants, quelques-uns même me demandèrent des livres en garantie. J'accédai à ces propositions et j'en fis brocher une certaine quantité; mais mon courage à lutter contre l'adversité inspira bientôt plus de confiance qu'une garantie matérielle: ces créanciers y renoncèrent et finirent par accepter des renouvellements plus ou moins éloignés ; mes nouveaux billets, qui furent tous payés exactement, en me libérant, rétablirent mon crédit, ébranlé par ma mauvaise fortune.

Je ne dois pas oublier les bons créanciers. Jules Renouard, rue de Tournon, reprit les livres qu'il m'avait vendus; MM Goudchaux, Tenré, banquiers, et quelques autres honnêtes

gens ne m'ont fait aucun mal. Tenré, un jour, place du Carrousel, étant en faction, me félicitait de la belle conduite que j'avais tenue pendant ces quatre années difficiles; je reçus ses compliments, parce que je les méritais. Je partis sans répondre un mot; il revint à la charge, et je lui dis : « Mais vous n'êtes pas gauche.... non plus, vous! » et je me sauvai, sans lui laisser le temps de répondre un mot.

Je tenais un jour sous le bras mon ami Thirion, syndic de la halle aux fruits, sur le boulevard, près du passage Vendôme, lorsque M. Goudchaux l'aîné vint à moi. Je lui demandai ce qu'il désirait; il me répondit qu'il ne passerait jamais devant moi sans me féliciter de la belle conduite que j'avais eue à leur égard et envers tout le monde. Je repartis assez brusquement que je n'avais fait que mon devoir. Je le prie aujourd'hui d'agréer mes excuses de ma brusquerie. Un M. Larieu, qui vient de mourir, m'a répété souvent qu'il avait des valeurs considérables à moi à cette époque, et que son seul regret était de m'avoir fait un protêt.

Le 28 janvier dernier, causant avec un de

mes arbitres, M. Guilbert, libraire, quai Voltaire, comme il vint à me parler de ma belle conduite, j'ai osé lui dire : « Monsieur, mon second n'existe pas.

CHAPITRE IX.

Beaumarchais établit une imprimerie à Kehl pour les Œuvres de Voltaire. — Contrebande. — Pigault. —Chateaubriand. — Repas chez Beauvillers. — Je suis juré. — Brazier. — Merle. — Volmérange. — Potier.

Baumarchais avait établi à Kehl une fonderie pour imprimer les *Œuvres de Voltaire*, au commencement de 1788. Nous passions en contrebande, à la barrière Saint-Martin, ces œuvres in-octavo, en soixante-dix volumes ; j'étais avec les deux frères Guillemar, dont le jeune était chez le gros Volland et Neuilly, fils de Didot jeune, de la rue du Hurepoix, située depuis la rue Gît-le-Cœur jusqu'au pont St-Michel. Voltaire a été tiré à grand nombre, d'abord une édition à six mille, dite *des cuisinières*, quatre-

vingt-douze volumes in-douze à vingt-quatre sous, écoulée en deux ans, et une à trois mille à trente sous, qu'on trouve encore aujourd'hui; une édition in-octavo en soixante-dix volumes à trois francs ; une *id.* à quatre fr.; *id.* une autre à six francs le volume, et une à neuf francs, papier vélin. On prétend que Beaumarchais a perdu de l'argent dans cette entreprise immense. Il était fort gai et ami de la famille des Baptiste, dont l'aîné avait joué à son théâtre, rue Culture-Ste-Catherine, *Robert* chef de brigands, sa *Mère coupable* qui fut sifflée. Ils donnèrent une fête à cet auteur; Madame de Beaumarchais était la conductrice de la fête; c'était dans son jardin, près la Colonne de Juillet, à Paris, que le repas qui fut fort gai eut lieu; on chanta des couplets faits par le premier poète comique de Paris, Beaumarchais.

C'est Didot jeune qui a imprimé la première édition du *Voyage d'Anacharsis*, qui se vendait chez les frères Debure, rue Serpente. J'ai lu l'introduction de ces œuvres plusieurs fois; c'est le meilleur ouvrage qu'on ait fait depuis un demi-siècle. Chateaubriand n'avait encore rien publié; il n'avait alors que dix-huit ans.

J'ai lu de lui les Quatre Stuart plusieurs fois avec autant de plaisir que l'introduction d'*Anacharsis*. Cet ouvrage est de l'abbé Barthélemy qui passa trente-trois ans de sa vie à faire ce chef-d'œuvre. Pigault regarde Chateaubriand comme le premier écrivain en prose qui ait paru. Tout le monde sait que Pigault écrivait bien. Voici une anecdocte que je puis raconter, car j'étais l'amphitryon du repas que je donnais à l'auteur de *la Famille Glinet*, jouée salle Favart. J'ai imprimé cette pièce dont j'ai beaucoup vendu. Picard, Évariste Dumoulin, Étienne, Valville, etc., se trouvaient à cette réunion qui eut lieu chez Beauvillers, rue de Richelieu; on parla de beaucoup de choses; Pigault dit, en parlant de Chateaubriand : « Je lis avec un charme inexprimable trente pages de cet auteur, et, ce qui prouve son grand talent, c'est que ce mâtin-là ne pense pas un mot de ce qu'il écrit. Il allait faire un ouvrage contre les prêtres, on lui fit observer qu'ils étaient persécutés et que ce n'était pas le moment, et il fit le Génie du christianisme. » M. Chateaubriand est entré au ministère avec soixante-sept mille francs, il en est sorti avec quatre mille francs de dettes. Voici

comment Pilorge, son secrétaire, qui l'a toujours aimé comme un père et l'aimera toujours, lui dit : « Je ne sais pas..., mais il y a du louche dans les bureaux quand je parais. — Tu es un poltron, lui dit Chateaubriand, tu vois tout en noir. » Un dimanche matin, il était allé au château, puis à la messe de Charles X ; Pilorge était chez le vicomte, lorsqu'un personnage haut placé arrive avec sa voiture. Un instant après arrive un message. — Personne n'ose l'ouvrir... Pilorge l'ouvre.... C'était la démission de M. Chateaubriand ; il prie la personne qui était là de courir au château ; elle s'y refuse en disant que c'est une trop vilaine commission... Le bon Pilorge passe une redingote, prend la voiture du ministre et arrive à temps. La messe avait été retardée, et il prend son patron par le bras et lui montre sa démission ; il embrasse Pilorge et dit : « Je suis bien débarrassé.... » Du vivant de Louis XVIII, il sollicitait pour Pilorge une place digne de lui ; le roi accorda une place de consul à Hambourg ; Pilorge refusa en disant : « Je ne vous quitterai jamais. » Il fut obligé de retourner dire au roi qu'il refusait. « Eh bien ! qu'il accepte la croix d'honneur de ma part ! » Pilorge prenait

de l'argent au secrétaire de son patron quand il en avait besoin, il n'y avait qu'une bourse pour eux deux. Un jour, le vicomte s'aperçoit qu'il lui manque six cents francs, il demande à Pilorge s'il n'a pas pris cet argent pour un besoin; il répondit que non; le vicomte était inquiet depuis ce jour. Enfin sa mémoire lui revient, et, appelant Pilorge, il lui dit : « Embrasse-moi; j'ai osé te soupçonner! j'avais oublié que j'avais donné cette somme à un homme de lettres malheureux. » Il est et sera toujours son ami, et, comme M. Chateaubriand n'a pas de fortune à laisser à son décès, il a fait obtenir à ce digne garçon une place d'inspecteur des postes aux lettres d'un arrondissement de Paris. « Avec cela, après ma mort, tu ne mourras pas de faim, lui dit-il. » Je crois bien pouvoir assurer que notre bon Philippe ni ses descendants ne retireront jamais cette place à un si digne garçon, si désintéressé; si cela arrivait, ce serait pour lui en donner une plus belle.

Le vendredi de Juillet, je rencontrai dans la cour des Fontaines ce bon Pilorge; nous nous embrassâmes sans nous parler; il me dit après :

« Chateaubriand est là devant. » Je courus, et, au milieu du monde qui l'entourait, j'arrive à lui et lui dis : Barba désire vous embrasser, et nous nous embrassâmes comme deux pauvres ; qu'on me pardonne cette expression : c'est qu'après nos malheureuses guerres civiles, il n'y a plus d'opinion pour les braves et honnêtes gens. Je vais pourtant oser blâmer sa conduite à la révolution de juillet, c'est son refus d'être pair de France, comme le plus grand homme sous tous les rapports. Si cette conduite avait été une des causes qui a encore fait verser du sang dans la Vendée... J'avais cela sur le cœur depuis cette époque, et j'ai osé l'écrire. Il sera étonné qu'un paysan comme moi ose attaquer un colosse comme lui ; je suis sûr qu'il ne m'en voudra pas, il est si grand, si généreux ! il me semble que je l'embrasse encore comme le vendredi de juillet.

J'étais juré; je reçois une lettre de mon ami Merle un samedi soir, qui me dit qu'il a besoin de me parler d'ici à lundi; je lus le journal du dimanche, et je vis qu'il était question de juger la *Mode*, la *Quotidienne* et la *Gazette de France ;* j'écrivis de suite à Merle que je le priais de ne me rien dire, même de ne pas me saluer s'il me

rencontrait, que je ne lui rendrais pas son salut, qu'il pouvait compter sur moi le lendemain matin dans la chambre du conseil. J'étais arrivé un des premiers, je prépare les voies avec chaque collègue qui entrait, et j'étais un garçon à toupet pour la liberté de la presse, et on m'aimait assez par ma franchise et ma loyauté. J'étais d'une indulgence rare pour les premières fautes commises, et d'une tolérance pareille ; mais pour les fripons j'étais sans rémission. J'écoutais religieusement les causes, ma conviction était dans ma pensée. En arrivant dans la chambre des jurés, je donnais mon opinion le dernier, et toujours elle prévalait. Je me suis fait dans ces pénibles fonctions plus d'amis que dans la librairie; là il n'y a pas de jalousie de métier. Il y a quinze jours, je voulais voir le bon garçon d'Auguste, régisseur du théâtre du Panorama, Variétés; un monsieur sortait du théâtre; nous étions dans la petite cour; il me dit bonjour avec bonté; je lui demande son nom, il avait de jolies petites moustaches noires, et il y avait longtemps que je ne l'avais vu. Il me dit son nom. « Baudoin de l'île St-Louis ? répondis-je. — Oui. — Ah! je vous reconnais,

je n'ai pas oublié qu'après une cause que vous avez perdue d'après votre opinion, vous me dites : Monsieur Barba, vous aviez mon amitié et mon estime, mais je vous retire tout cela. » Je lui répondis qu'il reviendrait de son erreur. Je n'ai pas oublié non plus que, trois mois après, il vint m'acheter des livres ; il est caissier du théâtre, et nous serons toujours amis. Mon confrère Charles Gosselin, libraire, m'écrivait un jour : « Mon cher confrère en jury. » J'ai eu besoin de lui dans des causes où les antécédents des accusés étaient beaux ; je l'ai trouvé, et nous sommes amis, j'en suis sûr.

Un voleur, nommé Rivière, avait gagné la confiance de deux *jeunes personnes*, l'une de soixante-quatorze ans, l'autre de soixante-dix-huit. Quand la cause est venue devant nous, l'aînée était morte, et la jeune avait soixante-dix-huit ans; il s'agissait d'un faux testament. J'ai été condamné pour cette affaire, attendu tella loi du...... qui défend de revenir...... Un homme de Vaugirard, que je ne nommerai pas, cela coûte trop cher, dit dans la chambre du conseil, avec son accent méridional, qu'il mettrait sa main au feu que le testament était vrai ;

je lui répondis avec une expression énergique qu'elle brûlerait. Nous n'avions que cinq voix contre sept. M. Cousin, qui siégait à ma gauche, me fit observer que M. Delahaye avait laissé tomber ses bras sur le bureau en signe de désespoir de l'acquittement de Rivière. Le garçon de bureau s'écria : « Comment ! ce brigand de Rivière est acquitté? » Je dis à mes collègues : « Messieurs, je ne veux pas porter ce crime-là sur le cœur; voulez-vous que j'écrive à la cour? » Tous les quatre spontanément répondent : « Oui, oui ! » J'écrivis le billet suivant : « Messieurs les magistrats, les jurés qui ont condamné le brigand de Rivière sont : MM. Polyssart, Jean-Baptiste Guyot, Cousin, Le Breton, et votre serviteur Jean-Nicolas Barba. » Lisez le *Droit* du 30 mars 1837, vous y verrez que le testament était faux. Mon billet aux magistrats n'a peut-être pas peu contribué à cela. Je vis, quelque temps après, un beau garçon se présenter chez moi pour un échange de livres ; je tombe d'accord avec lui, et je lui demande son nom ; il me répondit de suite : « Vous êtes l'ami de mon père. — Son nom? — Le Breton, rue Richer. — Ah, oui! » lui répondis-je spontanément,

Ce Rivière était riche à quatre cents mille francs ; il avait gagné des jurés. Voyez M. Cousin, il vous les nommera. Je ne savais pas qu'il avait été condamné à quatre mois de prison par la Cour royale, comme receleur de livres que nos garçons de magasin nous volent, attendu qu'il était marchand de papier blanc et à la rame pour mettre du beurre; ni qu'il avait fait connaissance d'un vieux sod...... dans un café de la rue Saint-Denis, et qu'il avait hérité de lui d'une maison de quatre-vingt mille francs, car je me serais emparé de ces précédents, et les galères étaient avec justice son affaire. La personne escroquée, âgée de soixante-dix-neuf ans, est rentrée dans ses biens.

A l'affaire Thomas Dupin et Saint-Clair, qui ont assassiné sur la route de Montmorency deux aubergistes, l'homme et la femme, qui n'avaient pas quarante ans à eux deux, on n'avait arrêté qu'un des assassins ; Saint-Clair s'était sauvé en Italie. Pour sa défense, il disait qu'il était sorti pour un besoin, que pendant ce temps Saint-Clair avait assassiné l'homme et la femme, que sur une grande route il avait pu sortir et rentrer. « Ah, messieurs, dis-je, ils

sont tous les deux coupables! » Ils furent exécutés à Versailles. Saint-Clair avait été ramené de l'Italie.

L'opinion publique a fait nommer des électeurs et jurés à deux cents francs; ils n'étaient pas déjà trop forts à trois cents francs. Ce sont des capacités que je voudrais, et que ceux qui ne sont pas capables de remplir ces pénibles fonctions se récusent, ou qu'on les y engage. Quand on est appelé à juger ses semblables, il faudrait plus qu'un bel habit, il faudrait un homme dessous. Je suis rarement sorti de ces pénibles fonctions sans être indisposé. Comme je l'ai déjà dit, il faut de l'indulgence, de la tolérance, et surtout avoir égard aux beaux antécédents de l'accusé.

L'électeur appelé à voter et qui ne remplit pas son mandat n'est pas un honnête homme, car ses concitoyens comptent sur lui. J'estime l'homme qui vote dans un sens contraire à mon opinion. Le brave Genisson, mon camarade, tué aux affaires de Juillet, disait de moi en revenant de l'Hôtel-de-Ville en se cachant : « J'ai vu le Barba de la Bibliothèque à l'Hôtel-de-Ville. » Je m'approche et je lui dis : « Pourquoi vous cacher?

c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de moi. »

Brazier vint me trouver un jour et me dit : « Veux-tu que j'imprime le couplet que jai fait sur toi, dans mon *chansonnier* ? — Tu es bien bon de te déranger pour cela, imprime, mon garçon ; pourvu qu'on ne dise pas que je suis un fripon, on peut imprimer tout pour moi et contre moi. On écrit bien contre le Roi! » *Voici le couplet:*

Lorsque Barba, fier de son choix,
Achète un mélodrame,
S'il fait courir cinquante fois,
Il rit tant qu'il se pâme !
Mais si l'on siffle à l'unisson
La faridadondaine, la faridadondon,
Alors on dit que Barba rit, biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

Pelletier-Volmerange donna un mélodrame assez mauvais, intitulé *la Comtesse de Narbonne.* Martinville a cru voir dans cette pièce Napoléon II. L'auteur était trop poule-mouillée pour avoir eu cette hardiesse. Il avait joué la comédie avec Pigault; il était doué d'un beau physique, mais il avait de l'afféterie, il était maniéré, enfin ce serait le cas de dire : *L'esprit qu'on veut avoir*

gâte celui qu'on a. Marchons comme le bon Dieu nous a faits, sans prétention, sans fadaise, en ville et surtout sur la scène.

J'ai remarqué souvent que la nature, qui est bizarre, ayant accordé à quelques-uns des avantages physiques, n'en avait fait que des sots, tandis que ceux disgraciés de la nature ont pour la plupart beaucoup de tact et de jugement.

Plantez quatre arbres de même espèce, deux seront poussés superbes, les deux autres seront tout rabougris, ils auront poussé avec peine; les deux premiers auront beaucoup de fruits, et les deux autres à peine s'ils en rapporteront; ainsi le bon Dieu a bien arrangé les choses. C'est le système des compensations de M. Azaïs.

Revenons à *la Comtesse de Narbonne.* Mon ami Merle fit le couplet suivant :

Dans *la Comtesse de Narbonne*,
Croyant trouver ou la *Pie*, (1) ou le *Chien* (2),
Barba, jugeant la pièce bonne,
A l'auteur ne refuse rien.
Pelletier lui vend sa rapsodie
Cent francs payés sur le comptoir;

(1) *La Pie voleuse*, mélodrame.
(2) *Le Chien de Montargis*, mélodrame.

Quand Barba la verra ce soir,
Je ne crois pas que Barba rie. (*bis.*)

C'est un menteur que mon ami Merle; mais il fit aussi une pièce intitulée : *l'Hôtel et la Mansarde*, et le docteur Barba, mon fils, me vengea par ce couplet.

En achetant un très mauvais ouvrage,
Barba sans doute a commis une erreur;
De Merle... aussi redoutant le ramage,
Pour cette fois il juge en connaisseur;
Contre ses chants il se tient fort en garde,
Car il sait bien, puisqu'on l'a corrigé,
Qu'en achetant *l'Hôtel et la Mansarde*,
Pour son argent il serait mal logé. (*bis.*)

Ce couplet a été fait en passant devant le Château-d'Eau. Nous entrâmes au café Franconi, faubourg du Temple, où mon fils écrivait le couplet; Merle entrant par la petite porte où se fait le café, je l'appelai, il vint, et mon fils lui chanta ce couplet. Pendant que je tiens mon merle, je ne veux pas le laisser envoler. Il avait ait une méchanceté dans son journal contre Pigault, et celui-ci, dans une préface d'un de ses romans, mit : *Ce n'est pas un fin merle.* Je

les fis dîner ensemble et Merle se fit attendre suivant sa détestable habitude. Pigault va au devant de lui en lui présentant sa main, Merle devint rouge, et notre dîner fut charmant. Merle a voulu me nier qu'il avait rougi : eh ! bon Dieu ! mon joli petit Merle, cela ne te déshonore pas.

Potier, ce grand acteur, a joué la première fois à Paris au théâtre de la Gaîté presque inaperçu ; il a débuté ensuite au théâtre des Variétés.

Je ne pouvais me faire à sa lenteur, je lui en fis des reproches, il me répondit : « Il faut bien que le public s'accommode à ma manière ; je ne puis faire comme il veut, cela me gênerait. » Après chaque rôle nouveau, j'allais lui faire quelques observations ; il se fâchait toujours : pourtant, quelques représentations après, j'allai encore le voir et il avait écouté plusieurs de mes conseils sans jamais en convenir.

Un soir, derrière le décor de l'église de *Werter* (on jouait cette pièce), il se fâcha ; je dis à Aubertin, son âme damnée : « Qu'a-t-il donc ? — Va ton train, il y a longtemps qu'il est enchanté de tes observations. A la répétition de *Jean*

de Passy, parodie, il jouait le restaurateur, il n'avait que du pain et du vin, on était embarrassé de savoir quel nom lui donner. — Appelez-le M. *Pain-sec.*

On ne peut citer aucun rôle en particulier ; il était excellent dans tous. Qui ne se souvient du *Prince Mirliflor*, du *Petit enfant prodigue*, des *Petites Danaïdes*, du *Bénéficiaire*, *du Conscrit*, de son *Vieil Invalide*, etc.... Je lui disais : « Tu peux tout jouer, excepté les amoureux, tu es trop laid. » Il était l'égal de Dugazon, de l'excellent Bouffé et de Baron ; il entrait en scène jusqu'au trou du souffleur en reculant, et en parlant à la cantonade. Pour être bon comédien, il faut bien se figurer qu'il y a un mur de six pieds d'épaisseur qui sépare le public de l'acteur ; si vous voyez le public, vous pouvez être distrait. Je soutiens qu'un acteur qui a ce défaut ne sera jamais qu'un *Bouleux*.

On dit qu'il faut mesurer ses gestes ; malheur au comédien qui calcule ces niaiseries. Pour sentir d'abord, il faut de l'énergie qui communique à l'âme et aux yeux, et la bouche exprime ce que l'on sent. Un acteur sort de scène à droite ou à gauche ; si la scène est montée,

vous sortirez par le quatrième châssis au lieu du troisième. Ne vous occupez jamais ni de votre costume ni de votre pose : ceci regarde le public. Sentez bien et vous exprimerez bien.

Un jour, un de mes camarades me dit : « Regarde, Barba, mon costume et ma pose font la moitié du talent. — Mais si je te dérange? tu es perdu! Potier était parent du duc de Gèvres. »

CHAPITRE X.

Mon grand-père Barba. — Noces au village. — Rubans tricolores, quinze aunes. — Cabriolet versé. — Chute. — Mon ami mort à cinquante-trois ans. — Vin de Champagne.

Mon grand-père Barba, qui était d'une taille de cinq pieds cinq pouces, excessivement vif et extrêmement laborieux, aimait surtout à rendre service. Il était très fort et portait un sac de blé pesant cent quatre-vingts livres à une lieue. Après avoir soigné ses chevaux dans la ferme où il demeurait, il faisait l'ouvrage des servantes. Si malheureusement le tocsin se faisait entendre la nuit, il paraissait le premier sur le toit de la maison incendiée, quand bien même

la distance aurait été de huit kilomètres. Marchant sur ses pieds et sur ses mains, en un mot faisant la roue, il ne connaissait aucun obstacle ; il franchissait une haie aussi bien qu'une petite rivière de quatorze pieds de largeur. L'envoyait-on porter une lettre à douze kilomètres de distance, au bout de deux heures on avait la réponse ; il se montrait habituellement fort sobre et buvait très peu de vin. Par exemple, la patience n'était pas sa vertu favorite, et il ne fallait pas le taquiner. Il était surtout prudent de ne pas lui faire dire : « *M'en défies-tu? tu vas voir ;* » car ces mots n'étaient pas plutôt sortis de sa bouche, que vous aviez reçu un soufflet. Originaire du Grand-Marisy, près la Ferté-Milon, village où l'on voit une propriété magnifique appartenant à M. Imbert, membre du conseil général de l'Aisne, mon grand-père avait un frère qui partit lors des guerres de 1743, et dont on n'a jamais entendu parler.

Pour lui, il se plaça chez le curé de mon village. A cette époque, les curés avaient le droit d'exempter leurs domestiques du service militaire ; mais pour cela il fallait faire preuve chez eux d'un séjour de six mois. Or, mon grand-

père n'étant chez le curé que depuis trois mois, on voulut le prendre pour remplacer le fils de M. Deuzat, fermier de mon village. Mais il fallait le saisir vivant, et c'était là le point difficile. Les cavaliers de la maréchaussée le trouvèrent un jour à un gué près de la fontaine dans le village, aiguisant un couteau. Il avait une fourche auprès de lui, car il venait de répandre du fumier dans les champs. « Vous n'êtes que deux; quand vous seriez trois, je vous tuerais tous. » Ils n'osèrent l'arrêter, et pendant qu'ils étaient allés chercher du renfort, il courut se cacher sur le haut d'une meule ; il y resta quatre jours pendant lesquels la servante de M. Deuzat lui portait du pain la nuit. Par reconnaissance, mon grand-père l'épousa par la suite. Mais après cinquante-deux ans de mariage, on fut obligé de les séparer. Mon grand-père n'avait point assoupli son caractère. Mais revenons à sa jeunesse. Les hommes manquant alors aux travaux de la campagne, les femmes battaient le blé dans la grange. Deux hommes déguisés, qui n'étaient autres que des cavaliers de la maréchaussée, s'approchent en disant : « Bonjour, batteux ! » Mon grand-père, qui bat-

tait en grange vis-à-vis, comprit bien ce qu'ils voulaient ; il barricada sa porte et grimpa comme un chat sur le tas de blé. Il avait eu la précaution de se munir de grosses pierres qu'il se proposait de leur lancer à la tête. En sortant de la grange, il courut se cacher chez sa sœur, qui demeurait dans une bove au-dessous de Oulchy-le-Château auprès de la rivière d'Ourcq. A minuit, on vint frapper à la porte *de la part du roi.* Mon grand-père était couché ; il se lève, tire dans la cheminée les deux coups de son fusil. On lui demande ce qu'il fait. « J'essaie mon arme, répond-il. » Après l'avoir rechargée, il dit à sa sœur d'aller ouvrir à ces messieurs. Sur son refus, il y alla lui-même, en disant : Mon fusil est chargé à deux coups, et à côté du lit il y a une fourche. Les cavaliers de la maréchaussée n'osèrent entrer, et ils firent bien, car mon grand-père était très hardi et fort adroit. Comme il demeurait à Lucy-les-Moines, ferme près de Courchamps, la servante vint un jour lui annoncer dans les champs que les cavaliers de la maréchaussée se trouvaient à la ferme dans l'intention de l'arrêter, et qu'il fallait qu'il se sauvât tout de suite. Il rejeta cette proposi-

tion, travailla comme les autres jusqu'à l'heure désignée, détela ses chevaux et resta à sa place jusqu'à ce qu'ils fussent entrés dans la cour. En ce même temps, les cavaliers se mirent à sa poursuite, mais lui, sans se déconcerter, sauta la rivière de Bussiard, large de quatorze pieds, au-dessus du moulin vert, et on le perdit de vue dans la campagne. En voulant franchir une haie, il perdit l'équilibre et tomba à plat ventre. Il fallut qu'une bonne femme vînt avec sa serpe pour le débarrasser. Un dimanche d'été, à Neuilly-Saint-Front, bourg à une lieue de mon village, il paria six bouteilles de vin avec les cavaliers de la maréchaussée qu'il arriverait avant eux, et il gagna. Il y avait pourtant un obstacle à vaincre : c'était une montagne à gravir ; il fut obligé de passer par Rossy, ce qui allongeait son chemin. On jouait du lait à la balle ; les joueurs et les joueuses virent s'élever de loin un tourbillon de poussière ; ils regardèrent passer avec curiosité mon grand-père qui avait déjà fait du bruit dans les environs. Les cavaliers de la maréchaussée payèrent de fort bonne grâce, contents de connaître un pareil homme. Il était tellement leste et prompt qu'un jour, à

Priez, il avait détaché la croix placée sur le clocher, pendant que les couvreurs qui le réparaient étaient allés dîner. Ce clocher figurait comme flèche parmi les monuments les plus précieux du département. Les ouvriers se donnaient au diable pour deviner qui avait eu la hardiesse de monter si haut. Enfin un d'eux s'écria : « Il n'y a que Barba capable de cela! » En effet, c'était mon grand-père qui avait fait le coup.

Les noces qui se font maintenant à la campagne parmi les gens riches, quoique paysans comme moi, ont cela de particulier qu'on y singe la manière de vivre de nos anciens chanoines: la première où j'assistai fut celle du fils du spirituel Fournier et de l'excellente Mme Fournier mère, de Bonne près de Château-Thierry, qui mariait leur fils aîné, avec Mlle de Bauve du Murguet, une ferme en haut de la montagne de Cœuvre, pays cité dans l'histoire. Je ne savais pas où était ce pays; je traversai à cheval un bout de forêt vers la gauche de Villers-Coterêts et du haut de la montagne à deux lieues environ, j'aperçus trois fermes; Mme Fournier Saint-Marc, tante du

marié m'avait donné un guide. Au bas de la montagne est le village de Ferrière, et là j'entrai dans un cabaret et je fis demander un perruquier qui essaya de me raser, le malheureux! C'était un petit vieillard, la main tremblante; des rasoirs qui avaient des dents qui ne pouvaient me manger, car ils ne coupaient pas du tout; ce misérable m'a tenu fort longtemps; plusieurs fois j'ai arrêté sa main pour le faire boire un coup, en lui disant : « Allez votre train, on ne rase pas mieux à Paris. » Je pensais à mon ami Brunet, dans *Cadet Roussel, barbier à la fontaine des Innocents*, qui rasait quarante fois mieux que mon *artiste.* Je ne pouvais pas rire, car je n'avais que des imbécilles autour de moi. Dans les moments difficiles de ma vie j'ai toujours pris ce parti; mon *bon* oncle trouvait mauvais que je fusse plus gai que lui. Quand il venait me voir à la prison de l'Abbaye, devant passer au conseil de guerre, il me disait : « Mais tu seras fusillé! » et il n'en aurait pas été fâché, j'en suis sûr. « Eh bien! mon oncle, il sera temps alors de me désoler. Il en sera ce qu'il en sera. » Dans les moments les plus difficiles de ma vie, j'ai été un homme superbe, et

je ne crains pas un démenti de qui que ce soit. Revenons à mon guide, à qui je demandais : « Est-ce la ferme, à droite, à gauche ou au milieu ? » Il répondait toujours : Oui.

Enfin j'arrive ; Danré, duquel il est question dans le premier volume des *Œuvres d'Alexandre Dumas*, me dit : « Bon jour, mon frère. » Cela me mit fort à mon aise avec les dix ou douze convives qui étaient déjà arrivés, et surtout avec maître de la maison, à qui ma franchise plut.

On donna à déjeuner à mon guide à qui je reprochais le long chemin qu'il m'avait fait prendre ; il répondit : « Pardi ! vous saviez mieux le chemin que moi qui n'étais jamais venu ici ; c'était pour rire que vous m'interrogiez. — Que le diable t'emporte, imbécile ; si j'avais su que tu ne connaissais pas le chemin plus que moi, j'aurais demandé au village où l'on ne m'a coupé que la moitié de ma barbe. » Je lui ai donné le pour-boire convenu, et je rentrai avec la société ; l'heure d'aller à la mairie avec eux arriva et nous nous mîmes en route avec le cabriolet, et descendîmes une montagne assez longue. J'étais un des témoins du marié. Après cela nous revînmes au Murguet. M. Fournier, le père, resta au

village, et, en attendant l'heure de la messe, alla voir sa nièce qui était fermière dans ce pays. M. de Bauve, de Carrière, près Sept-Monts, oncle de la mariée, consentit avec peine à monter dans le cabriolet de M. Fournier père où j'étais avec lui.

Nous montâmes la montagne au trot; nous étions le cinquième cabriolet; le cheval recule et nous jette dans un précipice. Nous versâmes sur le côté droit, heureusement la capotte du cabriolet ne tomba pas sur une pierre, car le premier saut était de trente pieds, et si elle était tombée sur cette dite pierre, elle se crevait; nous étions tués. Après plusieurs tours, le cabriolet cessa de faire ces tours; il y avait un plat endroit où on avait semé de l'avoine; il avait beaucoup plu, et les roues entraient dans la terre; ce qui retardait un peu la rapidité du mouvement. J'étais à la gauche, le cabriolet tomba à droite, et j'étais dans ce mouvement toujours dessous. Je n'ai jamais pu me rendre compte de ceci. Enfin nous sortîmes du cabriolet pleins de poussière; nous nous embrassâmes comme des hommes qui viennent de manquer périr, et, après nous être interrogés, nous n'avions au-

cun mal ni l'un ni l'autre; nous dételâmes le cheval, ce qui fut facile, attendu que tout le harnois était brisé. M. de Bauve prit le cheval par le bout de bride qui restait. Le dernier cabriolet qui était derrière passa facilement, puisque nous étions dans le précipice, et courut raconter notre évènement, et M. de Bauve, frère de mon compagnon, je dirai de bonheur, celui qui mariait sa fille, monta sur son meilleur cheval, à poil, ce qui veut dire sans selle. En nous voyant, le premier mot qu'il nous dit fut: » Vous n'avez pas de mal, Messieurs? » Ensuite au cheval : « Brigand, si j'avais un pistolet, je te brûlerais la cervelle. » Il l'aurait fait suivant la sainte indignation qu'il avait contre lui; c'est qu'il n'y a que cela à faire non plus. Je ferai bien un petit reproche au bon M. Fournier, car, en venant, il avait aussi reculé, mais c'était entre deux montagnes.

On nous attendait à la ferme avec impatience. On nous félicita d'avoir échappé, avec une bonté et une bienveillance véritables; là ce n'est pas comme dans les salons de Paris, on est vrai au village; on a voulu me donner un grand verre d'eau que je refusai. « Donnez-moi un verre de

vin. » Il était à moitié plein, je dis : « Un second encore. » Je les bus par soif ou par raison, car il faisait très chaud. J'allai changer de tout pour aller à l'église, et, en m'habillant, un frisson de peur me prit, ce n'était pas la première fois que cela m'arrivait ; dans le danger je suis un démon, ce qui fit dire à mon ami Campeau de la Ferté-Milon : *« Si vous étiez un bon sujet, vous seriez tué douze fois. »* Je lui conseille de parler ; il passera aussi sous ma férule. Nous allâmes à la messe ; le bon M. Voll, maire de Château-Thierry, mon ami, nous prêta son cheval, et, en revenant, il me dit que j'étais philosophe d'oser retourner dans l'endroit où j'ai manqué être tué. « Il faut reconnaître les lieux, lui répondis-je, pour parer à un pareil événement. »

Les coups de fusil, la musique, faisaient grand bruit à notre arrivée ; M. Fournier m'embrassa avec une véritable amitié et bonté. Notre évènement se racontait dans l'église, et tout le monde paraissait content de l'issue de notre malheur. Comme il faut être vrai, nous étions un peu bruyants ; le curé de Cœuvre se retourne fort en colère, et dit : « Si on ne se tait pas, je

cesse la cérémonie. Que messieurs des salons de Paris ne se fâchent pas contre moi; il y en a aussi au village, mais peu. » En voilà un qui applaudit de la fermeté que le curé a montrée à l'autel; tout le monde donna son assentiment à ce que cet imbécile venait de dire, excepté moi. Je répliquai : « Monsieur le curé, si j'avais eu l'honneur d'être prêtre, je ne me serais pas mis en colère, attendu que Dieu, dont vous êtes le ministre, est plein de miséricorde, de bonté et de tolérance. L'évènement qui vient d'arriver à deux de nos concitoyens ici présents a seul été cause du bruit. Remercions le et qu'il nous aide aussi à bénir les jeunes époux pour qu'ils soient heureux ainsi que leur postérité. Je vous prie donc de faire silence, pour que je puisse, avec l'aide du Tout-Puissant, terminer saintement les belles fonctions qu'il m'a chargé de remplir. S'il y avait eu quelque mauvaise tête et que l'un d'eux eût parlé, le mariage étant fait devant l'autorité civile, nous ferons dire la messe de mariage chez les époux, à Bonne. Voilà, monsieur le curé, à quoi vous vous êtes exposé par votre emportement. » Après le repas, il me proposa une partie de piquet à cinquante

centimes, que j'acceptai. C'était un joueur et un voleur; il marquait souvent des points de trop, et je lui disais souvent : « Monsieur le curé, vous êtes un filou. » Les hommes qui dansaient et les autres riaient de mes apostrophes. La mère de la mariée seule ne riait pas de voir arranger son bon curé si mal; mais elle est si bonne, qu'elle ne m'en veut plus, j'en suis sûr. Vers le matin, nous jouyons dix francs, et le curé marquait toujours des points de trop. Goument pariait dix francs, mais le vol ne profitait pas au curé. Ma partie était plus avancée que celle du curé; mais, lassé de ses friponneries, je quittai le jeu. Goument me prit par le bras, me fit asseoir et continuer la partie; je la gagnai et j'ai été me coucher. Goument continua de jouer avec le curé jusqu'à huit heures du matin, et, en me levant, un quart d'heure après, j'ai su qu'ils ne s'étaient rien fait, et que le mot de filou avait souvent été prononcé. Goument monta à cheval, dit adieu à tout le monde, et le curé voulut lui donner une poignée de main, qu'il refusa en disant : « Je ne la donne pas à un filou, comme dit monsieur Barba. »

Ce curé était un joueur; Il faisait la partie avec le premier venu. Il devait à un chaudronnier ambulant quatre cents francs que ce dernier lui avait gagnés au jeu. Trois fois il était venu demander son argent; il revint une quatrième fois, et le curé, en apprenant son retour, courut à l'église dire sa messe; le chaudronnier y courut aussi et lui dit qu'il finirait sa messe quand il l'aurait payé. Le curé se soumit à cet ordre et le paya.

En trois heures, Goument alla chez lui, à Bonne-Maison, plus loin que Soissons, huit lieues. Je n'ai pas revu ce bon garçon, qui est membre du conseil général du département de l'Aisne. M. Fournier, le père aimait beaucoup ce garçon, ainsi que madame Debauve qui est à Soissons actuellement, que j'ai vue aux Carrières, près Sept-Monts. C'est une belle femme qui a de l'esprit. C'est avec son mari que j'ai tombé dans le précipice. M. Fournier me parlait souvent d'eux, non pas en bon et excellent oncle, mais en bon père. « Monsieur Barba, ce sont les enfants de ma sœur. » Mon Dieu ! qu'il m'a répété cela souvent, et qu'il était bien impressionné pour ces deux aimables gens!

J'ai pourtant un reproche à faire à ce bon Goument : il n'est pas venu rendre les derniers devoirs à un homme qui l'aimait tant. Je me doute bien pourquoi : son cousin Fournier l'aîné, qu'il ne faut pas confondre avec Lami, est un suffisant, goguenard, qui se croit le premier homme du monde ; moi, je ne le crois que le second ; il ne peut se plaindre, je lui fais une assez belle part. Goument est d'autant plus coupable à mes yeux, c'est qu'il a de l'esprit ; alors il manque de bon sens. C'est Danré de Vouty qui a fait son mariage : il est encore à lui rendre une visite. Lami, le cadet, a épousé aussi une Debauve, sœur de la femme de son frère ; elle a été dangereusement malade, et longtemps elle m'a beaucoup occupé ; nous en avons souvent parlé avec mon intendant Thirion qui me répète toujours qu'il l'a embrassée. Je sais qu'elle va très bien aujourd'hui, et j'en suis bien content ; puisse-t-elle savoir que le paysan de Sommelan, l'ami de son père, s'est beaucoup occupé d'elle !

Depuis le mariage de ses deux filles aux deux frères Fournier, il vint me voir un dimanche à dix heures ; je l'invitai à déjeuner à midi avec

son fils Prince, attendu que j'avais quelque chose à terminer. Il se soumit à mon exigence de la meilleure grâce du monde, et revint à l'heure indiquée, seul, attendu que son fils Prince avait une partie de faite avec des jeunes gens de son âge. Notre déjeuner dura trois heures et fut charmant par la conversation pleine de charme de mon convive; il me donna à entendre qu'il rendait des visites aux personnes qu'il aimait et estimait; que si, en venant dans son pays ou aux environs, on ne lui rendait pas la pareille, il ne pardonnerait jamais. Ce digne homme est mort d'une fièvre cérébrale à cinquante-trois ans : j'ai perdu en lui un excellent ami.

Le dimanche, 1er août, voyant Louis-Philippe régent du royaume, ayant une confiance illimitée en lui, comme je l'ai encore aujourd'hui, je partis à une noce de M. Chain, qui est aujourd'hui à Noyant, près Soissons, par la malle-poste de Reims. Je m'arrêtai à Braisne; j'avais emporté avec moi quinze aunes de ruban tricolore et une paire de ciseaux.

Paris était tout dépavé : nous eûmes bien des cahots jusqu'à la barrière. A Dammartin, à

Soissons, je fis assez de bruit en montrant ma grande confiance dans la belle révolution de juillet et le prince qui allait nous gouverner. Au beau village d'Armoise, entre Soissons et Braisne, le drapeau tricolore était sur le clocher ; les paysans dans les rues étaient aussi gais que moi. Je donnai des rubans tricolores à ceux qui n'en avaient pas et des poignées de mains. J'étais, en arrivant à la noce, tout brisé, car j'avais presque tout le corps dehors de la malle-poste ; je n'ai eu qu'un peu de tranquillité la nuit. En arrivant à Braisne à la poste, je jetai mon chapeau par dessus la malle-poste, et j'ai été donner des poignées de mains aux gendarmes qui étaient vis-à-vis, en leur disant : « Vous êtes des braves gens, vous ne tirez pas sur le peuple, vous ! » Quelqu'un me fit observer qu'ils pouvaient m'arrêter ; ils n'auraient pas osé, car je respirais le patriotisme et la gaîté dans toutes mes veines depuis 1789. Et d'où sont sortis les Méchin, les Foi, Labey de Pompière, Quinette, Lherbette, etc. ? N'oubliez pas que, lors de la chambre introuvable, il n'y avait que dix-sept députés du côté gauche, et toute la députation de mon excellent département de

l'Aisne en était. Je ne dois pas oublier le bon maître de poste qui me donna une bonne tasse de lait, et qu'il n'a pas voulu que je la payasse. Je ne sais si je l'ai remercié ; qu'il reçoive donc ici mes sincères remercîments. Je ne pense pas ici comme Arlequin, qui disait : « Je n'ai qu'une moitié de mémoire : je me souviens bien des gens qui me doivent, mais j'oublie toujours ceux à qui je dois. » Je pense tout différemment. C'est si beau la reconnaissance ! quel bien elle fait à celui qui a reçu et à celui qui a donné ! Elle doit rendre les hommes meilleurs.

Je cherchai un guide pour me conduire à Brueis; je n'avais garde d'oublier ce nom : c'est l'auteur de l'*Avocat patelin*. J'ai trouvé l'aimable M. Petit, arpenteur à Braisne, qui me prêta son cheval et vint avec moi. Il m'aurait été impossible de marcher, car j'étais si fatigué de la semaine de juillet ; je ne savais pas qu'il avait fait chaud cette semaine-là. J'entrai dans l'hôtel des écuries de la dauphine, en criant : « Vive la liberté ! » et un autre mot que je n'ose écrire : il est trop sale. Un homme que j'avais sous le bras m'objecta en sortant qu'un de ses gens pouvait me tirer un coup de fusil. Avec

mes yeux j'aurais fait rater son fusil, et.......
Nous nous mîmes en route. Le cheval de M. Petit avançait trois pas et en reculait deux. Nous passâmes par le mont Notre-Dame ; on voulut nous faire rafraîchir à une ferme sur la route : je refusai. Nous arrivâmes chez M. Léguillet, fermier du village. Nous nous mîmes à table avec eux, et nous déjeunâmes. J'allai me jeter sur un lit pour essayer de dormir, ce qui était impossible. Il y avait huit jours que je ne dormais pas; j'étais courbaturé. Eh bien! en dansant dans la grange, le lendemain de la noce, je me suis guéri ; mais j'étais jeune alors je n'avais que soixante-un ans. Le père du marié m'avait porté comme témoin; il dit en me voyant couché : « Il signera le dernier. » Je l'entendis bien, et le suivis peu de temps après. Nous allâmes ensuite à l'église, et là je distribuai des rubans tricolores à toute la noce, ce qui ne plaisait pas beaucoup au curé.

Qu'on réfléchisse que j'ai plaidé près de trois ans contre le gouvernement de Charles X pour ravoir mon brevet de libraire, et on ne sera pas surpris de mon exaspération.

Si je n'étais pas dans mon rôle, tout extrava-

gant que j'aie pu paraître, en voyant tomber un gouvernement d'*imbéciles et de canailles*, comme me l'a dit le vicomte de Chateaubriand, je fis pourtant une concession à une brave dame aristocrate, en mettant spontanément tous mes rubans tricolores dans mes poches, car toute la noce n'était pas patriote. J'aurais bien voulu qu'on fût autrement!

Mon conducteur resta à la noce avec nous, à la ferme de Montiers, près le village. M. Bourgain, mariait une fille charmante, bonne et pleine d'esprit. Je ne suis pas étonné que le fils de mon ami Chain ait été si loin chercher une femme qui vaut beaucoup mieux que lui, car il y a là un fils de quatorze ans, cinquième génération des Chain que j'ai le bonheur de connaître.

Au mois de septembre 1843, j'ai passé à Noyant. J'avais porté à la petite fille une poupée ; j'avais un cheval qui n'était pas pour elle ; elle le prit et monta dessus, et me dit : « Barba, je t'en prie, laisse-moi ce cheval, regarde comme je le monte bien! » Je lui ai laissé; je n'ai pas osé refuser une aussi charmante petite voleuse. J'ai éprouvé un véritable plaisir en le racontant. J'ai été voir aussi, à un quart d'heure

de chemin, le père et la mère de madame Chain, de Noyant, M. Bourgain, chez qui j'avais été à la noce de juillet, à un petit pays qu'on nomme Vignole. Cet endroit est bien connu dans l'histoire. J'ai été reçu avec une franche amitié et bonté. Après cette noce, j'allai à Château-Thierry. En arrivant auprès de la statue de La Fontaine, il y avait un factionnaire qui m'empoigna et me fit entrer au corps-de-garde. « Y a-t-il du vin? — Non, mais on en va faire venir. » C'était un patriote connu qui avait laissé pousser ses moustaches, et que je ne reconnaissais pas : c'était M. Drouet, fameux médecin de la ville. J'allai ensuite dans le faubourg de Marne, à la caserne des gendarmes. Je leur parlai comme à ceux de Braisne, et nous fûmes amis. J'allai prendre un bain dans un établissement tenu par un grognard de l'empire. Il frappa pour entrer; je lui dis : « Oui, je vais vous apprendre une nouvelle qui vous fera grand plaisir : les diamants de la couronne ont été retrouvés à Rambouillet. — Qui vous a dit que cette nouvelle me ferait plaisir? — Est-ce que toute la ville ne vous a pas vu et entendu hier?» Oui, qu'on me taxe d'amour-propre si on

veut, quatre hommes comme moi auraient échauffé notre bon département de l'Aisne.

Le 15 novembre 1841, je partis pour la noce de mademoiselle Danré de Vouty, qui se mariait avec M. de Varlemont, juge à Vervins. Il me plaisait beaucoup par sa bonté, sa franchise et son laisser-aller de bon garçon ; car j'aimais beaucoup Delphine Danré, sa prétendue. Sa grand'mère était sa marraine et la mienne aussi. Ma mère et elle étaient nées dans le même village et amies d'enfance. Je perdis ma mère fort jeune : j'allai toujours voir ma marraine, qui était une belle femme, de beaucoup d'esprit; elle me parlait de l'âge de cinq ans que j'avais oublié. Un jour, elle passait à cheval dans Villers-Cotterets, et je courus prendre la bride de son cheval ; je l'arrêtai en lui disant : « Vous êtes bien étonnée qu'on ose vous arrêter au milieu d'une ville, et encore quand vous saurez que celui qui se comporte ainsi est votre filleul, — C'est toi, Barba? Monte donc en croupe derrière moi, et viens à Faverolles. — Je ne le puis, je pars pour Paris où mes affaires m'appellent. » J'étais donc lié, et je le suis encore, quoique nous ne soyons pas souvent bien en-

semble. Nous datons de trop loin pour nous brouiller à présent : nos mères, si elles apprenaient cela, ne seraient pas contentes. La noce se faisait à Villers, chez la bonne madame Maugras, grand'mère de la mariée. La première fois que je dînais chez elle et que je fis plus ample connaissance, il n'y avait pas de poivre sur la table; je dis : « Sacrée baraque! on manque de tout ici! » Elle se souvient encore de cette apostrophe de ma part. La mère de la mariée, sa fille, est la bonté même ; ainsi j'étais donc tranquille du côté de la mariée et pas beaucoup inquiet du côté du marié. Un de mes amis me dit avant mon départ : « Vous ne serez pas aussi à votre aise de ce côté. — Bah! lui dis-je, on parlera peu au commencement du repas, davantage au milieu, et à la fin on bavardera. Je trouverai quelques faquins et je les empoignerai. » Tout ce raisonnement ne put avoir lieu. Je vis arriver le père du marié et sa belle et bonne femme dans leur calèche, à la porte de madame Maugras. Le père, en descendant, me tendit la main, me dit : « Bonjour, M. Barba! Je lui dis : « Vous n'êtes donc pas fier? Comment avez-vous fait pour devenir

riche? — Mon père était capitaine des dragons de la reine, et j'ai cultivé mon bien, et me voilà! » Tant de franchise et de loyauté me mirent fort à mon aise. Je ne doute pas qu'on n'ait parlé de moi avec bienveillance, mais je soupçonne qu'écrivant à la mariée, je lui disais : « Vous épousez juste l'homme que j'avais rêvé pour vous. » Elle a peut-être confié cette lettre à son prétendu, qui l'a montrée à ses parents, et je crois avoir trouvé le véritable motif de la bienveillante bonté que j'ai trouvée dans cette belle famille. La mère du marié n'avait d'autres occupations que de travailler pour ses enfants; à présent je suis sûr qu'elle travaille encore pour eux, même pour ses petits-enfants. A table, chez madame Maugras, j'avais devant les yeux la plus belle personne et la plus spirituelle femme qu'on puisse voir : c'était, en un mot, mademoiselle Mars à trente ans. Elle était la femme du frère cadet du marié; je lui dis : « Madame, pourquoi êtes-vous laide comme cela? » Elle me répondit de fort jolies choses avec beaucoup d'esprit que je ne rapporte pas, je les gâterais. Ce jour-là, qui était le surlendemain de la noce, j'eus fort affaire avec

M. Menesson, ancien notaire, qui jouit d'une belle réputation et de fortune. Dans le salon, avant ce repas, je discutais avec lui, et j'eus le malheur de mettre la Ligue après la Fronde, et deux fois il me reprocha mon anachronisme, à table encore une fois. Je lui répondis : « Si j'avais le bonheur d'être né avec une belle éducation et de l'instruction comme vous, je n'accablerais pas un paysan comme moi; voilà trois fois que vous me reprochez ma faute! il y en a deux de trop. Tout le monde dit, comme M. Menesson, que cela n'était pas, et il avait presque gagné sa cause, lorsque M. de Varlemont prit ma défense et dit que j'avais raison, que M. Menesson m'avait dit cela deux fois dans le salon. Alors je l'empoignai et lui demandai d'où venait le mot frondeur. Il me répondait : « Souvent les peuples étaient serfs, » et ne sortait pas de là. « — Pourquoi ne voulez-vous pas dire la cause du mot frondeur? Ne souffrez pas qu'un paysan vous l'apprenne! Vous ne le voulez pas? alors je vais le dire aux frondeurs. Nous étions sous Louis XIII; il y avait des fossés tout autour de Paris. Il était défendu de bâtir au delà de ces fossés, où le fisc

s'en emparait. Cette loi, qui avait cent ans, était tombée en désuétude. A la cour, il y avait le parti Mazarin et celui de la cour ou du roi. Les gamins de Paris étaient toujours dans les fossés, lançant des pierres avec des frondes; le guet les chassait; ils revenaient aussitôt, et le parti opposé à Mazarin prit le nom des gamins qui se battaient avec des frondes. Vous saviez cela comme moi; pourquoi avez-vous souffert que le paysan de Sommelan le dise? Vous savez aussi, M. Menesson, que le véritable esprit est d'être à la portée des gens avec qui l'on est. Heureux celui qui peut causer avec un ministre et être son égal, et celui qui peut l'être avec un charretier ou un commissionnaire du coin de la rue! qui peut parcourir toutes ces phases sans ostentation! voilà le véritable esprit. » J'ai conté cela à madame la comtesse du l'Auloi, à son château de Villeneuve; elle en a ri et m'a dit des choses fort obligeantes.

Le jour de la noce qui eut lieu chez Chartier, bon restaurateur de la ville, nous étions soixante personnes à table. J'eus le bonheur de connaître plusieurs personnes distinguées, entre autres M. de Savoie, grand chef de la forêt de Vil-

ers-Cotterets. Je l'avais remarqué pour son physique et sa tenue; mais qu'il est beau au moral! J'eus le bonheur d'être à côté de lui pendant une heure. Il m'a parlé de la belle famille qui nous gouverne aujourd'hui en homme pénétré de reconnaissance pour tout ce que sa famille avait reçu depuis longtemps des d'Orléans. Louis-Philippe, mon propriétaire, peut se flatter qu'il avait à cette noce deux véritables amis de cœur et beaucoup d'autres convives. Heureux les princes qui ont des serviteurs pareils à M. de Savoie! Je n'oublierai jamais ce que m'a dit ce digne homme. Nous étions tous les deux F.·. M.·., ce qui ajoutait encore plus de charmes à ce qu'il me disait.

Au repas de la noce, la mère et la fille me tutoyèrent avec une grande bonté. Le père reprit sa fille pour cela : « Tu le fais bien, toi, répondit-elle à son père. — C'est différent, il est mon frère de lait. » Un jour, nous sortions de dîner chez Prevot, au Palais-Royal; nous allâmes ensuite au beau café d'Orléans. En entrant, il dit très haut : « Oui, je suis votre frère de lait. » Je dis de suite aux personnes qui étaient dans le café : « Messieurs, je m'en rapporte

à vous, il est plus laid que moi. » On se mit à rire. Un jour, j'étais au café Lamblin avec mon ami Merle; je vis entrer Danré, et je dis : « Tu vois bien ce monsieur qui vient d'entrer? eh bien! c'est un paysan. » Je vais le trouver, et, après lui avoir demandé des nouvelles de ma marraine, sa mère, il nous invita à venir prendre le café avec lui. « Dans le pays, on m'appelle le paysan de Sommelan : j'aime mieux cela que Barba, libraire au Palais-Royal; quoique je sois sans gêne partout, je suis plus à mon aise.

Il y avait encore un paysan à cette noce à qui j'appris que son père, Robert-le-Moine, était cousin germain de ma mère; un Barast avait épousé une fille de Henri Laurent chez Chéron, intendant du seigneur de Vareille. Le château est détruit; il n'y a plus qu'une fontaine. Il y avait des vignes qui donnaient de fort bon vin. Henri IV, qui avait la manie de s'éloigner de sa chasse, vint un jour avec un de ses courtisans jusqu'à Vareille. N'ayant rien trouvé à manger dans l'espace de trois à quatre lieues, ils allèrent chez le seigneur, et le courtisan dit à son ami : « Il faut que tu nous donnes à déjeuner; nous mourons de faim, Henri IV

est avec moi. » Le seigneur n'avait que du pain et du vin; il leur donna une miche et du vin du crû. Le roi dévora le tout et dit : « Ventre-saint-gris ! je n'ai jamais fait de meilleur repas. » Il trouva le vin tellement bon, que tous les ans on lui en envoyait une barrique. Cette course, sans rien trouver à manger, lui fit dire sans doute : « Je veux que tous les paysans mettent la poule au pot. » Qu'on ne croie pas que je veuille ridiculiser ce bon prince. Le gibier des forêts et des bois ravageait le peu de récoltes qu'il y avait ; les seigneurs, avec leurs droits féodaux et leur infernal privilége, étaient gorgés de tout; le malheureux paysan n'avait rien. Il y a pourtant encore des gens qui regrettent cette misérable époque. Je voulais quitter la noce; il était quatre heures du matin et je savais que chez mon hôte, qui était épicier, on m'attendait en faisant du feu toute la nuit dans ma chambre. On me traitait en libraire et non en paysan. On m'avait caché ma redingote, et la neige tombait assez fort. Je m'en plaignis à Danré et à Maugras; ils me promirent une voiture sous une demi-heure. En sortant pour parler à ces messieurs, je me sentis tirer par mon habit, en signe de

moquerie. Quel était donc le gamin qui voulait me rouler ? On me l'indique et je l'appelle.... Il fit des façons. « Avance, ou je vais te chercher. » Je le fis asseoir sur un banc en face de moi, et je lui dis : « Ah ! tu fais donc le malin, l'espiègle ; tu veux donc rouler le paysan de Sommelan ; mais tu as oublié d'apprendre qu'il y a plus de cinquante ans que je suis à Paris, que j'ai vécu avec des gens d'esprit qui ne te ressemblent en rien ; tu veux passer pour le plus spirituel de Villers, moi, je te trouve le plus bête. » On crie que ma voiture est prête ; je me lève et je lui dis : « Adieu, mon garçon, je te dirai le reste à la première occasion ! » Pendant ce colloque, il voulut se lever plusieurs fois, mais je lui mettais les deux mains sur ses épaules et je le tenais comme dans un étau. Son nom est, je crois, Lefèvre, riche épicier. A cette noce, on but trente bouteilles de Champagne, y compris les jours suivants. A celle de M. Vignon, fils du maître de poste de la Ferme-Paris, qui est aujourd'hui notaire à Charly, bourg près Château-Thierry, on en a bu trois cent quatre-vingt-treize. J'ai eu occasion de trouver quatre convives qui étaient de cette noce, et le

notaire, qui a épousé une jeune et jolie personne, ils m'ont certifié chez eux ce que j'écris ici. Cette famille des Vignon est une des belles familles de notre pays, avec qui j'ai eu le bonheur d'être lié.

CHAPITRE XI.

Anecdotes diverses. — Hoffmann. — Dorvigny. — Leménil. — Ducis. — Delrieu. — Dumoustier. — Champfort. — Chénier.

Hoffmann, né à Nancy en 1760, mort à Paris, a fait beaucoup de pièces, *Euphrosine et Conradin*, *Stratonice*, jouée à deux théâtres, *le Jokei*, *le Secret* et les *Rendez-vous bourgeois*, qu'on joue souvent; il était très lié avec Nicolo; il était fort original, et pas trop bon. C'est lui qui, le premier, a attaqué les musiciens relativement aux droits d'auteurs, chez M. Framerie, boulevard des Italiens, en 1796 ou 17. Il lisait un dialogue entre l'auteur du poème d'opéra et le musicien; il disait : ce sont mes paroles qui vous ont inspiré pour écrire votre

musique, je vends mon poëme trois ou quatre cents francs et vous vendez votre partition trois ou six mille francs; je demande à être au moins en tiers avec vous, ce qui s'est fait; aujourd'hui on partage également. Je lui ai acheté une brochure, pour la défense des *Deux gendres*, six cents francs. Je me présente chez lui à Passy avec le bon Nicolo, et il ne voulut pas de mon billet de banque de cinq cents francs, parce que, disait-il, cela peut se brûler; il me fit revenir à Paris pour chercher de l'or. Tout le monde sait qu'il bégayait; il dit un jour à Nicolo. Il me faudra au printemps faire un voyage dans le midi pour ma santé; Nicolo y consentit. Hoffmann arrive un jour chez Nicolo avec son porte-manteau sous le bras, lui disant : Je pars pour Bordeaux, vous répondrez à mes lettres sur ce que je vous demanderai. Arrivé à la diligence, il demande s'il y a une place, on lui dit oui. Pendant qu'il va au bureau payer sa place, on met son porte-manteau sur la voiture, il y monte. A sept ou huit lieues de Paris, il demande où la voiture va. A Bruxelles, lui répond-on. J'allais à Bordeaux; mais c'est égal. Quel fut l'étonnement

de Nicolo qui attendait une lettre de cette ville de la recevoir de Bruxelles ! Il ne recevait jamais personne à Passy, il n'y était point ; mais, à peine arrivé chez vous, vous receviez une lettre de lui dans laquelle il vous témoignait des excuses de ne s'être pas trouvé chez lui. J'ai acheté chez Gobelet, à Troyes, deux à trois mille pièces de théâtre, dans lesquelles se trouvaient une cinquantaine de pièces du *Roman d'une heure*, pièce tombée à Paris, quoiqu'elle fût jouée par Molé et Contat ; je vais le trouver et je lui dis cela, il me répondit que c'était la pièce qui lui rapportait le plus d'argent en province, et que l'édition n'était pas correcte ; je lui offre de la réimprimer ; quel fut mon étonnement lorsque je vis une préface faite contre moi? Je portai ladite brochure, couverte avec des affiches de Troyes, pour prouver la vérité de ce que j'avais dit. Hoffmann faisait un petit journal aussi méchant que lui. Il y avait mis des méchancetés contre moi. Les voici : « Au bas du Parnasse il existe un gros oiseau de rapine, qu'on appelle le gouaran ou le Barba, etc. » Je fis voir cela à Martainville, en lui disant : Réponds donc à ce vilain homme. Il fit les vers suivants :

Hoffmann, dans son journal
Que le public ignore,
Crie au contrefacteur, est-ce probité? Non,
C'est qu'il est furieux de n'avoir pas encore
Mérité les honneurs de la contrefaçon.
Un jour pourtant il crut avoir cet avantage,
De plaisir son cœur se gonflait,
Il parcourut avidement la plage;
Mais, hélas! c'était son *Secret*
Tellement imprimé qu'il le méconnaissait.
Va, cher Hoffmann, de ta colère
Calme les bilieux accès;
Du brigandage littéraire,
Tes enfants craignent peu les effets,
Tu prends toujours toi-même
Un tel soin de les faire
Informes, hideux et contrefaits
Qu'on ne peut plus les contrefaire.

Son humeur caustique plaisait beaucoup à Pigault. Tout le monde se souvient des feuilletons signé, X. dans le *Journal des débats*, contre les jésuites. Il faut être vrai, il eut cependant quelques succès à l'Opéra-Comique.

Il mourut, j'allai à son convoi. Je montai chez lui, et j'eus le plaisir d'y trouver M. Bertin et son digne fils Armand. Quelque chose nous a bien étonnés, c'est un fils qui se trou-

vait dans son logement et qui lui ressemblait au physique; personne n'avait entendu parler de ce fils d'Hoffmann, c'est que le jour où sa femme est accouchée, il les quitta tous les deux; voilà ce que nous avons cru et ce que je crois en l'écrivant. Pigault me sut gré de ma démarche dans cette occasion, pour lui avoir rendu les derniers devoirs; j'étais au-dessus de ces méchancetés; j'avais le bonheur d'être lié avec plusieurs littérateurs haut placés; je crois pouvoir assurer le public que ceux qui sont décédés, et les vivants surtout, ne me démentiront pas; j'ai toujours eu avec eux tous une conduite franche et loyale, je ne me targue pas de cela, je n'ai fait que mon devoir et rien de plus. Je ne parlerai pas de quelques drôles que j'ai rencontré dans ma longue carrière, leur nombre ne va pas à six.

Dorvigny était fils naturel de Louis XV, non reconnu, et d'une Archambeau. Il fut baptisé à Saint-Germain-l'Auxerrois le 22 avril 1743; n'étant pas né au Parc-aux-cerfs, il y mettait un certain honneur. Élevé à la cour sous le nom d'un comte polonais, il n'a jamais connu sa mère; il se souvenait bien qu'une dame de haut

parage venait le voir au collége. A seize ans, on lui fit quitter la cour sous le prétexte d'aller voir sa mère à un port de mer, je crois Dunkerque. On l'embarqua sur un petite chaloupe pour gagner un vaisseau peu éloigné du port; il demandait dans tout ce trajet à voir sa mère, ce qui ne se réalisa pas. On mit à la voile, et le lendemain, en se réveillant, il trouva à la place de ses beaux habits ceux de soldat qu'il jeta à la mer. Il fut pris, ainsi que le bâtiment qui le portait, par un corsaire; comme il avait de l'esprit et qu'il avait une très belle écriture, il fut racheté par un haut personnage. Enfin, à dix-huit ans, il était secrétaire du consul de France à Surate. Revenu en France en 1770, il vit l'abbé de Bourbon, son frère (celui-ci avait été reconnu par son père), qui le traita assez bien. Mais comme il avait l'âme élevée, il voulut vivre ignoré de la cour et se fit auteur et comédien chez Nicolet. Il fit beaucoup de pièces, et se faisait des rôles à sa taille. Je l'ai vu dans *Blaise le hargneux* et dans d'autres pièces. Il était comédien médiocre, froid; sa première pièce sur un grand théâtre fut *le Désespoir de Jocrisse*, pièce si originale et si bien jouée par

Baptiste Cadet, qui fit courir tout Paris et la province. Je l'ai connu en lui achetant sa pièce de *Les tu et les toi*, comédie en trois actes jouée au théâtre des Arts. Plus tard, l'Opéra, où le duc de Berry a été assassiné, avait été bâti par mademoiselle Montansier; elle voulut y conduire sa troupe du Palais-Royal; mais ces acteurs paraissaient faibles dans un si grand vaisseau. Enfin, elle vendit cette salle au gouvernement. Dorvigny demeurait alors rue du faubourg du Temple, vis-à-vis la caserne, un peu au-dessus du *bal Luquet*, fort couru à cette époque. Il avait une très belle volière et une bibliothèque que j'ai toujours estimée vingt mille francs. Doué d'une extrême facilité pour écrire ses pièces et ses romans, il a fait presque autant de pièces que Scribe. Tous les Jocrisses sont de lui; son cabinet de travail était aux *Vendanges de Bourgogne*, au fond du jardin, endroit assez humide : cela est bien changé depuis ce temps. Je demandais après le poète, on ne le connaissait que sous ce nom; il vendait ses pièces soixante ou soixante-douze francs. En vieillissant, il tomba dans la misère; je le voyais très souvent : j'apprends que quand je

l'avais quitté, il avait vendu ou une chemise, ou quatre volumes de sa bibliothèque. Je lui fis des reproches de n'avoir pas plus de confiance en moi en me demandant de l'argent. Il me répondait : « Tu ne me dois rien; ma chemise ou mes quatre volumes sont à moi. » Voyant son père Louis XV dans une loge au spectacle, il dit : « On voit partout son image, excepté dans ma poche ! » Trois ans avant sa mort, il logeait chez un marchand de chevaux, derrière le théâtre de la Porte-Saint-Martin; on pouvait lire par le jour qu'il y avait dans sa grande cheminée, aussi la neige y tombait comme dans une cour. Je priai le père la Soselière-Gautrin, qui dînait, deux fois par semaine, chez moi avec Pigault (Gautrin, était secrétaire du théâtre des Variétés), de demander pour lui une pension de vingt sous par jour; elle fut refusée. Une deuxième demande eut lieu : même refus.

Mon ami Brunet n'a-t-il pas quelques reproches à se faire? Il n'aurait payé que deux ans et deux mois cette modique pension. Il est mort dans une petite rue des Vertus, près l'ancien marché Saint-Martin; la bienfaisance publique l'a fait enterrer. Ribié, directeur de la Gaîté,

apprend sa mort, envoie de suite mon ami Gougibus aîné, le meilleur mime que j'aie vu, beau-père du digne Leménil, acteur du Palais-Royal, qui dit à Ribié que le malheureux Dorvigny a resté quatre jours dans son taudis après avoir rendu l'âme sans être enterré. « Je n'étais pas riche, dit-il, j'avais six enfants; malgré cela, je me reproche ma conduite envers ce digne et excellent homme. » Tous ces détails sont connus de la fille à Dabin, qui vend des livres au bout du Pont-des-Arts, vis-à-vis le Louvre.

Leménil, acteur du Palais-Royal, garçon de beaucoup de talent et d'une conduite envers sa famille, qu'on pourrait prendre pour modèle : son beau-père Gougibus vit chez lui, il ne manque de rien. Jamais, dans cette belle famille, on n'y dit un mot plus haut que l'autre. Ceux qui ont eu le bonheur de les voir chez eux ne me démentiront pas, j'en suis sûr.

Ducis. Presque toutes ses pièces sont restées au répertoire : *Hamlet, Roméo et Juliette*, *Œdipe chez Admète*, *le roi Léar*, qu'on n'a pas joué depuis la mort de Brizard; *Othello;* Talma faisait frémir dans ce rôle; *Abufar ou la famille arabe.* J'étais à la première représentation. M. Mara-

dan, qui venait de me vendre quarante-neuf mille pièces de théâtre, se trouvait avec moi. La pièce avait éprouvé quelques désagréments ; il me dit : « Achetez-la demain, car on enlèvera les taches qui ont déplu, et la seconde représentation aura un grand succès, » ce qui a été vrai. Je ne puis passer sous silence la bienveillance que m'a toujours montrée M. Maradan. En m'établissant en 1791, j'avais deux cents francs, après avoir donné cent cinquante francs pour six mois d'avance. Le Prieur me fit crédit de cinquante francs sur cent que je lui achetais de livres, et le bon Maradan me fit aussi crédit de cent francs. Bance père me vendit à crédit la *Vie de Marie-Antoinette* pour deux mille francs. Je fis en tremblant vingt billets à ordre, et je réussis. Nous imprimâmes dans ce temps, avec le Petit, un volume in-18, à nous deux, qui réussit. Dans ce temps-là, ce n'était pas comme aujourd'hui : on n'imprimait pas six, dix ou vingt volumes in-8°. On allait doucement, et on faisait honneur à ses petites affaires. Puis vint mon père nourricier, Pigault-Lebrun, le *Cuisinier royal* avec lequel j'ai gagné cent mille francs. J'ai imprimé sept millions

d'exemplaires de pièces de théâtre; je ne réussissais pas toujours. Pigault me disait souvent : « Tu perds l'argent que tu gagnes avec moi en imprimant tous ces mauvais ouvrages de pièces de théâtre. » Quant aux livres, je réussissais presque toujours, jusqu'aux *Œuvres d'Alex. Duval.*

A l'origine de mon petit établissement, j'avais la pratique du bon M. de Beauregard, aujourd'hui rédacteur en chef de la *Gazette de France;* c'est lui qui me l'a rappelé, en me disant : « Je ne vous ai jamais perdu de vue depuis ce temps. » J'éprouve aujourd'hui un grand plaisir à lui en témoigner ma reconnaissance.

Delrieu a fait *Démétrius* et *Artaxerce.* Cette dernière a obtenu un petit succès d'estime; des petites comédies, telles que la *Jeune veuve* et le *Jaloux malgré lui*, se jouent encore souvent, elles sont bien écrites. Ce brave homme avait la manie d'aller à tous les endroits où il y avait des affiches de spectacles, et de dire tout haut, quand on jouait une de ses pièces : Diable! on donne *Artaxerce* aujourd'hui aux Français, j'irai de bonne heure pour avoir de la place, car il y aura foule. Il est mort presque dans l'indigence.

Demoustier. Les *Lettres à Émilie* ont fait sa réputation. Quant à ses pièces, elles étaient musquées. Un petit opéra, intitulé *l'Amour filial ou la Jambe de bois*, eut un grand succès. Il était plus que poli ; en raison de cela, il n'était pas de la première délicatesse avec ses libraires ; en voici deux preuves : il avait vendu aux frères Dessenne, libraires au Palais-Royal, en 1788, les quatre premières parties de ses *Lettres à Emilie*, douze mille francs ; la révolution arriva, et ces libraires n'avaient tiré aucun parti de son ouvrage ; il écrivit une lettre à ces messieurs (1), dans laquelle il disait qu'il venait de corriger cet ouvrage, qu'il avait vendu ses œuvres à M. Renouard, et qu'ils pourraient prendre les corrections qu'il avait faites quand ils réimprimeraient, ce qui n'était qu'une dérision, car M. Renouard le père, sous le titre de première livraison, vendit cinquante mille exemplaires des Lettres, et fit de son théâtre, plus tard, la deuxième livraison qui ne se vendit pas. Je lui ai acheté *Alceste* ou *le Misanthrope corrigé*, qu'on avait joué au théâtre de la Gaîté, par l'acteur

(1) J'ai la copie de cette lettre dans mes papiers.

Ribié. Il me la vendit deux cents francs, moitié de suite, et l'autre moitié quand Saint-Phal du théâtre de la Nation et Baptiste aîné du théâtre de la République, aujourd'hui Théâtre-Français, seraient de retour de province et joueraient chacun à leur théâtre. Il me donna sa parole d'honneur, je le crus : elle ne fut jouée à aucun des deux théâtres. Il m'a écrit des sottises et m'en a dit chez moi. J'ai été obligé de lui payer les cent francs restant et je n'avais tiré aucun parti de sa pièce. Voilà le poli Demoustier.

Guiraud, né en 1788, à Limoux. Il a fait jouer à l'Odéon sa tragédie des *Machabées*, par mademoiselle Georges ; elle eut un grand succès à ce théâtre, ce qui est très difficile ; elle fit beaucoup d'argent. *Le Comte Julien* n'eut pas autant de succès ; pourtant les éditions de ces deux ouvrages sont épuisées. Il a en portefeuille d'autres pièces dont on dit beaucoup de bien. Quel malheur pour un homme de talent d'éprouver autant de difficultés pour être joué ! Les comédiens français sont trop riches de tous les chefs-d'œuvre qu'ils possèdent ; il serait bien utile, pour les jeunes littérateurs, qu'il y eût un deuxième Théâtre-Français. De

nos jours on en a vu plusieurs aller se faire jouer à Rouen, ou dans des grandes villes de province. Faites fermer quelques petits théâtres s'il le faut, et donnez-nous aussi un deuxième théâtre d'opéra comique. Je parle dans l'intérêt de l'art: un jeune auteur qui ne sait où il pourra se faire jouer renonce à une carrière qui ferait honneur à notre pays.

Helle (d'), né en Angleterre en 1740, mort à Paris en 1780, a fait trois opéras comiques avec le spirituel Grétry, *le Jugement de Midas*, *les Evènements imprévus*, *l'Amant jaloux*. Quel dommage, mourir si jeune, après trois succès! Il a fait encore une parade jouée par Volange au théâtre en planches, parallèle au Théâtre-Français d'aujourd'hui, qui fut jeté en bas quand la nouvelle salle a été bâtie : c'est *Gilles ravisseur*, qui eut beaucoup de succès. C'est un quiproquo : Gilles a volé une pendule, l'amant a enlevé sa maîtresse, le père trouve Gilles; ce dernier avoue son vol, le père parle de sa fille : « Quand tu l'as eue, qu'en as-tu fait? — Je l'ai portée dans ma chambre, répond Gilles. — Après? — Je l'ai jetée sur mon lit. — Qu'a-t-elle fait? — Elle a sonné. — Ah! l'honnête fille! s'écrie le père. »

Champfort, né en 1741, après avoir adopté avec énergie la révolution, fut persécuté. Il attenta en vain plusieurs fois à ses jours, et mourut de misère le 13 avril 1794. On n'a de lui que deux pièces, que j'ai vu jouer, *le Marchand de Smyrne*, où figurait Dugazon, et *la Jeune Indienne*, pièce en vers, dans laquelle on trouve des scènes spirituelles.

Chénier, Marie-Joseph, de l'Institut, né le 28 août 1764 à Constantinople, et mort à Paris le 10 janvier 1811. Il a fait beaucoup de pièces au commencement de la Révolution. *Charles IX* et *Fénélon*, les mieux traitées, obtinrent du succès. *Charles IX* est écrit avec une verve entraînante. On a débité sur cet auteur des choses affreuses; tous les jours il recevait des lettres anonymes, dans lesquelles on lui disait : *Caïn, tu as tué ton frère*, par allusion à la mort d'André. C'est affreux! Deux hommes qui vivaient dans son intimité, Pigault-Lebrun et Baptiste aîné, dont on ne peut suspecter la probité et la loyauté, m'ont souvent assuré que M.-J. Chénier était un honnête homme.

Dans son épître à Voltaire, il y a ces trois vers :

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
Et depuis trois mille ans Homère, respecté,
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.....

. . . .

CHAPITRE XII.

Anecdotes diverses. — M. Scribe. — Joli-Cœur, grenadier. —Un colonel. — Armand. — Raynouard.— Escompteurs. — Désessarts. — Molière. — Favart.

Je regrette bien sincèrement de n'avoir pas toujours été le libraire de Scribe ; c'est un auteur d'un grand talent, par conséquent d'une grande imagination. Il faut un siècle pour produire un pareil homme. Je suis sûr qu'il est capable de faire sur une noix ou une noisette une pièce de théâtre. Il est de mœurs douces et plus qu'agréables. Je passerai peut-être pour un flagorneur en écrivant ceci, mais je m'en réfère aux personnes qui ont le bonheur de vivre avec lui dans l'intimité et à celles qui connaissent la

franchise de mon caractère. Sans les évènements qui ont impérieusement commandé à mes actions dans le cours de ma carrière, je suis sûr qu'il ne m'aurait jamais quitté et qu'il eût été pour moi un second Pigault-Lebrun.

Une mère et un père adoraient leur fils qui allait très souvent au spectacle, ce qui rendait inquiet le père, qui ne pouvait dormir si son fils n'était pas rentré. La mère lui dit : « Tu sais combien ton père t'aime, et tu ne crains pas de le mettre en colère en rentrant si tard du spectacle! vas-y le matin! » Aujourd'hui j'ai profité de cet avis, et j'ai été, avant de déjeuner, dans douze spectacles : j'ai porté le prospectus de mes *Souvenirs* aux douze concierges.

Un grenadier du régiment de la Couronne, nommé *Joli-Cœur*, vint en semestre chez sa mère, dans un petit bourg de Picardie. Il n'était pas très sage dans ses garnisons. Sa mère lui dit : « Mon fieu, le vieux curé qui est ici est celui qui t'a baptisé; si tu voulais me faire un grand plaisir, t'irais à confesse à lui. » Il lui répondit : « Ma mère, je veux bien, moi! qué qu' ça me f...? Avertis le curé qu'il me donne son heure demain, et je vat'à confesse! » La mère Si-

monne enchantée courut chez le curé, et lui dit : « Mon fieu consent à venir à confesse à vous demain ; quelle sera votre heure? — Dix heures. Joli-Cœur part et rencontre un semestrier comme lui à qui il dit le sujet de sa démarche en ajoutant : « Nous boirons bien bouteille avant? » Ils en boivent deux, puis trois. Il se rend ensuite au confessionnal, où le curé l'attendait. Il met son chapeau à terre, s'agenouille et conte toutes ses fredaines. Le curé lui dit : « Mon fils, je ne peux vous donner l'absolution. — S. n. de D. ! pourquoi ça? dit le grenadier. — Mon fils, on ne jure pas au tribunal de la pénitence. » Il presse le curé de lui dire pourquoi il ne veut pas lui donner l'absolution. Le curé lui répond : « C'est que je n'ai pas les cas réservés. » Le grenadier se lève, ramasse son chapeau et dit au curé : « S. n. de D. ! quand on n'a pas les outils nécessaires, on ne se f... pas en boutique !»

Le colonel d'un régiment, grand amateur de chasse, avait engagé un assez bel homme du village de sa seigneurie, nommé *l'Intrépide*. Il est surpris par son colonel, braconnant, dans une position plus qu'équivoque ; son colonel le

surprend dans cette position et lui dit en le menaçant de son fusil : « Tu vas en manger.....! » Il exécute l'ordre de son colonel qui lui dit : « C'est assez ! » Pendant que ce colloque avait lieu, le grenadier se r'habille, prend son fusil et dit à son colonel : « A votre tour maintenant! je sais bien que je serai pendu. » Le colonel se met en devoir d'obéir. *L'Intrépide* lui dit : « Cela me suffit ! Donnez-moi votre parole qu'il ne sera jamais question de ce qui vient de se passer. — Je te la donne. » A une prise d'armes, le colonel avance vers *l'Intrépide* et lui donne une poignée de main en échangeant quelques politesses. Ses camarades furent surpris de cette familiarité; il les laissa dans l'embarras quelques instants, et les tira de peine en leur disant : « Imbéciles, quand on a déjeuné ensemble!... »

L'acteur Armand du Théâtre-Français, simple clerc de notaire avant son entrée au théâtre, donnait un jour, à l'aide de ses camarades, une petite représentation chez son patron, dont on célebrait la fête en famille.

Le jeune Armand se chargea de haranguer la compagnie et prononça, en habit de Cris-

pin, ce compliment dont il était l'auteur :

« Messieurs, mon dessein n'est pas, dans ce jour, de vous jeter de la poudre aux yeux ni de vous faire croire que des vessies sont des lanternes. Je sais qu'un marchand d'ognons doit se connaître en ciboules, et que vous êtes des éveillés de Poissy à qui l'on ne ferait pas passer des chats pour des lièvres, parce que vous en avez vu bien d'autres, et qu'on ne saurait vous en donner à garder. Je n'ignore pas qu'un discours bien garni de fleurs de rhétorique viendrait ici juste comme de cire, ou, si vous voulez, comme mars en carême, et que ce ne serait pas tirer ma poudre aux moineaux ni semer des perles devant des pourceaux. Mais vous savez qu'il n'y en a pas de plus embarrassé que celui qui tient la queue de la poêle. A petit mercier petit panier, et à bon entendeur demi-mot. Si nous ne remplissons pas nos rôles comme de grands acteurs, c'est qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe, et que qui est apprenti n'est pas maître. Loin de nous en faire accroire, nous avouons de bonne foi que si nous comptions moins sur votre indulgence, nous ne saurions sur quel pied danser. Ainsi,

messieurs, sans tourner plus longtemps autour du pot, je vous prierai de ne pas nous recevoir comme des chiens dans un jeu de quilles, en vous assurant que notre reconnaissance ne sera pas entre le zist et le zest, ni moitié figue et moitié raisin, etc. »

Le notaire lui passait beaucoup de choses en faveur des plaisirs qu'il savait lui procurer. Tout aurait été fort bien pour lui, s'il ne se fût avisé de faire des vers qui ne lui firent pas autant d'honneur qne son compliment en prose· Voici à quelle occasion : la fille de la maison, appelée mademoiselle Toinette, était aimée de son père et de sa mère, et par conséquent fort gâtée : elle avait environ dix-sept ans. La saint Antoine arriva (c'était le jour de sa fête). Comme elle était assez jolie, tous les jeunes gens du quartier, et surtout les clercs de la maison, firent des vers et des chansons en son honneur.

Armand seul ne fit rien. Son compliment en proverbes lui avait acquis la réputation de bel esprit. La demoiselle lui fit quelques reproches de son silence. Armand jura qu'il n'avait fait de vers de sa vie; mais il ajouta que, si elle le voulait absolument et qu'elle lui promît de

prendre en bonne part ce qu'il lui présenterait, il tâcherait de composer pour le lendemain un madrigal qui fût digne d'elle. Mademoiselle Toinette promit tout et courut répandre dans le voisinage qu'Armand devait faire des vers pour elle qui seraient sans doute les plus jolis du monde.

Armand, se livrant un peu trop à son caractère de plaisanterie et voulant éviter les fadeurs dont toutes les autres pièces étaient remplies, lui présenta en effet le lendemain, comme il l'avait promis, et devant une grande assemblée, les vers suivants qu'il lut tout haut :

D'un cochon saint Antoine avait la compagnie ;
Le ciel avec justice en fit votre patron ;
De ce saint fainéant vous imitez la vie,
Et vous êtes salope autant que son cochon.

Le notaire avait trop d'esprit pour témoigner que les vers lui avaient déplu ; mais dès le soir même il chercha querelle à l'auteur et prit son libertinage pour prétexte. Il le menaça d'en porter ses plaintes à sa mère et à l'abbé Nadal, son protecteur. Armand, craignant qu'on en vînt avec lui à de dures extrémités, prit le parti de déguer-

pir de la maison et fut se consoler de sa disgrâce à la foire avec ses bons amis. Le notaire lui ayant fait fermer la porte au nez le soir lorsqu'il se présenta pour rentrer, et n'osant se présenter ni chez sa mère ni chez l'abbé Nadal, il s'achemina vers le port dont il n'était pas éloigné. Il aperçut au clair de la lune un bateau chargé de foin ; il se fourra dedans, et s'y endormit aussi profondément qu'il eût pu le faire dans le meilleur lit du monde. Il se réveilla fort tard, et fut bien surpris, en sortant la tête de dessous les bottes de foin où il était enseveli, de se trouver dans un bâteau qui faisait route et de voir la campagne à droite et à gauche. Deux hommes qui conduisaient le bateau ne furent pas moins étonnés de son apparition. Ils lui demandèrent ce qu'il faisait là. Armand tâcha de rappeler ses idées encore fort embrouillées tant par le vin qu'il avait bu la veille que par la vapeur du foin qu'il avait respirée pendant la nuit et une bonne partie de la journée. Enfin, il conta aux mariniers par quel évènement il se trouvait dans le bateau et demanda s'il était loin de Paris. On lui répondit qu'il en était à sept lieues. Il échappe sou-

vent aux Parisiens des naïvetés singulières, quand ils sortent pour la première fois de leur bonne ville. C'est ce qui arriva au jeune Armand, qui, n'ayant jamais perdu de vue le clocher de sa paroisse, se crut à peu près au bout du monde. Il se chagrina beaucoup, pria instamment qu'on le remît à terre et demanda ingénument à ses conducteurs s'il aurait assez d'environ cinquante francs qu'il avait sur lui pour retourner à Paris. Les mariniers, profitant de l'ignorance de ce jeune homme et lui voyant plus d'argent qu'il ne paraissait convenable d'en avoir à son âge, lui dirent qu'il était sans doute un petit fripon qui avait dérobé cet argent à sa famille, et qu'ils étaient obligés en conscience de le mettre entre les mains de la justice. Armand fut très épouvanté de cette menace; le mot de *justice* le troubla au point qu'il se jeta à genoux, pleura, pria et supplia qu'on eût la bonté de le mettre à terre, offrant de partager avec l'équipage l'argent qu'il avait. Les mariniers, après avoir fait bien des façons, acceptèrent la proposition en faisant beaucoup valoir leur complaisance. Ils le mirent à terre, lui montrèrent le chemin de Paris et conti-

nuèrent leur route du côté d'Auxerre. Armand suivait tout pensif le chemin qu'on lui avait enseigné, lorsque sa bonne fortune lui fit rencontrer une auberge dont la cuisine était remplie de pèlerins qui allaient à Sainte-Reine. Le chef de la troupe lui proposa, s'il voulait vivre gracieusement et se bien divertir sans qu'il lui en coutât rien, de prendre partie dans sa compagnie. On lui fit un tableau charmant de l'état qu'il allait embrasser. L'embarras où il était de se présenter à Paris devant ses supérieurs, les caresses que lui attira sa mine espiègle et le vin qu'on lui versait à longs traits le déterminèrent enfin, une vie oisive et vagabonde ayant d'ailleurs beaucoup d'attraits pour lui. On l'équipa en peu de temps suivant le costume de sa nouvelle profession, et il reprit avec les pèlerins le chemin qu'il venait de quitter. Le chef de la bande se mêlait de guérir les paysans malades des villages où il passait, en leur faisant boire de l'eau claire sur laquelle il prononçait une oraison mystérieuse à sainte Reine. Pour le nouveau prosélyte, qui avait été enfant de chœur, son emploi consistait à chanter des psaumes et des hymnes quand le remède opérait. Plus le

malade criait et souffrait de tranchées et de coliques, plus il s'égosillait, jusqu'à ce que le patient se trouvât soulagé.

Après un grand nombre d'aventures, Armand commença la comédie en Languedoc, et revint à Paris, où il débuta au Théâtre-Français, le 2 mars 1723. Un bossu, homme narquois et railleur, lui causa souvent un chagrin mêlé d'impatience. Armand, par bonheur, était à peu près du même caractère et trouva moyen de se venger. Ce bossu l'attaquait souvent dans les foyers et ne lui ménageait pas les épigrammes. Quand la toile était levée, il se plaçait habituellement dans une loge très voisine du théâtre et déconcertait l'acteur par des réflexions caustiques qu'il lui glissait à voix basse. Armand jugea qu'il fallait absolument faire quitter la place à un voisin aussi dangereux. La loge en question était de huit places; Armand la loue un jour sans en prévenir son ennemi. Il distribue séparément sept billets aux sept bossus les plus remarquables qu'il put rencontrer, et prévient l'ouvreuse de laisser entrer pour la huitième le bossu qui venait d'habitude. L'heure du spectacle est sonnée : tous les bossus arri-

vent les uns après les autres, et le public de rire d'une aussi plaisante réunion; mais ce fut surtout à l'entrée du bossu habitué que les éclats redoublèrent. On n'avait rien vu d'aussi comique que la scène jouée naturellement par ces huit bossus, qui s'examinaient réciproquement et paraissaient surpris et chagrins de se trouver ensemble. Le bossu caustique n'osa plus reparaître dans cette loge, ni dans aucune autre trop exposée aux regards du parterre, car lorsqu'il essaya d'y revenir, il eut toujours le désagrément d'exciter la gaîté du public dont il était reconnu sur-le-champ.

Raynouard, homme de lettres, né en 1761, à Brignolles (Var), mort à Paris en 1836. On ne peut citer de lui que sa tragédie des *Templiers*, qui eut du succès. Il vécut en ménage jusqu'à sa mort avec M. et madame Paquet, de Passy. A la révolution, je devais une très forte somme au père Paquet; tous les quinze jours je lui remettais une somme de cent francs à compte; il craignait qu'une trop grande rigueur ne me fît déposer mon bilan... M. Grangé, à qui je devais aussi, recevait la même somme.

Vers la fin de 1833, Paquet vint à 2 heu-

res chercher sa rente; j'étais sorti; il revint le lendemain matin, et je le soldai : « C'est donc la gène qui vous a fait sortir hier? demanda-t-il. — Au contraire, répondis-je, je commence à voir clair. » J'ignorais la somme que je devais à son fils dont j'étais aussi le débiteur; le père avait été payé. Le fils, pour la garantie de ce que je lui devais, me fit brocher trois voitures de livres dont cependant il ne prit pas livraison, aimant mieux s'en rapporter à ma bonne foi. Je parvins néanmoins à m'acquitter en 1834. J'avais donné ma parole d'honneur que je ne déposerais pas mon bilan; j'aurais dû le penser et non le dire, car je n'aurais pas payé soixante ou quatre-vingt mille francs de frais et d'intérêts, parce qu'ils auraient eu peur de moi. Avis à ceux qui se trouveraient dans la même position.

Un certain Grangé, qui avait acheté pour quinze mille francs trente mille francs de mes billets, venait à la maison quatre fois par semaine. Après parfait paiement, il essaya de me faire prendre douze exemplaires d'un livre à quatre cents francs : c'étaient les *Oiseaux d'Afrique* de Levaillant. Le bon Charles Gosselin,

choisi pour arbitre, ne put arranger l'affaire. « Si M. Barba, lui dit-il, avait manqué, vous auriez reçu quinze pour cent, et il vous a payé intégralement. » En 1836, je m'arrangeai à l'amiable pour cette douzaine de livres.

Puisque je tiens les usuriers, je ne dois pas oublier un certain Desmure, rue du Puits, au Marais, n° 1. M. Garnery, qui savait combien cet homme me harcelait, prit deux mille cinq cents francs en billets de banque, et nous allâmes le trouver. Ma créance se montait à deux mille six cent vingt-six francs ; il y avait dix-huit cents francs de frais et d'intérêts. M. Garnery lui ayant représenté qu'en faisant régler le tout, on diminuerait bien ces cent vingt-six francs, il ne voulut pas en démordre ; M. Garnery lui dit alors : « Barba a raison, vous êtes un méchant homme ! » Il tremble encore quand il me rencontre.

Il m'a fait arrêter trois fois en cinq jours.

Desessarts était généralement aimé de ses camarades, quoiqu'il supportât quelquefois impatiemment leurs plaisanteries sur sa monstrueuse corpulence. Dugazon surtout semblait s'être fait une joyeuse tâche de le mystifier.

Lorsque la ménagerie du roi perdit l'unique éléphant qu'elle possédait, Dugazon alla prier Desessarts de venir avec lui chez le ministre pour y jouer un proverbe dans lequel il avait besoin d'un compère intelligent. Desessarts y consent et s'informe du costume qu'il doit prendre. « Mets-toi en grand deuil, lui dit Dugazon, tu es censé représenter un héritier. » Voilà Desessarts en habit noir complet, avec des crêpes, des pleureuses, etc. On arrive chez le ministre : « Monseigneur, dit Dugazon, la Comédie-Française a été on ne peut plus sensible à la mort du bel éléphant qui faisait l'ornement du Jardin-du-Roi, et si quelque chose pouvait la consoler, c'est de fournir à Sa Majesté l'occasion de reconnaître les longs services de notre camarade Desessarts ; en un mot, je viens, au nom de la Comédie-Française, vous demander pour lui la survivance de l'éléphant. »

Qu'on se figure les éclats de rire des auditeurs et l'embarras du pauvre Desessarts. Il sort furieux et le lendemain appelle Dugazon en duel. Arrivés au bois de Boulogne, les deux adversaires mettent l'épée à la main. « Mon ami, lui dit Dugazon, j'éprouve vraiment un scrupule de me

mesurer avec toi. Tu me présentes une surface énorme : j'ai trop d'avantage; laisse-moi égaliser la partie. A ces mots, il tire de sa poche un morceau de blanc d'Espagne, trace un rond sur le ventre de Desessarts. « Écoute, ajoute-t-il, tout ce qui sera hors du rond ne comptera pas! » Le moyen de se battre! Ce duel bouffon fut terminé par un déjeuner.

On sait que Molière avait succédé à son père dans la charge de valet de chambre de Louis XIV. Un jour qu'il se présenta pour faire le lit du roi, un de ses confrères se retira brusquement en disant qu'il n'avait pas de service à partager avec un comédien. Belloq, autre valet de chambre, homme d'esprit et qui faisait de jolis vers, s'approcha sur-le-champ et lui dit : « M. de Molière, voulez-vous bien que j'aie l'honneur de faire le lit du roi avec vous ? » Cette aventure couvrit de ridicule le premier camarade de Molière.

Favart (Charles-Simon), auteur comique, né à Paris en 1710, mort en 1792, était fils d'un pâtissier en renom, chansonnier amateur. On a de lui plus de soixante pièces, remplies pour la plupart d'esprit, de gaîté et de délicatesse; les plus

connues sont : *la Chercheuse d'esprit*, *Annette et Lubin*, *Ninette à la cour*, *Bastien et Bastienne*, *la Fée Urgèle*, *la Belle Arsène*, opéras-comiques; *Soliman II, ou les trois sultanes*, comédie qui est restée au répertoire du Théâtre-Français; *l'Anglais à Bordeaux*, etc.; *les Rêveries renouvelées des Grecs*, excellente parodie écrite en vaudeville. Toutes les paroles de cette parodie, écrite en trois actes, ne sont qu'une suite de bouffonneries qui excitent le rire depuis le commencement jusqu'à la fin de la pièce. Favart alla diriger une troupe ambulante qui suivait en Flandre le maréchal de Saxe, et fit pour l'armée de nombreux impromptus qui, en excitant l'ardeur guerrière de nos soldats, purent contribuer aux triomphes de nos troupes. Favart était fort lié avec le spirituel abbé de Voisenon et avait épousé une charmante actrice, mademoiselle Duronceray. Tous deux eurent quelque part à plusieurs de ses opéras.

CHAPITRE XIII.

Anciens acteurs. — Turlupin. — Garguille. — Gros-Guillaume. — Dancourt. — Baron. — Molé. — Anciennes actrices. — Mademoiselle Beaupré. — Madame Baron. — Mademoiselle Brillant. — Mademoiselle Champmeslé. — Mademoiselle Clairon. — Madame Dancourt. — Mademoiselle Duménil.

Les trois plus célèbres acteurs de l'ancienne comédie furent : Turlupin, Gaultier-Garguille et Gros-Guillaume.

Jamais comédien ne conduisit mieux une farce que Turlupin.

Gaultier-Garguille avait adopté pour ses rôles ceux du *Pantalon* de la comédie italienne.

Il était Normand; il n'en imitait pas moins

bien l'accent, le geste et les manières d'un Gascon. Il était extrêmement souple, et toutes les parties de son corps lui obéissaient si parfaitement qu'on l'eût pris pour une marionnette. Quant à sa conformation, elle paraissait fort convenable à son emploi. Très maigre de corps et ayant les jambes droites et menues, il n'en avait pas moins un très gros visage qu'il couvrait ordinairement d'un masque garni de barbe pointue. Son habillement était fort simple : il consistait en une camisole qui descendait jusqu'à la moitié des cuisses ; une culotte étroite qui venait se joindre aux bas sur les genoux, une ceinture à laquelle pendait une gibecière, etc. Dans ce grotesque équipage, il représentait toujours un vieillard, et l'on ne pouvait le voir sans éclater de rire. Tout était comique dans ses discours, dans sa démarche et dans son action ; d'ailleurs, il était bien secondé par Turlupin et Gros-Guillaume. Sa posture en chantant, ses gestes, ses tours, ses accents, tout était si burlesque qu'on allait souvent pour lui seul à l'hôtel de Bourgogne, et que la chanson de Gaultier-Garguille passa en proverbe.

Gros-Guillaume avait choisi le caractère d'un homme sentencieux.

Tous trois louèrent un petit jeu de paume à la porte Saint-Jacques, y placèrent un théâtre portatif qui leur appartenait et firent leurs décorations avec des toiles de bateau grossièrement barbouillées. Ils jouaient depuis une heure jusqu'à deux, en faveur des écoliers, et recommençaient le soir ; le prix du spectacle était de deux sous et demi par tête. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne s'étant plaints au cardinal de Richelieu que trois bateleurs entreprenaient sur leurs droits, il voulut juger lui-même de leur mérite. Ils furent mandés au palais Cardinal et reçurent l'ordre de jouer dans une alcôve. Excités sans doute par la présence d'un prince de l'Église dont leur sort dépendait, ils se surpassèrent tous les trois, surtout dans la scène de Gros-Guillaume en femme fondant en pleurs pour apaiser la colère de Turlupin, son mari, qui, le sabre à la main, menaçait à chaque instant de lui couper la tête sans vouloir l'écouter, scène d'une heure entière dans laquelle cette femme prétendue, tantôt debout, tantôt à genoux, lui disait mille

choses touchantes et tentait tous les moyens de l'attendrir ; mais, bien loin de se laisser toucher, Turlupin, redoublant de colère : « Vous êtes une masque, lui disait-il ; je n'ai point de compte à vous rendre ! Il faut que je vous tue. — Eh ! mon cher mari, reprenait-elle, laissez-moi la vie, je vous en conjure par cette soupe aux choux que je vous fis manger hier et que vous trouvâtes si bonne ! » A ces mots, le mari se rendait; le sabre lui tombait des mains : « Ah ! la carogne ! s'écraiait-il, elle m'a pris par mon faible ! La graisse m'en fige encore sur le cœur ! »

Dancourt s'exprimait avec beaucoup de facilité et d'élégance. Un suffrage illustre, celui de Louis XIV, ne laisse pas de doute sur ses talents oratoires.

Un jour que ce monarque sortait de la messe, l'acteur l'aborda pour lui parler de quelques affaires qui regardaient la Comédie. Animé par la chaleur qu'il mettait dans son discours et obligé de marcher à reculons, il se trouvait sur le bord d'un escalier qu'il ne pouvait voir, et allait faire une chute plus dangereuse que celle du théâtre. Louis XIV le retint par le bras en

lui disant : « Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber ! » Se retournant ensuite vers les seigneurs qui l'environnaient, il ajouta : « Il faut convenir que cet homme parle bien ! »

Il n'eut pas le même succès dans une autre occasion où sa société était intéressée. Ses camarades l'avaient chargé de porter aux administrateurs de l'Hôtel-Dieu la part qu'ils étaient obligés de donner aux pauvres dans leur recette. Il s'acquitta de sa commission et accompagna son argent d'un de ses plus beaux discours. Il s'efforçait de prouver que les comédiens, par les secours qu'ils procuraient aux hôpitaux, méritaient d'être à l'abri de l'excommunication. Le président de Harlay lui répondit : « Dancourt, nous avons des oreilles pour vous entendre, des mains pour recevoir vos aumônes, mais nous n'avons pas de langue pour vous répondre. »

Dancourt demandait quelquefois sur ses pièces le sentiment de sa fille Mimi, célèbre par sa beauté, ses grâces et son esprit. Quoique jeune, elle joignait à un goût sûr des connaissances que l'expérience seule peut donner. Quand Dancourt ne réussissait pas, entraîné par les

amis de sa femme qui craignait la mauvaise humeur de son mari, il allait avec eux chez Chéret, fameux marchand de vin, à l'enseigne de la Cornemuse, noyer son chagrin dans les bouteilles, et l'on prétendait que Chéret le voyait souvent. Un jour que l'on répétait une de ses pièces dont il espérait beaucoup : « Mimi, dit-il à sa fille, que penses-tu de ceci ? — Ah ! mon papa, répondit-elle, vous irez souper à la Cornemuse ! »

La considération qui lui était accordée dans le monde le consolait sans doute des échecs que ses ouvrages essuyaient quelquefois. Désiré par la meilleure société de Paris, il se rencontra un jour avec le père Delarue, son ancien professeur. La conversation roulait sur un sujet qui lui était familier ; il s'en empara, discourut avec sa facilité ordinaire et fut applaudi par une nombreuse compagnie. Le jésuite ne fut pas un de ceux qui le goûtèrent le moins ; mais, ne le connaissant que sous le nom de Carton et l'entendant appeler Dancourt, il n'avait garde de le reconnaître. Dancourt, content de son suffrage, lui rappela le souvenir des années où il avait profité de ses leçons ; alors le jésuite, qui ne

pouvait oublier son refus d'entrer dans la société de Jésus, entreprit de le prêcher sur le choix d'une profession aussi mondaine. Dancourt l'écouta quelque temps sans l'interrompre ; mais, enfin, perdant patience : « Eh ! morbleu ! mon révérend père, s'écria-t-il, que trouvez-vous tant à redire à ma profession ? c'est presque la vôtre : toute la différence, c'est que vous êtes comédien du pape et que je suis comédien du roi. »

Baron. L'orgueil poussé jusqu'au dernier degré faisait le fond de son caractère et produisait en lui les plus comiques effets. Il disait souvent, dans son enthousiasme de vanité : « Tous les cent ans, on peut voir un César, mais il en faut deux mille pour produire un Baron, et depuis Roscius je ne connais que moi. »

Un jour, son cocher et son laquais furent battus par ceux d'un très grand seigneur avec qui il vivait familièrement. « Monsieur le marquis, lui dit-il, vos gens ont maltraité les miens ; je vous en demande justice ; » et comme il revint plusieurs fois à la charge, ce seigneur, impatienté et choqué, lui répondit à la fin : « Hé ! mon pauvre Baron, que veux-tu que je te dise?

de quoi, diable, t'avises-tu aussi d'avoir des gens! »

Béjard était brave et avait beaucoup de présence d'esprit. Un jour, il eut la hardiesse de se présenter au milieu d'un tumulte épouvantable soulevé par des mousquetaires, vêtu en vieillard pour la pièce qu'on allait jouer, et de dire aux mutins : « Eh! messieurs, épargnez du moins un pauvre vieillard qui n'a plus que quelques jours à vivre! »

Ces expressions, dans la bouche d'un jeune acteur aimé du public, excitèrent un rire général et calmèrent la fureur des séditieux.

L'acteur Molé était d'une grande fatuité; ce défaut lui valut quelques bonnes leçons dont il ne profita guère. Nous n'en citerons qu'une.

Un jeune auteur lui remet un rouleau de papier lié avec un ruban; il le prie de lire sa pièce, de lui en dire franchement son avis et passe vingt fois chez lui sans en obtenir de réponse. Fatigué de ses visites importunes, Molé veut enfin s'en délivrer. « Ah! vous voilà, monsieur! je suis bien aise de vous voir; j'ai lu votre pièce. — Eh bien! comment la trouvez-vous? — Vous avez exigé que je vous donnasse

franchement mon avis, et, en ce cas, je dois vous dire que votre pièce annonce du talent et qu'elle ne nous convient pas. — Eh! pourquoi? — Le sujet en est trop léger, l'exposition obscure, le dénoûment trop brusque et le style diffus, etc. — Je vous remercie de vos observations, monsieur Molé, mais vous me permettrez de ne pas en profiter. » En disant ces mots, le jeune homme dénoue le ruban qui attachait le prétendu manuscrit, et fait voir à l'acteur stupéfait qu'il ne lui avait remis qu'un cahier de papier blanc.

Sarrazin était fort zélé pour la recette. Un jour que les premières actrices, sous différents prétextes, refusaient de jouer leurs rôles, Sarrazin leur dit avec colère : « Eh bien! mesdames, il faudra donc fermer boutique et mourir de faim? — Eh quoi! monsieur, serez-vous plus à plaindre que nous? quand vous manquez une recette, ne la manquons-nous pas aussi? — Oui, mesdames, répliqua Sarrazin; mais je n'ai pas d'autres ressources, moi! »

Piron, mécontent du jeu de Sarrazin et sachant qu'il avait été abbé dans sa jeunesse, cria du milieu de l'amphithéâtre : « Cet homme, qui n'a pas mérité d'être sacré à vingt-quatre

ans, n'est pas digne d'être excommunié à soixante ! »

L'acteur Legrand avait des réparties très spirituelles qui firent souvent passer sur sa médiocrité.

Un jour, après avoir joué un rôle tragique dans lequel il avait été sifflé, il harangua le public et termina ainsi son discours : « D'ailleurs, messieurs, il vous est plus aisé de vous faire à ma figure qu'à moi d'en changer ! »

Une autre fois, on donnait *Phèdre;* le parterre reçut fort mal tous les acteurs qui jouaient dans les deux premiers actes. Legrand était dans le foyer; il entendit le tumulte sans en être épouvanté. S'armant au contraire de toute sa hardiesse, il s'avança sur le bord du théâtre, et parla ainsi aux mécontents : « Messieurs, j'ai entendu vos plaintes, je suis fâché que mes camarades les excitent ; mais que direz-vous, quand vous saurez que moi, moi qui ai l'honneur de vous paler, je joue le rôle de Thésée? »

Le public, charmé de cette saillie, s'apaisa sur-le-champ.

Bouret. La Harpe ne fait pas un pompeux éloge de ce comédien.

Mademoiselle Luzy, du même théâtre, rendait, à ce qu'il paraît, plus de justice à Bouret; il ne fut cependant pas satisfait de la manière dont elle lui accordait son suffrage.

On prétend qu'en parlant de lui en sa présence et assez haut pour qu'il pût l'entendre, elle convint qu'il jouait fort bien les rôles de bête. « Oui, mademoiselle, repartit Bouret, et votre suffrage est bien flatteur pour moi; vous devez vous y connaître : M. votre père en faisait. » Ce mot est piquant. On ajoute qu'il ne portait pas à faux.

Anciennes actrices.

Mademoiselle Beaupré. C'était, suivant le témoignage de Segrais, une excellente comédienne, qui joua jusque dans les commencements de la grande réputation de Corneille.

Sa manière de penser relativement à ce grand homme était fort singulière; elle trouvait qu'il avait gâté le métier. « M. Corneille, disait-elle fort sérieusement, nous a fait grand tort. Avant lui, nous avions des pièces pour trois écus; on nous les faisait en une nuit; le public y était

accoutumé, et nous gagnions beaucoup. Il est vrai que ces vieilles pièces étaient misérables; mais les comédiens étaient excellents, et ils les faisaient valoir. Actuellement les pièces de M. de Corneille nous coûtent bien de l'argent, et nous gagnons peu de chose. »

Madame Baron. La beauté de cette actrice surpassait encore ses talents. L'anecdote suivante en est la preuve : lorsque madame Baron venait faire sa cour à la reine régente, Anne d'Autriche, qui voulait bien l'admettre à sa toilette, cette princesse n'avait qu'à dire aux dames qui se trouvaient présentes : « *Mesdames, voici la Baron!* » pour leur faire prendre aussitôt la fuite : ce qui prouve qu'elles craignaient une comparaison pour leurs attraits.

Mademoiselle Brillant signala son séjour à l'Opéra-Comique par une espièglerie un peu forte, dont nous croyons pouvoir nous permettre le récit.

Les principaux vaudevilles de *la Chercheuse d'esprit*, opéra-comique de Favart, joué en 1741, furent parodiés par un jeune homme, qui jugea que, pour donner plus de vogue à ses couplets, il devait les rendre très méchants. Il prit pour

objet de ses sarcasmes toutes les actrices qui jouaient dans la pièce qu'il parodiait, et les déchira cruellement. Elles résolurent de se venger : mademoiselle Brillant se mit à la tête du complot, et, dès le lendemain, toutes ses mesures étant prises, elle alla se placer à côté du jeune homme, qui se pavanait à l'amphithéâtre. Elle le combla de politesses et parla de ses couplets avec les plus grands éloges. « Vous ne m'avez pas ménagée, lui dit-elle, mais je suis bonne princesse, et je ne saurais me fâcher quand les choses sont dites avec autant de finesse et d'esprit. Il y a quelque-unes de mes compagnes qui font les bégueules ; je veux les désoler en leur chantant moi-même vos couplets publiquement. Il m'en manque quelques-uns ; faites-moi l'amitié de venir les écrire dans ma loge. » Le jeune homme donna dans le piége et la suivit après le spectacle. Dès qu'il fut entré, toutes les actrices, qui l'attendaient armées de longues poignées de verges, fondirent sur lui et l'étrillèrent impitoyablement. L'officier de police, qui accourut aux cris du patient, eut beaucoup de peine à faire cesser l'exécution et plus encore à s'empêcher de rire. Quant à

l'auteur fustigé, dès qu'il se vit libre, sans se donner le temps de réparer le désordre dans lequel ces dames l'avaient mis, il prit la fuite et fut si honteux de son aventure que, trois jours après, il s'embarqua pour les îles.

Madame Champmeslé. *Judith*, tragédie de Boyer, jouée pour la première fois le 4 mars 1695, avait été fort applaudie avant la clôture. A la rentrée, ce ne fut pas la même chose ; les sifflets accueillirent cette belle Juive, quoique représentée par madame Champmeslé. Étonnée d'entendre cette musique à laquelle ses oreilles n'étaient pas accoutumées, l'actrice s'avança sur les bords du théâtre et dit : « Messieurs, nous sommes assez surpris que vous receviez aujourd'hui si mal une pièce que vous avez applaudie pendant le carême. » Dans l'instant, une voix aiguë partit du fond du parterre et lui répondit : « Les sifflets étaient à Versailles aux sermons de l'abbé Boileau ! »

Mademoiselle Clairon. Engagée à donner quelques représentations sur le théâtre de l'une des principales villes du midi de la France, elle y jouait un jour *Ariane*, et l'on sait qu'elle fut constamment admirable dans ce rôle. Au

moment où Ariane cherche avec sa confidente quelle peut être sa rivale, et où elle prononce ce vers :

> Est-ce Mégyste, Églé, qui le rend infidèle ?

l'actrice vit un jeune homme qui, les yeux en larmes, se penchait vers elle et lui criait d'une voix étouffée : « *C'est Phèdre ! c'est Phèdre !* »

Voilà bien le cri de la nature qui applaudit à la perfection de l'art.

Un des premiers gentilshommes de la chambre lui faisait des reproches de ce que l'on avait cessé au quatrième acte une tragédie nouvelle, généralement huée jusque-là : « Ma foi, monseigneur, répondit-elle, je voudrais bien vous voir sifflé pendant quatre actes, pour savoir quelle mine vous feriez au cinquième. »

Madame Dancourt. Lorsque ses deux filles parurent au théâtre, leur beauté n'effaça pas celle de madame Dancourt ; il parut qu'elles eurent toutes les trois un grand nombre d'adorateurs, et, sans prononcer qu'il y en eût sans doute quelques-uns de favorisés, du moins peut-on le soupçonner par l'anecdote suivante ;

Il y avait à la foire Saint-Laurent un grand

homme de bonne mine, appelé Lerat, toujours habillé de noir, coiffé d'une perruque de la même couleur et d'un volume si considérable qu'elle le couvrait jusqu'à la ceinture par devant et par derrière. Il avait un bel organe et annonçait fort bien et avec beaucoup de gravité les détails des tableaux changeants qu'il montrait au public. Il rassemblait toujours beaucoup de spectateurs et terminait constamment son annonce, en disant : « Oui, messieurs, vous serez contents, très contents, extrêmement contents, et si vous n'êtes pas contents, on vous rendra votre argent. Mais vous serez contents, très contents, extrêmement contents. »

Ce singulier personnage fut imité dans une petite comédie de Legrand, jouée en 1709, sous le titre de *la Foire Saint-Laurent*, par Lathorillière, qui s'en acquitta fort bien. Lerat, piqué d'avoir été joué, dit le lendemain, en annonçant ses tableaux changeants : « Vous y verrez Lathorillière ivre ; Baron avec la Desmares ; Poisson qui tient un jeu ; madame Dancourt et ses filles. Toute la cour les a vus, tout Paris les a vus ; on n'attend point, cela se voit dans le

moment, et cela n'est pas cher. Vous serez contents, très contents, etc. »

Cette plaisanterie fut payée dès le même jour, et Lerat, par ordre du lieutenant de police, fut conduit en prison où il demeura jusqu'à la fin de la foire.

Mademoiselle Duménil savait produire, dans le rôle de Cléopâtre, des effets qu'on croirait fabuleux, s'ils n'avaient pas été attestés par mille témoins. On n'oubliera pas surtout qu'un jour où elle avait mis dans les imprécations de Cléopâtre toute l'énergie dont elle était dévorée, le parterre tout entier, par un mouvement d'horreur aussi vif que spontané, recula devant elle de manière à laisser un grand espace vide entre ses premiers rangs et l'orchestre. Ce fut aussi à cette représentation, à l'instant où, prête à expirer dans les convulsions de la rage, Cléopâtre prononce ce vers terrible :

> Je maudirais les cieux, s'ils me rendaient le jour,

que mademoiselle Duménil se sentit frappée d'un grand coup de poing dans le dos par un vieux militaire placé sur le théâtre. Il accompagna ce trait de délire, qui interrompit le spec-

tacle et l'actrice, de ces mots énergiques : « Va, chienne, à tous les diables ! » Et lorsque la tragédie fut finie, mademoiselle Duménil le remercia de son coup de poing comme de l'éloge le plus flatteur qu'elle eût jamais reçu.

CHAPITRE XIV.

Débuts de Brunet. — Legouvé. — Lemercier-Népomucène. Dufresny. — Labruyère. — La Chaussée. — La Fontaine. — La mère Gontier. — Guiraud. — Granger.

Brunet, (Mirra) né à Paris en 1764, jouait la comédie à Rouen dans la troupe de Ribié. Ce dernier lui donna la brochure du Désespoir de Jocrisse en lui disant! « Tiens, voilà ta fortune. » Il vint débuter dans ce même rôle au théâtre de la Cité, aujourd'hui Prado, il y reçut cinq à six coups de sifflet; le public pensait encore à Baptiste Cadet qui avait établi ce rôle avec une grande supériorité de talent. « Je dis établi, pour ne pas dire créé : en effet si l'acteur crée, l'auteur arrive à néant. Mais, messieurs, l'acteur qui a établi *Tartufe*, *le Misanthrope*, *Don*

Juan... etc., qui les a bien établis, pensez-vous que sa tâche ait été légère, bien qu'il ait reçu de l'auteur tous les avis nécessaires ? Je pose en fait que la comédie est plus facile à jouer à Paris qu'en province, par deux raisons : on arrive à Paris avec une réputation déjà faite; puis les auteurs font répéter les comédiens et leur indiquent les nuances; et celui-là sera un grand artiste, qui aura saisi vos nuances sur cent que l'auteur lui aura indiquées. Si un acteur manque, l'auteur se garde bien de le tourmenter; un ami seul qui connaît le théâtre pourra connaître les fautes que l'acteur a commises ; et si sur vingt il en réforme dix, l'auteur y gagnera encore; sinon ces mêmes fautes existeront toujours et elles passeront à ses successeurs. Donc si l'auteur crée sa pièce, l'acteur l'établit. « Soyons amis, je sais que je vous flatte, mais je veux que vous soyez de mon avis; et l'on attrape plus de mouches... » Revenons à Brunet.

Lui ayant lu, le jour de son début à la Cité, une lettre d'un de mes correspondants qui, pour encourager Brunet, me marquait que le public rouennais le regrettait beaucoup, celui-ci me dit : « Tu verras ce que deviendra ce rôle quand

je l'aurai joué cinq ou six fois; mais venir débuter devant un public qui a encore devant les yeux et les oreilles ce grand imbécile de Baptiste, c'est très difficile. » Il a continué son emploi des imbéciles avec un grand talent de vérité et de chaleur. Jamais on ne se serait douté, dans la vie intérieure, quelle verve et quel esprit il apportait en scène. En voici une preuve : Il accompagnait un chœur, et pour les encourager il prononçait ces paroles : « Allez-donc sacrés, mâtins, bougres de c..., vous n'allez pas; et, en finissant, il enlevait ces trois derniers mots sur l'air d'Alcindor.

Les rôles dans lesquels il a paru étant trop longs à énumérer, j'énoncerai les principaux : Pour *M. Vautour*, on lui rasait tous les jours la tête; dans *Je fais mes farces*, son père *Dindon*, il égalait *Potier;* celui-ci s'efforçait de ne point rire, mais Brunet riait presque aux éclats. «Voilà que tu ris, *sacré mâtin*, » lui disais-je, il rentrait aussitôt en lui-même. Il tremblait lorsqu'il m'apercevait à l'orchestre des musiciens, j'étais sa bête noire ; pourtant, comme il avait de l'esprit et qu'il adorait son état, nous sommes restés amis.

Un tour de Brunet à mon égard.

Dans une pièce, il y avait à la place du chef d'orchestre un homme à qui il adressait la parole; il demande s'il y a quelqu'un, on lui répond que c'était moi; il s'avance jusqu'au trou du souffleur et m'interpelle ainsi : Tiens, te voilà, Barba, comment te portes-tu ? — Très bien, lui répondis-je, veux-tu une prise? Il l'accepte et éternue. Dieu te bénisse? ajoutai-je... Quoique j'eusse joué la comédie pendant six ans, je laisse à juger de mon embarras sitôt la pièce finie; je me baissai pour qu'on ne vît pas ma figure, et je m'enfuis sans demander mon reste... Je cours encore. Beaulieu m'a fait le même tour.

Dans les Landes, il jouait un rôle de poltron; j'étais à l'orchestre appuyé sur le théâtre à côté des quinquets; il craignait la chute de la pièce comme directeur, il craignait pour son rôle, il avait peur enfin... Jamais de sa vie il ne fut si beau; je lui dis ensuite : « Mon garçon, ne joue jamais ton rôle mieux que cela, car tu le gâterais. » La pièce obtint un grand succès.

Aux débuts de Potier, quelqu'un à l'orchestre disait du mal de Brunet; je pris sa défense, et cela fit assez de bruit pour parvenir aux

oreilles des deux acteurs : Brunet m'en sut bon gré ; je dis à Pottier à cet égard : « Dans une quinzaine d'années, un jeune homme paraîtra à tes côtés, on *l'épousera*, et tu seras traité comme Brunet l'est aujourd'hui. » Notez bien que Potier ne m'en a jamais voulu, il avait trop d'esprit pour cela. Ma prédiction s'est accomplie, je l'ai défendu et je répète encore que tous les deux étaient des artistes distingués.

Legouvé mourut à l'âge de quarante-huit ans. Les pièces qui eurent le plus de succès sont *la mort d'Abel* et *Épicharis et Néron*. Madame Vestris a montré beaucoup de talent dans cette pièce, et a laissé un fils. Fontanes et le bon monsieur Bouilly lui servent de père ; il a fait en collaboration *Louise de Lignerolles*, et d'autres petites pièces qui annoncent du talent ; je le crois appelé à travailler pour le théâtre et à réussir.

Lemercier, Népomucène, mort en mai 1840, âgé de soixante-dix ans, a fait beaucoup de pièces ; les suivantes resteront au répertoire : *Agamemnon*, *Pinto*, *Frédégonde et Brunehaut ;* je regarde cette dernière comme son meilleur ouvrage ; c'était un des beaux caractères que

j'aie connus; j'ai imprimé beaucoup de ses pièces, j'ai toujours eu à me louer de ses procédés; j'avais en lui, comme homme, une entière confiance. En 1826, on me retira mon brevet, comme on sait, et on ferma ma boutique; je courus le lendemain chez lui; Pigault n'était pas à Paris, j'étais exaspéré, j'avais des engagements à remplir, je me trouvais donc dans une pénible situation; il me dit : Calmez-vous, quand on a raison il faut mettre de la modération dans ce qu'on fait et ce qu'on dit, il ne faut pas fâcher les honnêtes gens qui ont des torts envers nous, encore moins les canailles; il me fit dix lignes de sa main gauche, tout le monde sait qu'il avait la main droite paralysée; je les portai au *Journal des débats* et à d'autres journaux qui se sont empressés de les insérer.

Dufresny (Charles Rivière), né à Paris en 1648 et mort en 1724.

Ses meilleures pièces sont : *l'Esprit de contradiction*, *le Mariage fait et rompu*, *le Double veuvage*, *la Réconciliation normande*, *la Coquette de village*, *le Dédit* et *le Jaloux honteux de l'être.* J'en ai vu jouer plusieurs.

Voici le jugement de Voltaire sur cet auteur

original : « Dufresny ne peut jamais rien faire de régulier. On a de lui beaucoup de comédies, et il n'y en a guère où l'on ne trouve des scènes jolies et singulières. » Je suis de l'avis de ce grand homme. Dufresny descendait de la belle jardinière d'Anet, qui fut aimée d'Henri IV. Le roi Louis XIV le combla de bienfaits, mais il n'avait jamais d'argent; il épousa sa blanchisseuse, ne pouvant lui payer son mémoire.

On a donné au Vaudeville une pièce sur ce sujet en 1797; elle est de Deschamps.

Labruyère, mort en 1754. J'ai vu dans ma jeunesse *Dardanus*, opéra, musique de Rameau. Plusieurs scènes m'ont émerveillé, et je crois que nos jeunes auteurs à talent pourraient traiter encore ce sujet avec avantage. Sacchini a fait aussi la musique de cette pièce : je ne sais laquelle j'ai vue, mais je suis encore impressionné de cette pièce. L'auteur du poëme est mort à trente-neuf ans. Quel malheur, avec autant d'énergie de mourir si jeune!

Voltaire disait de lui que *c'était un homme de mérite et de goût.*

La Chaussée, mort la même année que Labruyère, a fait le *Préjugé à la mode*, *Mélanide*, l'*É-*

cole des mères et la *Gouvernante.* J'ai vu jouer toutes ces pièces et beaucoup d'autres. Voici l'opinion de La Harpe sur cet auteur :

« Si le genre nouveau qu'il y apporta était subordonné aux deux autres, il a eu assez de goût pour le restreindre dans de justes limites, et assez de talent pour ne point y être surpassé. »

La Fontaine, né et mort dans le dix-septième siècle. Je suis presque glorieux d'avoir vu le jour dans un village situé entre le lieu natal de la Fontaine et de Racine ! On donnait la première représentation du Florentin; La Fontaine, qui en était l'auteur, bâilla pendant le premier acte, et descendit ensuite au café ; un homme de sa connaissance lui demanda pourquoi il n'était pas à sa pièce? « Elle m'a si fort ennuyé, répond Lafontaine, que je n'ai pu rester davantage. » En vérité j'admire la patience des Parisiens. Pigault-Lebrun, non que j'aie l'intention de le mettre en parallèle avec *mon pays la Fontaine*, était trop son ami, et je ne suis pas assez bête pour cela, fit de même. On représentait aux Français *l'Ami vrai;* à la répétition la pièce était charmante, mais le soir, aux

quinquets, dès la deuxième scène, c'était d'un mauvais ! « Pigault, qui était dans une loge au deuxième, descendit sur la scène et dit aux comédiens : « Baissez le rideau, c'est par trop mauvais. » Comme Michaud, l'acteur, jouait dans cette pièce, on a dit : Ce n'est pas *l'ami chaud.* Pas un auteur ne peut dire après la répétition : Ce soir j'aurai un succès. A midi ce sont des amis ; mais à la lumière, une fois le rideau levé, c'est un public en masse bon juge et bon appréciateur ; ni Molière ni Scribe ne feraient réussir une mauvaise donnée ; j'ai vu de mauvaises pièces réussir avec une donnée vraie.

Gontier la mère jouait les Florian, l'hôtesse des Étourdis avec un admirable talent ; elle avait toujours le costume de son rôle, comme mademoiselle Joli, qui, dans les servantes de Molière, conservait le tablier de toile écrue et le bonnet de même. Ces deux grandes actrices ne portaient ni dentelles ni autres fanfreluches. Pour en revenir à la bonne Gontier (on la nommait ainsi dans son intérieur), à la cinquante-unième représentation de *Madame Belmont* au théâtre Feydeau, j'étais dans les coulisses ; j'al-

longe la tête pour voir dans la salle, elle était pleine. Je dis à la mère Gontier (qu'on me pardonne ce mot) : — Pourquoi cette actrice a-t-elle tant d'ennemis ? — Ah ! M. Barba, vous ne connaissez pas l'intérieur du théâtre. Si nous plaisons au public, nos camarades nous exècrent. Je vais vous conter une anecdote : Il y avait à Rouen un directeur nommé Bereau ou Bertaut ; il part pour Bordeaux afin d'engager une chanteuse ; il y en avait deux, il s'informe ; l'une était une bonne enfant et de bonne mine, l'autre une g... et une put... ; cette dernière fut engagée, parce qu'elle avait beaucoup de talent.

Guiraud, né en 1788 à Limoux, a fait jouer à l'Odéon sa tragédie des *Machabées*, par mademoiselle Georges ; elle eut un grand succès à ce théâtre, ce qui est difficile, et elle rapporta beaucoup d'argent. *Le Comte Julien* n'en obtint pas autant ; néanmoins les éditions de ces deux ouvrages sont épuisées. L'auteur a en portefeuille d'autres pièces dont on dit beaucoup de bien. Quel malheur pour un homme de talent d'éprouver de si grandes difficultés pour être joué ! Les comédiens français sont trop riches

en chefs-d'œuvre : il serait plus utile pour les jeunes littérateurs qu'on établît un deuxième Théâtre-Français. De nos jours, plusieurs ont été faire jouer leurs pièces à Rouen ou dans de grandes villes de province. Qu'on ferme quelques petits théâtres, s'il le faut, et établissez un deuxième Théâtre-Français. Je parle dans l'intérêt de l'art. Un jeune homme qui ne sait où ses pièces pourront se jouer renonce à une carrière qui ferait honneur à notre pays.

Granger a établi le rôle de Folleville des *Étourdis*, Dorsan de la *Femme jalouse*, *Tom Jones*, etc..., avec un rare talent ; il a joué aussi d'origine le seigneur des *Petits Savoyards;* ce rôle passa inaperçu joué par un autre acteur ; mais il savait donner de la valeur au plus petit rôle.

Marivaux, Desforges et Andrieux ont fait jouer leurs pièces au Théâtre Italien, qui, après la réunion à Feydeau, s'est appelé l'Opéra-Comique. Après cette réunion, Granger a joué tous les premiers rôles en province. En 1818, il était directeur du grand théâtre de Rouen avec des associés. Je lui vis jouer quatre rôles

de l'ancien répertoire en deux jours; la deuxième fois *la Brouette de vinaigrier* et *la Gouvernante* de la Chaussée. Je ne pus résister au plaisir qu'il m'avait fait éprouver, je montai sur le théâtre et je lui dis : Ah ! M. Granger, que c'est bien ! que c'est bien ! Il me répondit : Je vous savais là. — Vous vous f... de moi, lui dis-je. — Non, vous êtes accoutumé à voir jouer les Molé, les Talma, les Dugazon et les Fleuri. Je lui répondis : Eh bien ! soyons manche à manche, et je lui sautai au cou; je pouvais entrer en scène après, car j'avais pris tout son rouge. C'est un des plus grands talents que j'aie vus. Quand on saura qu'il avait un œil de verre, pas beau, jambé comme un coq, comme il portait l'épée et le chapeau ! Et quelle âme ! Il ne regardait pas s'il levait le bras au-dessus de la tête. Il sentait bien et ses gestes étaient justes. Quand on viendra dire qu'il faut calculer ses gestes et sa pose, je dirai : Misérables comédiens ! Une chose très importante à sentir et à bien réfléchir, c'est de savoir jusqu'à quel point vous êtes avec les acteurs qui sont en scène, à quel degré ils sont vos supérieurs ou vos inférieurs, pour bien vous placer dans le tableau, car c'en

est un. Par exemple, quand l'auteur qui a mûri son ouvrage fait rester en scène un acteur qui n'a rien à dire, c'est qu'il faut qu'il y soit; c'est un talent de savoir écouter.

CHAPITRE XV.

Anecdotes sur les acteurs et auteurs. — Trial. — Talma. — Dugazon. — Monvel. — Étienne. — Belloy. — Casti.

Trial, de la Comédie-Italienne, Opéra-Comique maintenant, jouait l'emploi des comiques et a donné son nom à cet emploi. Il avait été officier municipal pendant la terreur; quelque temps après, des mauvaises têtes le firent mettre à genoux sur le théâtre; il en mourut de chagrin. C'était un fort honnête homme et très poli; je lui portais des livres, étant chez M. Lami. Il est pourtant fort heureux pour les citoyens quand un honnête homme veut bien accepter une place dans ces moments difficiles de crises révolutionnaires : ils sont préférables aux méchants.

Il n'en est pas de même de Dugazon, à qui on voulut faire la même chose : il mit l'épée à la main et défia les plus mutins. Aucun n'osa monter sur la scène où il attendait. C'était un homme énergique, de beaucoup d'esprit. Il a fait une comédie en deux actes et en vers, *le Modéré*, qui a eu du succès et que j'ai vendue. Sur la fin de sa carrière, il n'avait plus la tête à lui. Il me fit réimprimer *les Originaux* de Fagan, auxquels il avait ajouté deux scènes ; six mois après, il la fit aussi réimprimer à Vente, mon confrère. Avant cela, il jouait Mascarille de *l'Étourdi* de Molière, le rôle le plus difficile de l'emploi. Il arriva sur le théâtre avant la pièce, soûl à ne pouvoir se tenir sur ses jambes. Je le vis ; il prit dix à douze demi-tasses de café sans sucre. J'allai me placer à l'orchestre ; je fis part à un voisin de ce que je venais de voir. On leva le rideau ; il parut avec Armand qui jouait l'Étourdi, et Dugazon ne fut jamais meilleur de sa vie.

On est étonné que les comédiens aient donné à tête perdue dans la révolution ; qu'on pense donc qu'on ne les recevait dans la société que comme bouffons, et qu'ils étaient excommuniés,

et que Guérin Galimafré est aussi estimable que le premier négociant. Un honnête homme a le droit d'être bien reçu partout où il se présente; si quelques sots jugent différemment, tant pis pour eux. Un honnête homme sera toujours un honnête homme, malgré la différence de fortune; je mourrai avec cette conviction.

Monvel avait quitté le Théâtre-Français et s'était engagé en Suède; Gaillard et Dorfeuille, qui exploitaient le théâtre en planches de bateaux, engagèrent Monvel pour venir chez eux. Il débuta dans une pièce de Pigault, intitulée : *le Pessimiste, ou l'homme mécontent de tout*, pour faire le pendant de *l'Optimiste, ou l'homme content de tout*, du bon Collin d'Harleville. C'était l'auteur de la pièce qui jouait ce rôle. Pigault, qui s'est toujours *vanté* d'être un mauvais comédien, me disait : « J'étais plus dans le caractère du rôle que Monvel qui le jouait. »

Pendant ce temps, on bâtissait le théâtre de la République; il portait ce nom à l'ouverture : c'est le Théâtre-Français d'aujourd'hui. Talma était à l'Odéon, où il ne jouait que des bouts de ôle, tels que Proculus de *la Mort de César;* il eut le bonheur d'avoir *Charles IX* de Marie-Joseph

Chénier. Cette pièce fit un argent immense ; ses camarades devinrent jaloux de lui. Il vint alors au Théâtre-Français avec Dugazon, madame Vestris, mademoiselle Joli, qui jouait les servantes de Molière. Monvel, a joué aussi *Fénélon* de Chénier avec une grande supériorité de talent. Michaut et quelques autres acteurs formèrent cette troupe. Le cadre était trop grand pour plusieurs acteurs du théâtre en planches, et ils n'étaient pas assez forts.

Lenoir, architecte, fit bâtir une salle qui se nommait Théâtre de la Cité, Prado. J'ai déjà dit les acteurs qui formaient cette troupe : Closel vint y débuter avec succès; Villeneuve, comme je l'ai déjà dit. On y reprit *Nicodème*, et on y joua *l'Intérieur des comités révolutionnaires*, pièce en trois actes qui eut un grand succès. Monvel, qui avait fait l'Amant bourru et donné ce rôle à Molé, qui s'est montré dans cette pièce le plus grand comédien que j'aie vu, Monvel avait fait aussi une pièce à ce théâtre, *les Victimes cloîtrées*, jouée par Saint-Phal et madame Vestris, qui eut aussi un brillant succès. Cette pièce n'avait pas été imprimée à Paris; Monvel me la vendit, ainsi que toutes les pièces qu'il avait

fait jouer et non imprimer. Lisez la préface de sa première édition, vous y verrez sa griffe et la mienne. J'ai imprimé *Ambroise, ou Voilà ma journée*, des Italiens ; j'ai demandé les autres, il ne voulut pas me les donner. J'aime à croire que c'est un oubli de sa part, car ce grand comédien, qui a joué *Fénélon ou la religieuse de Cambrai* d'une manière si admirable, était trop occupé de son état de comédien et d'auteur pour l'avoir fait. J'ai vu beaucoup d'acteurs faire des pièces et jouer en même temps la comédie, être bons dans les deux genres. Monvel a eu ce privilége, et Martelly, qui a fait *les Deux Figaros*. Je lui ai vu jouer tout le grand répertoire d'une manière admirable. Son malheur, c'est qu'il avait l'accent trop méridional et qu'il était vieux quand il est venu parmi nous. J'ai vu à Bordeaux un comédien de première force : c'est Paulin, à qui j'ai vu jouer Turcaret et Mascarille ; malheureusement il n'était pas jeune il y a quarante ans. Le beau et bon Lafont, de la Comédie-Française, avait aussi ce défaut, mais il était venu jeune parmi nous. Comme il jouait bien Mahomet et tous les rôles où il fallait de la représentation ! Je ne puis

passer sous silence ce qu'il me fit. Je lui disais que je n'avais pas mes entrées à la Comédie-Française ; il me prit par la main de la manière la plus affectueuse, me conduisit au théâtre et dit à Mongelas : « M. Barba a ses entrées ici à midi comme à minuit, entendez-vous? » Cela ne déplaisait pas à Mongelas, qui était un bon garçon. Ce beau Lafont n'a eu qu'un tort, c'était d'avoir ce colosse de Talma à côté de lui.

N'ayant pas vu Lekain, j'ai vu encore un bel acteur tragique : c'est Larive. Malgré la méchanceté qu'on fit contre lui : *Lekain, en mourant, n'a pas laissé son talent sur la rive*, il jouait tout l'emploi des premiers rôles de première force.

Dans *l'Abbé de l'Épée*, pièce en cinq actes de Bouilly, Monvel jouait à la perfection. J'achetai cette pièce, le jour de la première représentation, six cents francs. Le lendemain matin, je vois arriver chez moi l'auteur, qui vint me dire que les comédiens français ne voulaient pas laisser imprimer cette pièce avant la douzième représentation. Je n'en fus pas content ; mais Bouilly me dit : « Il y a force majeure, et je ne

puis me brouiller avec eux.» Le jour désiré arrive; il vient avec son manuscrit et me réitère ses regrets du retard que cela m'a occasionné; je le remercie bien, et, quelques jours après, j'apprends qu'on lui a offert deux mille quatre cents francs de sa pièce. Je cours chez lui et je me plains de ce qu'il ne m'a pas dit cela; il me répond qu'il ne le devait pas non plus, que c'eût été de sa part provoquer ma générosité, que j'avais sa parole, qu'il l'avait remplie, et qu'il n'acceptait de moi aucun remercîment; cependant, en me donnant la main, il me dit qu'il était content de ma démarche, et que je le regardasse toujours comme un de ses amis. En effet, son gendre a plaidé pour moi en cassation, a gagné ma cause et n'a pas voulu être payé. Il me fit vendre *Louise de Lignerolles* par Legouvé fils, qu'il regardait comme le sien.

Le jour de son enterrement dans l'église Saint-Roch, j'avais derrière moi Volnys, Dumersan et autres connaissances. Il y avait dix-huit à vingt mois que je croyais M. Ravaux mort : il a été mon parrain des francs-maçons, il y a quarante ans. Au tiers de l'office, je vis passer dans le milieu où nous étions un homme qui

ressemblait à la personne que je croyais morte. Il tourna à droite, et je le reconnus : c'était M. Ravaux; un frisson me prit..... Je ne puis écrire ce que j'éprouvai; je crois avoir dit ma position à Volnys. A la fin de la cérémonie, M. Ravaux passa sur le bas-côté ; j'allai le rejoindre, et lui rendis compte de ce que j'avais éprouvé et de ce que j'éprouvais encore en lui parlant. Je le reconduisis peu loin de sa porte, toujours ému. Avant de me quitter, il me dit, en me montrant la place : « Vous m'avez fait là une grande sottise qui m'a fait bien de la peine! — Que vous êtes bon, M. Ravaux ! vous en oubliez quarante-neuf. » Il me répondit en riant : «Vous êtes un fou ! » Il avait été vérificateur des hospices civils de Paris, celui de Vigier (des bains) et de beaucoup d'autres personnes. Sous la république, il réglait les mémoires pour le gouvernement d'alors ; je lui faisais des reproches sur le soin minutieux qu'il mettait à régler ces travaux ; il me répondait : « Le gouvernement ou un particulier, c'est la même chose pour moi ; ma conscience me fait un devoir d'être honnête homme. » Il travaillait seize heures par jour avec talent ; j'ai le bonheur d'ê-

tre son ami depuis un demi-siècle. Nous nous sommes donné notre parole de F.·. M.·. que celui qui aurait besoin de l'autre irait le trouver et aurait droit de dire ce qu'il voudrait. On m'a quelquefois conseillé d'essayer; je suis tellement sûr de lui que je n'oserais le faire; je croirais insulter un brave homme et commettre un crime à son égard : telle est ma pensée.

C'est à la Comédie-Italienne-Favart qu'on a joué les pièces de Marivaux, de Desforges, *les Tom Jones*, *la Femme jalouse*, *le Mort supposé* et *les Étourdis* du bon Andrieux. Il y avait dans les pièces de Marivaux des arlequins qu'on a changés en valets. La Comédie-Française était trop riche de son répertoire et de ses excellents acteurs : Lekain, Bellecourt, Molé, Larive, Préville, etc... Aujourd'hui on joue, et on jouera toujours *les Fausses confidences, les Jeux de l'amour et du hasard*, *la Femme jalouse* et la jolie comédie d'Andrieux. L'Opéra-Comique possédait aussi quelques acteurs de talent : Clairval, qui jouissait d'une grande réputation ; madame Dugazon ; Michu, qui prit la direction de Rouen, après avoir joué les amoureux jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans à Paris ; il ne réussit pas

dans son entreprise, et se noya de désespoir comme Beaulieu.

Étienne, membre de l'Institut, quoique occupant de hauts emplois, a fait de nombreuses pièces de théâtre qui obtinrent du succès. *Brucis et Palaprat*, *Gulistan*, *Une heure de mariage*, *Un jour à Paris*, *Cendrillon*, *Joconde*, *Jeannot et Colin*, *le Rossignol*, *la Jeune femme colère*, *les Plaideurs sans procès*, *l'Intrigante*, qui fut défendue par le gouvernement impérial, et *les Deux gendres*, son chef-d'œuvre. J'ai imprimé pour la défense de cette pièce une petite brochure d'Hoffmann, afin de fortifier ces pièces contre les attaques de tous les gringalets de la littérature. La jalousie seule cherchait à dénigrer et l'auteur et la pièce, parce qu'on voulut lui faire avouer qu'il connaissait *Conaxa*. Parmi ces aboyeurs, se trouvait un certain Lebrun-Tossa, pauvre auteur (je sais ce qu'en vaut l'aune) à qui j'eus la simplicité d'acheter, sans l'avoir vue, *la Folie de Georges*, donnée à la Cité. Je crois qu'un auteur n'est pas obligé de rendre compte au public où il a puisé son sujet, s'il a fait un bon ouvrage; Piron aussi connaissait *Conaxa* en faisant ses *Fils ingrats*; néanmoins l'ouvrage de l'auteur

de *la Métromanie* était mauvais; on ne s'en est pas occupé, et on voulait dénigrer l'ouvrage de M. Étienne, un des meilleurs de nos temps modernes. Pigault-Lebrun citait quatre bons ouvrages depuis un demi-siècle, et il mettait *les Deux gendres* en tête. J'ai eu l'honneur d'être lié d'intérêts et d'amitié avec Étienne, et je n'ai eu qu'à me louer de ses procédés. C'est un grand malheur pour la littérature que son temps ait été employé ailleurs; j'ai dit à un jeune auteur qu'il devrait bien ne s'occuper que de pièces de théâtre; il aurait pu me répondre : *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse.*

Belloy (Du), né à Saint-Flour le 17 novembre 1727, mourut le 5 mars 1775; sa tragédie du *Siége de Calais* obtint un succès de vogue, madame Duchesne en vendit trente mille dans un mois; il y avait une queue depuis sa boutique, qui était rue Saint-Jacques, près la place Cambrai, jusqu'à la rue des Noyers. Cette tragédie en cinq actes valait trente sous; aussi les manuscrits les plus chers se vendaient alors aux libraires six à douze cents francs. Aujourd'hui une pièce en cinq actes est vendue six à treize mille francs, et le public, qui doit

les payer en conséquence, en achète peu; les ambitieux perdent leur argent, et puis... Belloy donna ensuite *Gaston* et *Bayard* qui eut du succès. Deux ans après sa mort on représenta *Gabrielle de Vergy*, qui passe pour sa meilleure pièce. On dit en scène : « Es-tu content, Coucy? » Un mauvais plaisant dans le parterre s'écria : « *Couci, Couci;* » la pièce eut du succès malgré cela et fut beaucoup jouée.

Casti, né en 1728, mort en 1803, a fait le roi *Théodore à Venise*, musique de Paesiello. J'ai vu plusieurs fois avec plaisir cet opéra : il y avait un septuor très beau et très bien exécuté. J'ignore pourquoi depuis quarante ans cet ouvrage n'a pas été repris; il fut joué par des acteurs médiocres au théâtre de mademoiselle Montansier, aujourd'hui théâtre du Palais-Royal. Mademoiselle Montansier, qui tenait le théâtre de la cour, vint, quelque temps après la translation de Louis XVI à Paris, ouvrir le théâtre qui portait son nom. Elle avait acheté avec Neuville des arcades au duc d'Orléans pour construire sa salle. C'était une femme de beaucoup de moyens.

CHAPITRE XVI.

Auteurs anciens. — Racine. — Bièvre. — Molière. — Legouvé, etc.

Racine naquit à la Ferté-Milon et mourut à l'âge de soixante ans. Nous parlerons peu de ses immortels ouvrages ; tout le monde les connaît. Voltaire appelait *Iphigénie en Aulide* le chef-d'œuvre du théâtre, et *Athalie* le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Il éprouva un véritable dépit d'avoir vu le succès des coteries de la *Phèdre* de Pradon et la chute de la sienne ; aussi resta-t il douze ans sans vouloir écrire. De combien de chefs-d'œuvre ces misérables cabaleurs ne nous ont-ils pas privés ? Louis XIV lui ayant demandé une pièce pour être jouée par les filles

nobles et pauvres de Saint-Cyr, il fit *Esther*, qu'il nommait un amusement d'enfants, et le roi lui commanda encore *Athalie*, qui mit le sceau à sa réputation. Sa brillante carrière ne fut pas sans amertume ; son cœur était sensible, et les tourments qu'il éprouva de la part de Louis XIV lui-même le conduisirent au tombeau.

On lui a élevé une statue dans sa ville natale sur un emplacement très vilain, à côté de la rivière de l'Ourcq, vis-à-vis le meunier Campeau, qui, avec M. le maire Chartier, a vivement sollicité les comédiens français de tenir la parole qu'ils avaient donnée en 1830 et qu'ils ne tinrent qu'en 1839. L'aimable M. de Sade, député, a obtenu mille francs pour l'embellissement de la place. Je m'en étais mêlé avant lui, car j'écrivais à cette époque à M. Védel, commissaire général de la Comédie-Française, qu'il était ridicule de faire attendre aussi longtemps pour embellir un peu la place où reposait leur père nourricier ; je disais même dans ma lettre que si les journalistes apprenaient cette lésinerie, il les tympaniseraient, mais que j'étais trop leur ami pour en parler. J'avais de-

mandé à plusieurs artistes s'ils joueraient dans une représentatiou à bénéfice, et tous avaient répondu affirmativement.

Il faut le dire, jamais on ne s'adresse en vain aux acteurs, danseurs ou musiciens. La copie de ma lettre à M. Védel est entre les mains de mon ami le meunier. Tout faquin qu'il est, il a mis beaucoup de zèle, ainsi que son digne maire. Comme il faut être juste et vrai, les comédiens français ont été malheureux pendant plusieurs années. Quelques-uns dont je suis l'ami, entre autres Firmin, Desmousseaux et Joanni, à qui j'en avais parlé, se montrèrent pleins de bonne volonté. Individuellement les artistes sont d'excellentes gens, mais en société c'est une vraie république. Je parlerai à la hâte de mon brave et digne ami Valville, le père de mademoiselle Mars. Lorsque je vais voir les amis de mon village, je ne passe jamais devant la statue de Racine sans ôter mon chapeau, et je croirais commettre un crime si je ne le faisais.

Le *Répertoire de la littérature*, trente-un volumes in-8°, est un excellent ouvrage; on y remarque une vraie nomenclature de tous les

hommes qui ont résolu de nombreux doutes. Citons ici le jugement que porte la Harpe sur nos deux sublimes tragiques :

Corneille doit avoir pour lui la voix de son siècle dont il était le créateur;

Racine doit avoir celle de la postérité dont il est à jamais le modèle.

Je pense cent fois comme la Harpe.

Abauzit (Firmin), né à Uzès, en 1679, de parents protestants, mort en 1767 à quatre-vingt-huit ans, vécut à Genève où sa famille s'était réfugiée à la révocation de l'édit de Nantes. Abauzit cultiva toutes les sciences, parcourut les principaux pays de l'Europe et se lia avec les savants les plus illustres de son temps, tels que Bayle, Jurieu, Newton. Il ne se fit pas moins estimer par ses vertus que par ses connaissances, et passa pour un sage. La ville de Genève le nomma son bibliothécaire et lui conféra spontanément le droit de bourgeoisie. On a publié à Genève, 1770, et à Londres, 1773, en trois volumes in-8°, ses œuvres diverses, qui se composent de morceaux d'histoire, de critique et de théologie. On y remarque deux écrits, l'un *sur la connaissance du Christ*, l'autre *sur l'honneur qui*

lui est dû, qui paraissent avoir inspiré à l'auteur de l'*Émile* la profession de foi du vicaire savoyard. Rousseau compare Abauzit à Socrate.

Abbadie (Jacques), célèbre moraliste et ministre calviniste, né à Nay, dans le Béarn, 1657, mort à Sainte-Mary-le-Bone, une des paroisses de Londres, en 1727. Newton, en lui envoyant son *Commercium epistolicum*, lui écrivait : « *Vous êtes bien digne de décider entre Leibnitz et moi.* » Il passait pour ne s'être jamais mis en colère. Une vieille domestique qu'il avait depuis trente ans fut gagnée pour essayer si elle pourrait y réussir. Pendant trois jours, elle ne fit pas son lit : « *Vous n'avez pas encore fait mon lit*, dit le philosophe : *il paraît que cela vous fatigue trop ; mais il n'y a pas grand mal, car je commence à m'y habituer.* » Elle se jeta à ses pieds et lui avoua tout. Ce trait figurerait très bien dans la vie de Socrate.

Addison (Joseph). Un grand homme, soit prince ou homme de guerre, appelé à gouverner les hommes, sait gagner des batailles ; toute la gloire lui en revient. Cependant elle n'est pas l'ouvrage de lui seul ; elle appartient aussi à son armée. Si c'est par ses bienfaits, par sa bonté, la gloire appartient à lui seul.

Alfieri (Victor), né à Asti en Piémont, 1749, mort à Florence en 1803, à l'âge de cinquante-quatre ans. Ses meilleures tragédies se trouvent dans les *Chefs-d'œuvre du théâtre étranger*. Ses meilleures pièces sont :

Tragédies : *la Conjuration des Pazzi*, *Virginie*, *Philippe II.*

Comédies : *le Divorce*, *le Trop*, *les Poissons* et *l'Antidote*.

Allainval (l'abbé Soulas d'), né à Chartres vers 1700, vint à Paris fort jeune. Il a donné différentes pièces de théâtre, dont les meilleures sont : *l'Embarras des richesses*, *l'École des bourgeois* et *la Fausse comtesse*. Déjà vieux, il dînait chez un fermier-général, lorsqu'il y fut frappé d'apoplexie. L'homme riche le fit transporter à l'Hôtel-Dieu, où il mourut le 2 mai 1753.

Bièvre (le marquis de), né à Paris en 1747, mort en 1789. Il n'a laissé qu'une pièce, *le Séducteur*, qui restera au répertoire, eu égard au quatrième acte, qui est fort beau. C'est une mademoiselle Olivier qui jouait alors dans cette pièce; elle a établi aussi le rôle de Chérubin du *Mariage de Figaro*. Elle était divine, et elle est encore présente à mes yeux, quoiqu'il y ait

plus de cinquante ans qu'elle soit morte. Une demoiselle Lange, qui parut ensuite, trop peu de temps pour l'agrément du public, était charmante aussi.

Boissy, né en 1694, mort en 1758. Il ne reste de lui que *les Dehors trompeurs ou l'Homme du jour* et *le Babillard* que Molé jouait à la perfection.

Boursault, né en 1638, mort en 1701. Trois de ses pièces obtinrent de grands succès. *Ésope à la ville* n'est pas resté au répertoire, mais *Ésope à la cour* et *le Mercure galant* y resteront toujours. Préville était parfait dans le rôle de la Rissolle.

Brueys, né à Aix en 1640, mort à Montpellier en 1723. Trois de ses pièces sont restées au répertoire : *le Muet*, *le Grondeur* et *l'Avocat Patelin*. Comme il était prêtre, elles furent données sous le nom de Palaprat, qui était un pauvre homme.

Legouvé, mort à quarante-huit ans. Ses meilleures pièces sont : *la Mort d'Abel*, *Épicaris* et *Néron*. Madame Vestris montra un grand talent dans cette pièce. Il a laissé un fils à qui M. Fontanes et Bouilly ont servi de pères. Ce fils a fait,

en collaboration avec M......, *Louise de Lignerolles* et d'autres petites pièces qui annoncent du talent. Je le crois appelé à travailler pour le théâtre et à réussir.

Dupaty (Emmanuel), fils du célèbre avocat-général qui arracha au supplice, après des efforts incroyables, un homme condamné injustement à mort. Il vint de Bordeaux à Paris après, et fut quatre ans pour réussir. Il est aussi l'auteur des *Lettres sur l'Italie*, et il est mort à Paris. Longtemps après, son fils Emmanuel logeait encore dans ce même local, rue Gaillon, qu'il fut obligé de quitter pour aller vivre avec ses neveux, fils du célèbre sculpteur de ce nom, son frère, mort il y a quelques années. Emmanuel a un fils dans la magistrature, qui soutiendra dignement un nom si honorable. Il est bel homme et beau garçon, ce qui ne gâte rien. Il m'a paru plein de modestie, ce qui annonce des capacités.

Son père a obtenu beaucoup de succès au théâtre : *Picaros et Diego*, *les Deux pères*, *Félicie*, *les Voitures versées*. Je vis, à la cinquantième représentation, *la Prison militaire*, comédie en cinq actes, et je dis à l'auteur : « C'est fatigant d'es-

prit! » Il me répondit : « Le premier jour qu'on vit *le Barbier de Séville*, il y avait beaucoup trop d'esprit; le second jour, beaucoup d'esprit, et toujours ce sera une pièce remplie d'esprit. En peinture comme au théâtre, continua-t-il, il faut toucher fort; le temps fait pâlir assez. »

Marmontel (Jean-François), né en 1728 à Bort (Creuse), mort en 1799, âgé de soixante-seize ans.

Ses œuvres forment dix-neuf volumes in-8. Il a fait beaucoup de pièces, mais ses tragédies ne lui valurent pas de nombreux succès; cependant les pièces de *Silvain*, *Lucile*, *l'Ami de la maison*, et surtout *Zémire et Azor*, réussirent aux Italiens. Il éprouva dans sa jeunesse de grandes vicissitudes de fortune.

Molière (dit Jean-Baptiste Poquelin), né à Paris en 1622 et mort le 17 février 1673, à peine âgé de cinquante-un ans.

On ne peut désigner les nombreuses pièces qu'a faites ce génie sublime; il faudrait les citer toutes. Un Anglais discutait chez moi avec Pigault-Lebrun sur le mérite de nos auteurs; il vantait ceux de sa nation, principalement Sheridan et Shakspeare, et n'accordait à Voltaire

qu'une place du second ordre. Pigault lui répondit par complaisance : « Eh bien ! il est du second ordre dans quatre genres différents, et vous ne voulez pas qu'il soit le premier : c'est le plus grand homme qui ait jamais paru et qui paraîtra jamais. Et Molière ? — Il ne vous appartient pas, repartit l'Anglais, il appartient à l'univers. »

Nous ne citerons rien de Molière ; nous renvoyons à l'histoire de la vie et des ouvrages de ce grand homme par le judicieux Taschereau, in-8, deuxième édition, qui a relevé de nombreuses erreurs sur son compte. Il est né au coin de la rue des Vieilles-Étuves, rue Saint-Honoré, où demeure un boucher, c'est-à-dire dans cet emplacement.

Poinsinet (Antoine-Alexandre-Henri), né à Fontainebleau en 1733, se noya dans le Guadalquivir, à Cordoue, en 1769, à l'âge de trente-six ans, après s'être baigné après un repas. Il a donné beaucoup de petites pièces dont il ne nous reste que *le Cercle ou la soirée à la mode.* Il était d'une rare crédulité. Ayant eu un duel, à peine eut-il mis l'épée à la main, qu'on lui persuada qu'il avait tué son adversaire, et on

le fit échapper sous les habits d'un moine.

Pradon, poète tragique, né à Rouen en 1632, mort à Paris en 1698, n'est connu que comme auteur ridicule, vaniteux et jaloux. Il fit une tragédie de *Régulus* qui obtint du succès grâce au talent de Baron ; il donna aussi une *Phèdre*, qu'une cabale fit réussir et qui fit siffler celle de Racine ; un an après, on reprit celle de Pradon, qui fut sifflée à son tour. Celle de Racine ne mourra jamais. Les partisans de Pradon, quand on jouait cette pièce de Racine, louaient toutes les places de la salle, et il n'y avait personne.

CHAPITRE XVII.

Je joue la comédie. — Les rôles que j'affectionnais le plus. — Suite des anciens auteurs. — Lesage. — Marivaux. — Destouches. — Crébillon, etc.

Lemierre, mort à 61 ans à Saint-Germain. J'ai vu jouer son *Guillaume Tell* et la *Veuve du Malabar;* cette dernière pièce pourrait être reprise encore. Cet auteur était original; aussi disait-il, en parlant du public qui recevait mal une de ses pièces nouvelles : « Croient-ils donc que je leur donnerai tous les jours des veuves du Malabar? » Il est mort dans l'enfance; ses facultés l'avaient totalement abandonné.

Lesage, mort en 1747, âgé de 49 ans, fit *Turcaret* et *Crispin rival de son maître,* pièce en un acte restée au répertoire. On ne peut comparer

à *Crispin rival* que *la Gageure imprévue.* Il y a dans chacune de ces deux pièces une action pour trois actes; toutes les deux étaient dans mon répertoire lorsque je jouais la comédie bourgeoise. Nous avions donné *le Joueur* et *les Châteaux en Espagne;* mais nous n'avions pas assez de talent, et je compris qu'il ne nous fallait que des pièces comiques qui portassent les acteurs. Je représentais Lafleur dans la première; madame Védel jouait toujours avec moi les soubrettes, et jamais elle n'a joué ailleurs; je l'aimais, j'allais la chercher en voiture, et je la reconduisais quand son mari n'était pas présent; jamais je n'osai l'embrasser, excepté dans la scène des manchettes de *la Gageure;* je mettais mes deux jambes sur elle et je l'embrassais comme un fou devant tout le monde. Dans *Crispin*, je faisais Labranche; Michaud, le comédien, m'a désigné douze nuances dans ce rôle; je ne sais comment je m'en tirais, mais nos succès étaient nombreux. J'ai joué Champagne des *Intrigants ;* Michot m'a donné trois leçons pour ce rôle que je lui avais vu jouer un grand nombre de fois ; il me disait : « Il faut bien vous pénétrer de votre rôle quand vous entrez

en scène, savoir ce que vous allez y faire, jusqu'à quel point vous parlez à vos supérieurs ou inférieurs, conserver toutes ces nuances le plus que vous pourrez. »

J'avais pour camarade un nommé Lagréné, cousin des peintres de ce nom; il jouait les seconds comiques; c'était un bonheur pour moi d'être en scène avec lui, nous nous amusions comme des dieux, et le public de même; les jours où nous jouions, la salle était pleine; on disait : Ce sont les bons qui jouent aujourd'hui; la raison en est bien simple : tous ces rôles étaient faits à notre taille.

Un jour Dabin, costumier, avait apporté pour Lagréné un habit de crispin qui n'était pas beau; on jouait, en second, *Crispin rival;* il voulut s'en aller, après beaucoup d'observations de ma part sur l'embarras où il nous mettait vis-à-vis du public; rien ne lui faisait : alors j'employai de grands moyens : « Tu t'en vas donc? — Oui, me répondit-il. — Eh bien! pars pour les départements de suite; car si je te trouve dans Paris, tu peux compter que tu recevras la plus belle roulée qu'un chrétien puisse recevoir. Je te donne ma parole d'honneur que partout où

je te trouverai, à midi comme à minuit, je ne te manquerai pas; si c'est sur un pont, je te f... à la rivière. » Il réfléchit, se frotta la tête et revint s'habiller. On savait dans la salle cet évènement; Crispin est en scène le premier, puis après arrive Labranche, qui dit : « *N'est-ce pas là Crispin ?* » Celui-ci dit : « *C'est Labranche que je vois.* » Nous nous embrassons... et le public riait... Pendant toute cette scène je lui répétai tout ce qui s'était passé avant la pièce. Une autre fois nous donnions *les Intrigants,* il jouait l'Olive; ce rôle est déguisé en marquis; je jouais Champagne : nous étions deux filous du même bord. Antoine entre en scène; alors l'Olive fait le maître; il avait à la main une batte qui n'était pas trop propre, et me donna deux coups de cette batte sur ma culotte couleur de chair, ce qui fit beaucoup rire le public. Je m'aperçus alors de ce dont il était question : l'humeur me prend, et, pour raccommoder ce qu'il m'avait fait, je dis à Antoine : « *Si vous n'étiez pas entré, je serais mort des emportements de monsieur le marquis.* » Avec ma main je l'indiquai; il me donne un coup de batte si fort que je crus que le sang allait sortir. Qu'on juge de

ma colère; je choisis le moment où Antoine tourne la tête à droite, et d'un coup de pied, donné de toute ma force, je le jetai sur Antoine en l'enlevant de dessus les planches, et je lui fis beaucoup de mal. J'ai vu jouer cette pièce à Stoclet fils et à d'autres qui n'oubliaient pas cette tradition.

Quelque temps après, Lagréné partit pour Marseille, où il fit courir le public pendant deux ans pour le voir dans l'emploi des Brunet. Il est mort dans cette ville; il était pulmonique et le vent du mistral ne souffre pas cette maladie; je l'ai beaucoup regretté, et je le fais encore en écrivant ces lignes; j'ai été en correspondance avec lui jusqu'à sa fin.

J'aimais beaucoup le rôle de Gros-René dans *le Dépit Amoureux* de Molière; je disais, comme dans les œuvres en 5 actes et en vers, acte IV, scène II :

On ne peut rien trouver de si *stable* que l'onde.

Tout le monde me critiquait. J'allai trouver Dugazon, et lui rendis compte de ce qui se passait à mon égard; il me répondit : « Tu as raison. Molière n'était pas une bête, n'est-ce pas?

S'il fait quelquefois déraisonner Gros-René, c'est pour faire passer les vérités qu'il dit. » J'étais fier comme un coq. Quand on voulait me chicaner, je les envoyais à Dugazon. J'ai réimprimé cette pièce, j'ai mis en marge le mot *stable;* mais l'imprimeur a voulu avoir plus d'esprit que Molière, Dugazon et moi : il a mis *mouvant.* Pendant qu'on restaurait la salle de la Comédie-Française, on joua cette pièce à Favart. Monrose devait jouer Gros-René : je lui dis : « Diras-tu stable ou mouvant? — Je dirai mouvant. — Eh bien! tu diras une bêtise. » Je lui racontai ce que m'avait dit Dugazon; il n'était pas entier dans ce qu'il disait; on joua donc *le Dépit;* j'étais dans la coulisse et il dit *stable;* je lui fis mon compliment, qu'il ne reçut pas trop bien, parce qu'il était orgueilleux et qu'il ne voulait pas qu'un libraire lui donnât des conseils. Une autre fois j'étais à l'orchestre, assis à côté de Rougemont, qui me dit : « C'est pour moi qu'il joue Gros-René. » Il nous aperçut tous les deux, et dit *mouvant* en me lançant une paire d'yeux... Je levai les épaules. Il avait beaucoup d'esprit; son père, avec qui j'étais ami, me montrait sa correspondance; il avait du talent,

du mordant dans sa diction, de la physionomie, mais pas toujours vrai. Il ne m'a pas pardonné ma préface, qui est sur la couverture de la première édition de *Bertrand et Raton*, que le spirituel et malin Scribe ne voulut pas mettre dans la pièce ; il ne voulait pas avoir un ennemi tel que Monrose, qui ne m'a jamais pardonné. Il ne m'a pas parlé trois fois depuis cette époque, il me fuyait.

Au théâtre, j'étais tout-à-fait désorganisé, je n'avais plus mon bon Lagréné; je me suis dégoûté de jouer la comédie, parce qu'il n'était plus avec moi. J'ai souvent joué la comédie bourgeoise : je conçois qu'on la joue; pourtant je ne conçois pas qu'on puisse y assister avec plaisir. Un jour, causant avec Baptiste Cadet, avec qui j'étais fort lié, il me quitta en me disant : « Nous jouons *les Fourberies*, il faut que j'aille m'habiller, car je ne sais pas si c'est Beaudrier, Caumont ou Grand-Ménil qui joue. — Qu'est-ce que cela te fait? lui répondis-je. — Il faut que je prenne leur manière ; si je jouais avec toi, je prendrais la tienne ; c'est en s'entendant bien qu'on peut jouer la comédie. »

Longepierre, né à Dijon, mort à 92 ans, avait

été précepteur du comte de Toulouse. Il a fait plusieurs tragédies; *Médée* est la seule qui soit restée. Il avait une belle fortune et jouissait d'une grande considération personnelle.

Luce de Lancival, mort en 1810 à 44 ans, était très lié avec M. de Saint-Criq; ses pièces sont nombreuses; sa meilleure est *Hector*, tragédie. Homme d'esprit et de talent, aimé de tous ceux qui le connaissaient, il alla trouver le chef de bureau des contributions indirectes pour obtenir un allégement. « Monsieur, lui dit-il en frappant sur sa jambe de bois, j'habite ordinairement la campagne, et vous voyez qu'à Paris je n'ai qu'un pied à terre. » Il m'avait raconté d'où provenait ce malheur, mais je ne m'en souviens plus.

Marivaux, mort en 1763, à l'âge de soixante-quinze ans. Toutes les pièces de cet auteur ont été jouées aux Italiens ; *le Legs, l'Épreuve nouvelle, les Jeux de l'amour et du hasard* et *les Fausses confidences* resteront toujours au répertoire du Théâtre-Français. Les détracteurs de son talent ont appelé sa manière d'écrire du *marivaudage* ; pour moi, je trouve qu'il a fait de la bonne co-

médie. J'en suis fâché pour la Harpe, car, de toutes ses pièces, aucune ne l'emporte sur celles de ce digne Marivaux. Outre son talent d'auteur, il était serviable, et on ne s'adressait pas à lui en vain; pourtant il n'était pas riche. Agissez de même, messieurs les auteurs d'un grand nom et d'une grande fortune, et je vous aimerai! Le public pensera de même, car combien d'auteurs, depuis Dorvigny jusqu'à nous, sont morts dans la misère.

Destouches a fait beaucoup de pièces de théâtre. Je le place après Molière et Regnard. Ses meilleures productions sont : *le Glorieux*, dit Voltaire ; *le Philosophe marié*, dit Palissot ; *la Fausse Agnès* et *l'Obstacle imprévu*, réduit en trois actes, je ne sais pourquoi. Dans un siècle, restera-t-il autant de pièces de nos auteurs modernes qu'il en est resté de Destouches? J'ai vu jouer *l'Homme singulier* du même auteur et quelques autres encore.

Diderot n'a fait qu'une pièce de théâtre, *le Père de famille*, qui est restée au répertoire ; mais quelle grande réputation il a laissée! Pour bien connaître ce grand homme, il faut lire le *Répertoire de littérature ancienne et moderne*.

Une charmante actrice, mademoiselle Duronceray, eut quelque part à plusieurs de ses opéras.

Falbaire (de Fenouillot), auteur dramatique, né à Salins en 1727, mort en 1800, a laissé plusieurs pièces, dont les plus remarquables sont : *les Deux avares*, comédie en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes ; *l'Honnête criminel*, drame en cinq actes et en vers, représenté avec le plus grand succès. Cette pièce fut jouée quinze ans en province avant de l'être à Paris. Talma la fit paraître au théâtre de la République, où elle eut beaucoup de succès ; il remplissait le rôle d'André le galérien.

Florian (J.-P. de Claris), littérateur, né en 1755, au château de Cévennes, s'exerça dans plusieurs genres ; quoiqu'il manquât de vigueur et de génie, il se distingua toujours par la grâce et la sensibilité. Il fut incarcéré en 1793, et mourut peu après, en 1794, à Sceaux, à trente-huit ans. Parmi ses nombreuses productions, Florian a laissé beaucoup de petites pièces au Théâtre-Italien : *Arlequin bon père; la Bonne mère*, etc.

Andrieux, né à Strasbourg le 6 mai 1759, mort

à Paris en 1833, a fait douze pièces et n'a obtenu qu'un véritable succès; ce sont: *les Étourdis ou le Mort supposé*; les meilleures ensuite sont: *Molière avec ses amis, le Trésor et la comédienne*. Ses pièces sont froides et ne brillent que par le style. Au théâtre, on veut de l'action. C'est la pièce des *Étourdis*, que je vis jouer dans ma jeunesse, qui a influé sur le genre de librairie que j'ai exercé durant un demi-siècle. Qu'on ne dise pas que les acteurs seuls ont contribué au succès de cette pièce; car, excepté un acteur et deux actrices dont je parlerai dans la suite, le reste était médiocre.

Andrieux a été mon ami et celui de Collin et de Picard. Son âme était belle; non-seulement il était le professeur, mais encore l'ami des jeunes gens. Aussi quelle foule à son convoi! c'est son plus bel éloge. Adieu à tes mânes, bon et excellent Andrieux!

Anseaume, né à Paris, mort dans la même ville en 1784, a donné beaucoup de pièces à l'Opéra-Comique de la foire Saint-Laurent. Deux ont été jouées aux Italiens (Opéra-Comique), *le Tableau parlant* et *le Peintre amoureux de son modèle*.

J'ai vu la première, qui m'a causé un sensible plaisir.

Arnault, de l'Institut, né à Paris en 1766 et mort en 1834. Ses deux meilleures pièces sont *Marius à Minturne* et *Blanche et Moncassin*. C'était un fort brave homme.

D'Avrigny, né à la Martinique, mort en 1823, censeur royal, a composé *Jeanne d'Arc*, tragédie en cinq actes, jouée avec succès à la Comédie-Française. Celle représentée à l'Odéon, qui est de Soumet, surpasse la sienne. Il y a plus d'action. Elle a fait peu d'argent au théâtre, et si on la remettait en scène, je ne doute point qu'elle n'en fasse beaucoup.

Baour-Lormian, né à Toulouse en 1772, n'a fait qu'une pièce remarquable : c'est *Omasis ou Joseph en Égypte*. Il passe pour un de nos meilleurs poètes. On a de lui une réponse aux satires de Despaze, intitulée : *les Trois mots*. Comme la flatterie obtient plus de faveurs que la satire, elle eut un grand succès, ce qui ne veut pas dire que Despaze n'en vendit un grand nombre. Voici une anecdote dont ce dernier fut victime :

Dans une de ses satires, il traita fort mal Dabosc, peintre médiocre. L'imprimeur mit Du-

bosc au lieu de Dabosc. Ce changement se nomme, en termes d'imprimerie, *coquille :* un *u* à la place d'un *a*. Dubosc vint le trouver, et, l'ayant gravement insulté, ils se battirent au pistolet. Despaze reçut le coup au-dessus de la cuisse et fut alité pendant trois mois. Comme il disait au peintre qu'il lui reconnaissait du talent, et que ce dernier témoignait de la douleur de cet accident : « Ce n'est pas pour rétracter ce que j'ai écrit, reprit Despaze, mais parce que vous m'avez parlé d'une manière grossière et indigne d'un homme de votre talent. »

Je vis Despaze quelques années après, dans sa maison de campagne près de Bordeaux ; il me parla de cette affaire avec douleur, et je ne doute pas que sa mort, arrivée peu après, n'en ait été la suite. Il était encore très jeune.

Messieurs les correcteurs d'imprimerie, attention aux coquilles ! Voyez où une lettre a conduit le malheureux Despaze ! C'est pourtant un *u* à la place d'un *a !* Combien d'évènements plus importants ont eu lieu pour des choses plus minimes !

Barthe, né à Marseille en 1734, mort à Paris en 1785. La petite pièce des *Fausses infidélités*

est un chef-d'œuvre qui restera éternellement au théâtre.

Beaumarchais, né à Paris le 24 janvier 1732, et mort subitement dans cette ville le 19 mai 1799.

A mon arrivée à Paris en 1786, j'allais voir souvent *le Mariage de Figaro*, qui depuis deux ans attirait la foule ; c'est une pièce très amusante. J'allai voir ensuite *les Étourdis*, d'Andrieux, puis le *Tarare*, de Beaumarchais, à l'Opéra, qui fit fureur. *Eugénie* eut un succès médiocre, ainsi que *les Deux amis*; *la Mère coupable* et *le Barbier de Séville* furent sifflés. On mit sur le titre de la première édition de cette pièce : *représentée en cinq actes et sifflée.* Remise en quatre actes, elle obtint un grand succès, et aujourd'hui encore c'est la plus jolie comédie qui existe. Ces trois pièces de l'auteur, savoir, *le Mariage de Figaro*, *la Mère coupable* et *le Barbier de Séville*, vivront autant que la comédie. *La Mère coupable,* la moins jouée des trois, quoique d'un grand effet, exige une femme qui joigne à beaucoup d'âme un physique avantageux. Mademoiselle Petit, ou la première femme de Talma, remplissait parfaitement ce rôle, et je ne l'ai vue bien jouée que

par elle. Cette pièce fut jouée pour la première fois au théâtre du Marais, rue Culture-Sainte-Catherine ; madame Baptiste aîné y produisit de l'effet.

Lafosse, mort en 1708. Tout le monde connaît son *Manlius Capitolinus*, rôle que Talma jouait à la perfection. On a representé au Vaudeville une pièce qui avait pour titre : *Piron avec ses amis*, tirée d'une anecdote bien connue que je vais encore rapporter.

A une heure du matin, Piron, Collé et Galet sortaient du Caveau, où ils se réunissaient souvent, un peu échauffés par le vin. Piron voulait les quitter parce que son chemin n'était pas de leur côté; et comme on lui faisait observer qu'à cette heure indue il courait risque d'être dévalisé, les rues n'étant pas sûres à cette époque, il leur jeta au nez un habit galonné dont il était revêtu et s'enfuit. Ayant rencontré une patrouille du guet, il leur raconta qu'il venait d'être dépouillé par des gens qui étaient allés par-là..., en indiquant le chemin qu'ils avaient pris. Ils furent arrêtés; Piron feignit de ne pas les connaître, et tous furent conduits chez le commissaire Lafosse, frère de notre auteur.

Après avoir été bien tourmenté par son clerc, il se leva ; ces messieurs lui étaient inconnus. Lorsqu'il fallut décliner ses noms, Piron se nomma le dernier; à ce nom le commissaire étonné leur dit : « Messieurs, j'ai un frère qui a de l'esprit, il a fait *Manlius*. — Cela ne m'étonne pas, repartit Piron, j'ai un frère qui est une *f... bête.* » Et ils se retirèrent chacun chez soi.

La Harpe, né en 1739 et mort en 1803, a donné de nombreuses pièces; quatre seulement peuvent rester au répertoire ; ce sont : *le Comte de Warwick*, *Coriolan*, *Philoctète* et *Mélanie*. Après Voltaire, c'est l'auteur le plus fécond. Son Cours de littérature est assez connu.

Lanoue, mort à soixante ans, en 1761, n'a fait qu'une bonne pièce, *la Coquette corrigée*, jouée si admirablement par Contat et Mars.

Laujon, mort en 1811, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. C'était un vieillard très aimable. Arnaut, Gouffé et Désaugiers, ainsi que tous les membres du Caveau, avaient beaucoup de respect pour ce brave et digne homme. Il a fait beaucoup de pièces ; une seule, *l'Amoureux de quinze ans*, jouée au Théâtre-Italien, eut du succès. Son *Couvent* peut se lire encore ; c'est une

pièce du commencement de la révolution.

Rochon de Chabannes, mort en 1800, âgé de soixante-dix ans. *Le Jaloux*, en cinq actes, et *Heureusement*, sont ses deux meilleures pièces, surtout *Heureusement*, qu'on devrait jouer plus souvent; Molé, qui fit réussir la pièce, était divin dans ce rôle d'*Heureusement.*

Rotrou, mort en 1650, est le premier poète tragique avant Corneille; son *Winceslas* eut du succès et fut écrit de nouveau par Marmontel. J'ai imprimé ces deux pièces dans une même brochure. Rotrou est mort d'une maladie épidémique en courant à Dreux, sa ville natale, pour secourir ses concitoyens.

Desforges. Il nous reste de lui *la Femme jalouse, Tom Jones, le Sourd ou l'Auberge pleine*, dont le succès fut pyramidal, et jouée d'abord par Baptiste Cadet, puis par Brunet, qui ne resta pas au-dessous de son devancier; *l'Épreuve villageoise,* qui réussit aussi grâce à la musique du spirituel Grétry et à la voix de Martin. Je ne puis passer sous silence un beau trait de Grétry.

Il existe aujourd'hui des bureaux dramatiques où on perçoit les droits d'auteur pour les

pièces de théâtre dans les départements et à Paris. C'est à Lemercier et à Framery qu'on doit cette amélioration; ils firent rendre la loi de 1793. Framery tenait les bureaux. Comme les hommes sont bien partout où ils ne sont pas, une scission s'éleva et un autre bureau fut installé. Grétry, sans motif aucun, suivit le torrent; plus tard, il vint trouver Framery et lui dit : « Je suis vieux, je me suis mal conduit envers vous, reprenez-moi et ne m'en voulez pas. »

Ils s'embrassèrent et demeurèrent amis toute leur vie.

Regnard naquit vingt-trois ans après Molière et mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, en 1710. Un littérateur de mes amis, homme de talent, disait : « Ne pouvant être Molière, je voudrais être Regnard. — Vous n'êtes pas dégoûté! » lui répondis-je. Parmi ses pièces, on peut citer : *le Retour imprévu, la Sérénade* que j'ai vu jouer; *le Joueur* et *le Légataire* sont ses chefs-d'œuvre; *les Ménechmes, les Folies amoureuses* et *le Distrait*, pièces plus que passables, resteront au répertoire. *Le Distrait* tomba à la première représentation, et on ne le rejoua que trente

ans après la mort de l'auteur, et il réussit.

Lorsque les comédiens français écoutent la lecture d'une nouvelle pièce et qu'ils la reçoivent, il doit y avoir du bon. Si une pièce était sifflée, je la laisserais reposer quinze jours ou un mois pour épuiser les critiques et les effets des imbéciles, qui, sur les données des autres, répètent : « *C'est mauvais!* » Je risquerais une seconde représentation en sournois, sans l'annoncer ; alors les gens raisonnables et les gens d'esprit, qui l'auraient déjà vue, jugeraient sans prévention, et on retrancherait les futilités. J'en appellerais au public, et du public en tumulte au public attentif.

Regnard, revenant d'Italie en France, fut pris par des corsaires, conduit à Constantinople et vendu comme esclave. Il s'acquit les bonnes grâces de son maître Achmet Talem en présidant à sa cuisine, et revint en France, après avoir payé une rançon de douze mille francs.

Regnard était passionné pour les voyages.

Fuselier travailla pour tous les théâtres de Paris seul et, avec le sage Dorneval, pour les théâtres des foires. Il a fait beaucoup de pièces,

et il n'en a qu'une de passable, dit la Harpe. Il était petit, trapu, avait le cou très court, était traîné dans une brouette, et appelait celui qui la tirait *son cheval baptisé.* Il lui disait souvent : « Mon ami, quand tu me trouveras étendu sur le carreau de ma chambre, c'est que je serai occupé à quelque chose de sérieux ; il ne faudra pas me déranger. » Le 19 septembre 1752, cet homme, étant monté chez Fuselier et l'ayant effectivement trouvé le nez contre terre, descendit en disant aux voisins : « Notre maître travaille sérieusement. » Fuselier n'existait plus.

Goldoni, né à Venise en 1707 et mort à Paris en 1793, a laissé de nombreuses pièces, dont une partie ont été traduites pour le répertoire des théâtres étrangers. Il fut surnommé le Molière de l'Italie. *Le Bourru bienfaisant* figurera toujours au répertoire. Molé, Saint-Phal, et aujourd'hui Perrier, ont joué ce rôle avec succès ; ce dernier surtout y ressort mieux que partout ailleurs. J'ai vu aux Italiens *les Jumeaux vénitiens,* du même auteur, pièce fort amusante.

Gresset, né à Amiens en 1707, mort en 1777. Sa comédie du *Méchant* est un chef-d'œuvre de style ; l'action n'y est pas très forte, mais les

détails en sont charmants. Ses deux pièces, *Vert-Vert* et *la Chartreuse*, sont très remarquables.

Guimond de La Touche, né en 1703, mort en 1760, a fait *Mahomet II* et *Iphigénie en Aulide*, son chef-d'œuvre.

On donnait cette pièce le lendemain de l'entrée des soit-disants alliés, en 1814. J'étais au café du Théâtre-Français ; deux jeunes officiers russes, âgés de dix-sept à dix-huit ans, causaient ensemble ; l'un demande de qui est la pièce qu'on doit jouer ; l'autre répondit qu'elle est de Guimond de La Touche, qu'*Iphigénie en Aulide* était de Racine, que les *Lettres à Émilie* étaient des futilités, que le *Voyage d'Anacharsis* était un excellent ouvrage ; ils parlaient de notre littérature avec un goût parfait. Je m'avançai auprès de leur table, et leur dis : « Si vous êtes ici, ce n'est pas ma faute ; mais je vous entends parler de notre littérature avec beaucoup de tact et de jugement, je ne veux plus voir en vous des ennemis. » Je parie que les trois quarts du public qui remplissaient le parterre de la Comédie-Française, ce soir là, étaient incapables de dire le nom de l'auteur de la pièce.

N. B. L'émigration a fait faire de bonnes

études à ces peuples, c'est-à-dire aux gens riches.

Corneille Pierre, né à Rouen en 1606, mort à Paris en 1684. Sa première pièce de *Mélite,* donnée à Rouen en 1625, eut un grand succès, et l'actrice qui joua ce rôle porta longtemps ce nom. Je n'ose parler du père de la tragédie; tous les peuples connaissent ce grand homme. Je dirai seulement à mes bons concitoyens. « Ne riez pas quand vous entendrez un vers comique, respectez ce génie; si par mégarde quelques jeunes gens se permettent une irrévérence contre ce rare génie, vengez-le en blâmant ces enfants sans expérience qui ignorent que la langue a changé. Respect toujours au grand et sublime Corneille.

Corneille (Thomas), né la même année que son frère donna sa première pièce; mort en 1709. Je n'ai jamais vu jouer de lui que *Bérénice* et *le Comte d'Essex.* Il a à mes yeux un grand tort c'est d'avoir mis en vers le *Festin de Pierre,* de Molière, écrit en prose, et qui est un chef-d'œuvre. La Harpe a dit que si son frère n'avait pas existé il aurait joui d'une grande réputation. Je n'aime pas les menteurs.

Crébillon, né en 1674, et mort en 1762. Ses deux meilleures tragédies sont *Rhadamiste* et *Atrée et Thyeste.* Il avait de la tragédie dans le cœur et dans la tête, et pourtant je ne sais si les deux pièces plus haut resteront. C'était un homme loyal, qui voulait réussir sans subterfuge et sans intrigue ; le trait suivant le prouve : Un de ses amis lui demandait des billets qui devaient servir pour donner la première représentation d'une tragédie : « Vous savez bien, dit Crébillon, que je ne veux personne dans le parterre pour m'applaudir. — Ce n'est pas pour cela que je vous les demande, lui répondit son ami, car si la pièce est mauvaise, ils la siffleront. — En ce cas, vous aurez les billets, répartit l'auteur. » Pigault-Lebrun pensait comme Crébillon.

Que nos intérêts et nos mœurs sont changés aujourd'hui !..

Rousseau (Jean-Jacques), né en 1712, a fait *le Devin du village,* paroles et musique. A six ans il lisait la *Vie des Grands Hommes*, par Plutarque. Je conseille aux jeunes gens de lire les œuvres de Plutarque quatre fois dans leur vie ; surtout la traduction de Ricard.

Saint-Victor, né en 1775. J'ai imprimé son premier ouvrage, *l'Espérance,* qui eut du succès, et *l'Habit du chevalier Grammont,* opéra-comique.

CHAPITRE XVIII ET DERNIER.

Anecdotes diverses. — Le père Barast. — Désaugiers. — Vernet. — Klein. — Pigault. — Bol de punch. — Joly. — Achard. — Moëssard.

A la fin du seizième siècle, il y avait à Latilly, village près Neuilly-Saint-Front, un Barast, qui était maître d'école et arpenteur dans ce village. Il était d'un très beau physique et avait six pieds deux pouces ; il était aussi bon que bel homme, car il donnait aux pauvres la moitié de ce qu'il gagnait. Il épousa la fille d'un nommé Henry-Laurent Chéron, intendant de M. de Vareilles, et devint fermier de son beau-père, qui lui céda une ferme dont il était propriétaire et qui portait aussi le nom de Vareilles. Il eut douze enfants, quatre garçons et huit filles. J'en

ai connu quatre; je n'ai pas connu les deux aînés. Le troisième était à Cierge, près Fère en Tardenois (Aisne). Je vis là dans mon enfance, un très bel homme de figure et de tournure, ancien maréchal, mais il avait deux pouces de moins que son père. Si je savais dessiner, je crois que je ferais son portrait, tant il m'a frappé. Mon grand père était le dernier des Barast ou le *culot;* ma mère était l'aînée de quatre autres Barast de la troisième génération ; il y en avait un que j'appelais mon oncle Baptiste. J'étais fort et robuste. Trois mains comme les miennes n'en auraient pas fait une comme les siennes. J'ai le bonheur aujourd'hui, à soixante-dix-sept ans, d'être à côté d'un descendant de mon oncle Louis (la gerbe d'avoine). Il est épicier au coin de la rue Notre-Dame-des-Champs et de Vaugirard ; il a un bon magasin ; il est fort poli ainsi que sa femme ; quand j'ai besoin de lui, ce qui arrive souvent, puisque je suis aveugle, il est à mes ordres de la manière la plus aimable et la plus affable. Je suis heureux de terminer mes jours auprès d'un parent dont j'ai tant aimé la famille. J'ose espérer qu'on me pardonnera ces détails en faveur de la recon-

naissance que j'ai toujours eue et que j'aurai jusqu'à la fin pour cette bonne famille.

Après la terreur, Désaugiers se trouvait chef d'orchestre du grand théâtre à Marseille. Le directeur fit de mauvaises affaires, et la troupe se dispersa. Désaugiers, sans ressources, n'arriva qu'avec peine à Paris, où il entra comme violon au théâtre de la Cité (Prado) ; il fit des pièces pour différents théâtres; elles avaient le cachet d'originalité propre à leur auteur. En 1808, Ribouté donna *l'Assemblée de famille* que j'achetai; il m'invita avec Martainville, Désaugiers et quelques autres personnes dont j'ai oublié les noms, à un déjeuner qui eut lieu dans un restaurant, situé au coin de la rue de la Paix et de celle Saint-Honoré. Là, Désaugiers nous chanta la parodie de *la Vestale* pour la première fois. Il n'avait pas beaucoup de voix; mais sa physionomie avait encore dix fois plus d'esprit que les couplets qu'il chantait. Je m'appuyai sur le dos d'une chaise, en face de lui, pour le regarder. Ce que je fis chaque fois que je l'entendis chanter. Il fit avec Gentil *l'Hôtel garni*, jolie comédie, et la *Chatte merveilleuse*, et seul le *Dîner de Madelon*, etc. Cette dernière

pièce, il vint me la lire manuscrite. Je lui dis à la fin de sa lecture : « Le public sifflera. —Pourquoi, me dit-il ? — Parce qu'il faut que le public sache quelque chose. Si au contraire il savait tout il n'y aurait plus de pièce. Ta Madelon que tu présentes comme une bête, a beaucoup d'esprit. » Il ne répondit rien, prit ma plume et mit dans l'exposition de l'ouvrage : « Malgré son air sim- » ple, c'est une fine mouche. » En général, quand je devinais la marche d'un ouvrage, je ne l'achetais pas parce que je désirai, au milieu de l'action, trouver des évènements imprévus qu'on appelle péripéties. Je citerai à cette occasion *Marie-Stuart ;* lorsque Dudley, comte de Leicester fait arrêter son complice, Mortimer, toute la salle a balancé si on sifflerait ; mais on vit qu'il le faisait arrêter pour le faire sauver, ce fût là le succès de l'ouvrage. Ce qu'il y a de curieux sur Désaugiers, c'est qu'il bégayait, et, vivant dans son intimité j'ai été vingt ans sans m'en apercevoir ; cela tenait à une méthode de parler qu'il s'était créée. C'était un fort honnête homme. Un jour à table avec lui, je chantai une de ses chansons intitulée : *Quand on est mort c'est pour longtemps*, dont je vais rapporter ici le dernier

couplet auquel je me permis d'ajouter à la fin une exposition très forte :

Quand le tonnerre
Vient en éclat
De son fracas
Épouvanter la terre
De sa colère,
Qu'alors pour nous
Le choc du verre
Amortisse les coups;
Bouchons volez,
Flacons coulez,
Buveurs sablez,
Un dieu sert les ivrognes;
Au sein de l'air,
Que notre œil fier,
Nos rouges trognes
Fassent pâlir l'éclair.
S. n. de D.!

Il se leva et vint m'embrasser en me disant : « Je voudrais l'avoir trouvé, nous faible mortels, faire pâlir l'éclair! Il faut avoir le diable au corps pour avoir fait un couplet pareil. »

Vernet, des Variétés, était fait pour briller sur une scène plus élevée. Je n'ai jamais pu trou-

ver l'occasion de lui faire une observation, ni un mot de critique, tant il me semblait parfait. Je ne veux pas que le comédien regarde dans la salle; il avait le talent de le faire sans que l'on s'en aperçut. Gavaudan, de l'Opéra-Comique, était de sa force. Ce dernier n'avait presque pas de voix et pourtant c'était un grand comédien aussi.

Klein, du Gymnase, est devenu un bon comédien. Je lui ai vu jouer un rôle d'une pièce tirée d'un épisode de la terreur, où il n'y avait ni chant ni vaudeville; c'était purement comédie ou drame. Il a joué ce rôle avec une grande perfection, je lui en ai fait mon compliment dans le temps.

Bernard Léon et Lepeintre aîné, dont la réputation est faite depuis longtemps.

J'étais au café du Théâtre-Français avec mon ami Offeld, qui y vient depuis cinquante ans, lorsque Pigault-Lebrun entra, m'apostropha en me disant : « Tu n'auras pas mon roman nouveau car je l'ai vendu trois mille francs à un autre libraire : Je lui répondis, « Je te parie un bol de punch que je l'ai. » Nous touchâmes dans la main, le pari eut lieu et je lui dis : « C'est que je t'en

donne trois mille francs. Il me répondit: «Mâtin, tu me connais bien, tu sais bien qu'il est à toi pour dix-huit cents francs. — Et le bol de punch, lui dis-je? — Je vais le payer,» et il le paya malgré moi. Il lui était du à chacun de ses romans douze exemplaires; s'il en prenait un treizième, il le payait ainsi que d'autres s'il en avait besoin. J'avais beau m'y refuser, il s'obstinait à le vouloir en me disant: «C'est ton livre, il ne m'appartient plus.» Pigault-Lebrun prit chez moi plusieurs collections de ses romans qu'il paya malgré moi. La duchesse de Montebello dont il était l'ami du père, M. Guéneuc, le fit placer dans la douane avec M. de Rougemont.

Arnal jouait des bouts de rôles au théâtre des Variétés, du temps des Potier, Tiercelin et Brunet. L'administration du Vaudeville a eu le bon esprit de l'engager, et depuis ce temps il a constamment fait de l'argent. C'est lui qui a dit : « J'ai reçu un grand coup de pied au bas des reins. — Qu'as-tu dit? – Rien. — Une injure aussi sanglante! — Je ne prends pas garde à ce qui se passe derrière moi. — Il fallait te retourner. — Pas si bête; je l'aurais reçu dans le ventre. »

Bardou est un excellent comédien : il a de la gaîté, de la franchise et de la vérité. Aussi le public sait lui tenir compte de toutes ses qualités.

Je ne dirai rien de Fierville : tout le monde l'a admiré et l'admire encore comme un excellent comédien. Il a été longtemps au Gymnase.

Joly, artiste du théâtre du Vaudeville, ne savait jamais ses rôles aux premières représentations ; mais à la cinquième ou sixième, il y mettait un cachet inimitable. Tout le monde se souvient d'avoir vu les *Deux Edmonds* et *Lantara*. Il dessinait deux portraits en scène, que les spectateurs auraient bien achetés. En un mot, il avait un grand talent.

Il y avait aussi au théâtre du Vaudeville un nommé Saint-Léger, qui avait remplacé Duchaume, un bel homme, doué d'un assez beau physique. Je l'ai recontré il y a un an environ aux Batignolles et je l'ai revu avec un grand plaisir. Je crois qu'il a quitté trop tôt le théâtre.

Il existait du temps de Duchaume un homme qui avait un grand talent, c'était Carpentier. Il a joué *Scarron* et d'autres rôles fort bien, mais

il n'avait pas de conduite et il est mort malheureusement.

Achard, qui a laissé une grande réputation au théâtre du Palais-Royal, vient d'entrer au Gymnase. C'est une belle acquisition pour ce théâtre. A mon avis il parle trop vite. J'avais aussi ce défaut quand je jouais la comédie; mais il est bien difficile de s'en abstenir quand on sent fortement; pourtant on fait mieux passer dans l'âme du spectateur ce que l'on éprouve. Achard a tant de qualités, que je puis espérer qu'il ne m'en voudra pas de ce que j'ose lui dire ici.

Moëssard, artiste dramatique de la Porte Saint-Martin, a joué avec beaucoup de talent Dermont, le père, dans *Trente ans, ou la vie d'un Joueur*. A la mort de Pascal, artiste du même théâtre, sa veuve, sans aucune ressource, fut admise comme son enfant chez lui; il en eut soin jusqu'à sa mort : il a obtenu le prix Monthyon. J'ai été l'ami de son père et j'ai aussi le bonheur d'être le sien.

Je ne parlerai pas de Mlle Rachel, de madame Dorval, de Bocage et de Frédéric Lemaître; leur grand talent est connu de tout le monde.

Étant dans un *omnibus*, sur le Pont-Royal et allant rue du Bac, le conducteur, qui me connaissait, m'apostropha ainsi : — Comment êtes-vous avec votre propriétaire? — « Ma foi, lui dis-je, je crois que depuis qu'il est haut placé, il est devenu fier, ou plutôt comme c'est un homme de beaucoup d'esprit, ce sont nos occupations particulières qui nous ont empêché de nous rencontrer. » Je quittai la voiture rue de Lille, un monsieur qui me connaissait demanda au conducteur quel était le nom du propriétaire de M. Barba. Le conducteur répondit : « C'est le roi. »

Au deuxième arrondissement, où j'étais électeur, beaucoup d'électeurs me taxaient d'être fanatique de Louis-Philippe. Je leur répondais que non. Le fanatisme ne dure qu'un temps et une conviction dure toujours. Après nos misérables guerres civiles, on se rencontre, on s'embrasse, on se serre la main, et il n'est pas question d'opinion. Voyez mon anecdote avec Chateaubriand.

J'apprends à l'instant la mort du sévère et honnête Armand Gouffé, mon ami depuis quarante ans, décédé à Beaune à l'âge de soixante-dix ans. On se souvient *Des frelons bravant la*

piqûre, ou *Plus on est de fous, plus on rit*, et de la jolie pièce du *Duel et le Déjeuner*, mise en scène par notre ami commun, Belle aîné, attaché à la préfecture de l'Yonne. Si je recouvre quelque jour la vue et que je fasse un second volume de *Souvenirs*, ou que je revoie celui-ci, dans lequel j'ai oublié sans doute beaucoup de personnes qui auraient dû y trouver place, et cela ne doit être attribué qu'à la fâcheuse position où je me trouve et qui m'a empêché d'examiner moi-même les épreuves, je n'omettrai pas de donner une notice plus étendue.

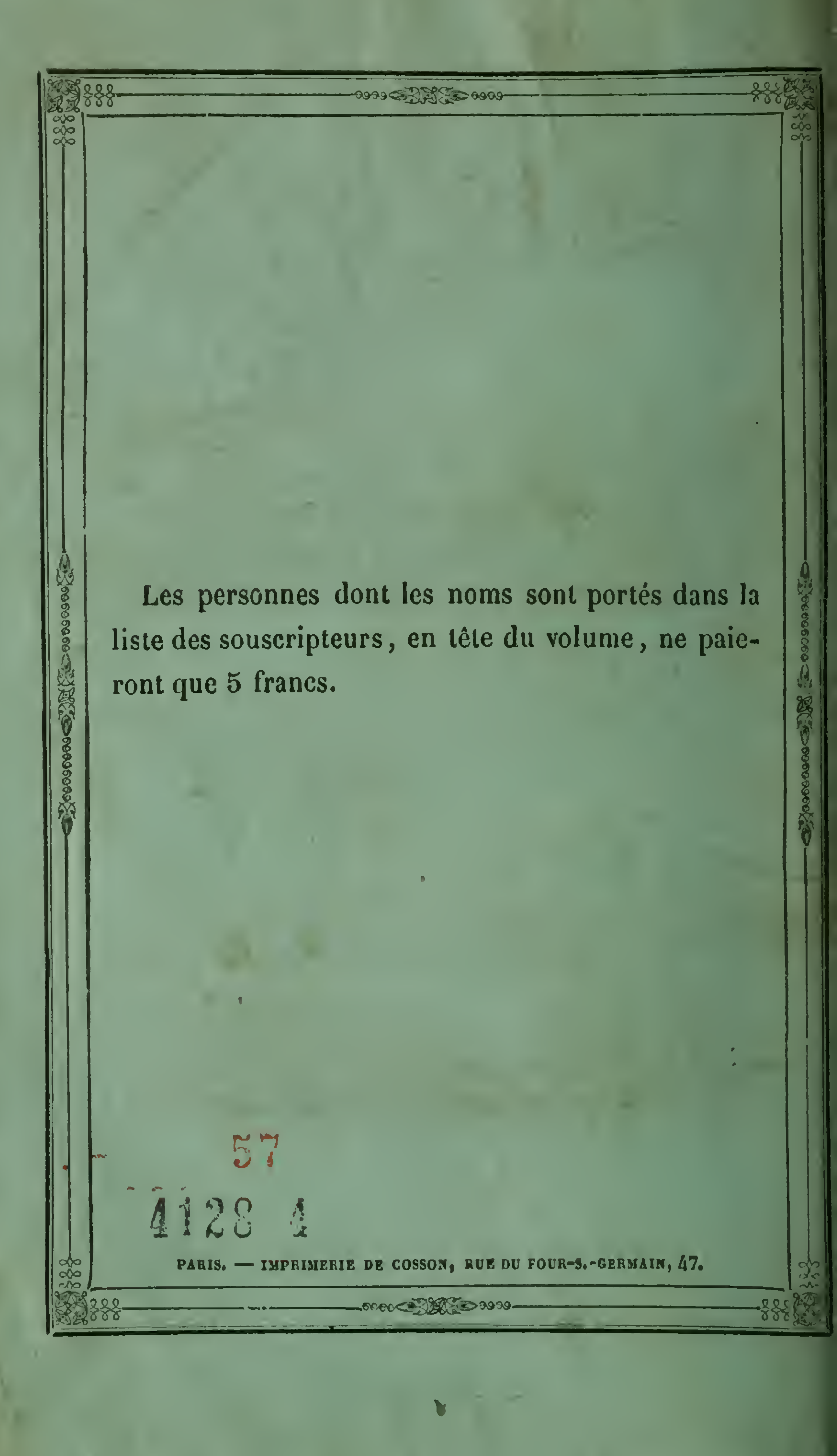
FIN.

Paris.— Imprimerie de Cosson, rue du Four-Saint-Germain, 47.

Table des matières.

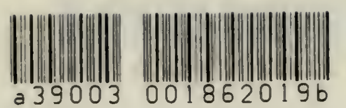
—

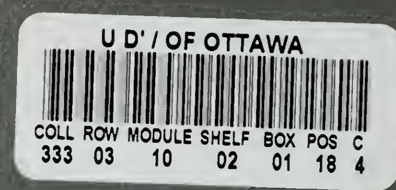
FIN DE LA TABLE.



Les personnes dont les noms sont portés dans la liste des souscripteurs, en tête du volume, ne paieront que 5 francs.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON, RUE DU FOUR-S.-GERMAIN, 47.


a39003 001862019b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 03 10 02 01 18 4